



DISCOURS
SUR LE
GOUVERNEMENT,

PAR ALGERNON SIDNEY,
Fils de Robert Comte de Leicester,
ET
AMBASSADEUR
DE
LA REPUBLIQUE D'ANGLETERRE
PRÈS DE
CHARLES GUSTAVE,
Roi de Suéde.

Publiés sur l'Original Manuscrit de l'Auteur;

TRADUITS DE L'ANGLOIS
Par P. A. SAMSON.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez LOUIS & HENRI VAN DOLE;
Marchands Libraires, dans le Pooten.

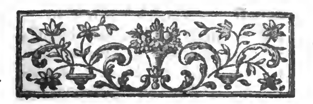
M. DCC. LV.



TABLE DES SECTIONS DU TOME II.

Fin de la Table du Tome second.

DISCOURS



DISCOURS
SUR LE
GOUVERNEMENT.
SUITE DU
CHAPITRE SECOND.

SECTION XIII.

Ce n'est pas une marque de desordre que de changer le nom, ou le nombre des Magistrats, & l'Etat n'en reçoit aucun préjudice, pourvû que l'origine & le Principe de leur autorité demeurent dans leur entier.



ENSUITE notre Auteur voudroit nous persuader que les Romains ont été inconstans, parcequ'ils firent divers changemens dans leur Gouvernement du-

rant le temps de leur République, élisant tantôt des Consuls annuels, tantôt des Tribuns Militaires, & mettant quelquefois l'autorité Souveraine entre les mains des Décemvirs & des Dictateurs ; & il ne fait point de difficulté de donner le nom de Sédition aux plaintes que le peuple faisoit quelquefois contre les Usuriers, ou aux contestations qui survenoient de temps en temps au sujet des mariages, & des charges de Magistrature ; mais je soutiens.

I. Que ce n'est pas une marque de désordre, que de changer le nom ou le nombre des Magistrats, & que l'Etat n'en reçoit aucun préjudice, pourvû que ce changement soit fait par ceux qui sont en droit de le faire, & que celui ou ceux qui sont établis dans ces nouvelles charges n'outre-passent point les loix qui doivent servir de bornes à leur autorité, & qu'ils fassent tout leur possible pour répondre au but qu'on s'est proposé en leur conférant ces emplois ; car il y a plusieurs formes de Gouvernement qui sont également bonnes en elles-mêmes, & dont on peut se servir indifféremment, selon le temps & les circonstances où l'on se trouve.

II. Il eſt rare qu'une Societé ſoit dès les commencemens fondée ſur des Loix ſi ſûres qu'il n'y ait rien à changer dans la ſuite : il eſt impoſſible aux hommes de prévoir tout ce qui peut arriver dans l'eſpace de pluſieurs ſiécles, & il faut remédier à ce qu'il peut y avoir de défectueux par rapport aux changemens qui accompagnent cette révolution des années. Rome, dans ſes commencemens fut ſujette à ces défauts, & peu-à-peu on les découvrit, & on y remédia. Les Romains ne ſongerent pas à faire des réglemens contre l'uſure, juſqu'à ce qu'ils eurent reſſenti les malheurs que leur cauſoit la cruauté des Uſuriers ; ils ne penſerent pas au partage des terres, & à en aſſigner à un chacun une certaine portion, juſqu'à ce que quelques particuliers par leur avarice eurent amaſſé tant de richeſſes qu'ils en devinrent redoutables aux autres, dont la pauvreté étoit ſi grande, qu'elle les mettoit hors d'état de pouvoir être utiles à leur Patrie. Il n'étoit pas temps de faire une loi pour ordonner que ceux des familles du peuple pourroient s'allier avec les familles Patriciennes, juſques à ce qu'on s'apperçût que la diſtinction qu'on avoit

mise entre le peuple & les Patriciens avoit inspiré tant d'orgueil & de vanité à ces derniers qu'ils se regardoient comme ayant en leur personne quelque chose de divin, au lieu qu'ils ne considéroient les autres que comme des hommes prophanes & *inauspicati*; ce fut alors qu'il fallut remedier à ce désordre, puisque la division étoit allée si avant, qu'elle avoit mis la ville en danger. Il auroit été inutile de faire une loi en faveur du peuple pour le déclarer capable de parvenir aux premieres dignités de l'Etat, avant qu'il y eût dans ce Corps des personnes capables de s'acquitter dignement de ces importans emplois. Mais lorsqu'on eut remarqué tous ces manquemens, on y remédia fort à propos, ce ne fut pas à la vérité sans bruit & sans contestation, mais au moins ce fut sans répandre du Sang & sans qu'il en arrivât aucun malheur.

III. Tous les établissemens humains étant d'eux-mêmes sujets à se corrompre, il faut nécessairement qu'ils périssent, à moins que l'on ne les renouvelle lorsqu'il en est temps, & que l'on ne les ramene à leurs premiers principes : ce furent principalement ces

tumultes qui produisirent ce bon effet, quoique notre Auteur les blâme avec son ignorance ordinaire: le corps entier de la Nation, qui dans les commencemens avoit créé les Magistrats, éxerça son pouvoir dans toutes les choses où il s'agissoit des droits de la Souveraineté, & obligea tout le monde à connoître que l'autorité Souveraine lui appartenoit légitimement: il n'y avoit rien d'impossible à ceux qui avoient conféré dans les commencemens les premieres charges de l'Etat aux Patriciens, & qui dans la suite rendirent ceux du peuple égaux à eux. Cependant ils ne firent pas moins paroître de modestie & de modération, qu'ils avoient témoigné de résolution & de courage à soutenir leur autorité: lorsqu'ils eurent fait une loi qu'il les autorisoit à élever à la dignité Consulaire un homme de famille populaire, ils laisserent écouler quarante ans avant que de s'en servir: & lorsqu'en se servant de leur droit ils jugerent à propos d'avancer aux emplois ceux de leur Corps, ils se conduisirent avec tant de discrétion & de prudence, qu'on ne peut pas dire qu'ils se soient trompés trois fois dans le choix qu'ils firent, tout le temps qu'ils eurent la

liberté de leurs ſuffrages : au lieu que de tous les Empereurs qui monterent ſur le Trône par Uſurpation, ou ſous prétexte d'être les plus proches parens de ceux qui avoient uſurpé l'autorité Souveraine, ou qui y furent élevés par les armées, à peine en trouve-t-on trois qui ayent mérité cet honneur ; on peut dire au contraire que la plûpart d'entr'eux ſemblent n'être venus au monde que pour être les fleaux du Genre-humain.

IV. Filmer fait connoître ſa mauvaiſe foi ou ſon ignorance, lorſqu'il attribue le pouvoir légiſlatif, tantôt au Sénat, & tantôt au peuple ; car le Sénat ne l'a jamais eu. Dans toutes les réſolutions de cette auguſte Aſſemblée on s'eſt toujours ſervi de ce ſtile, *Senatus cenſuit, Populus juſſit* ; mais le droit de conſeiller reſtant toujours au Sénat, celui de faire paſſer en loi les délibérations de ce corps reſta toujours au peuple.

V. C'eſt à tort qu'on a pris occaſion de faire l'éloge du pouvoir abſolu, dans la vûe d'établir la Monarchie héréditaire, de ce que les Romains mettoient l'autorité Souveraine entre les mains d'un Dictateur, lorſqu'ils ſe

trouvoient en quelque pressant danger; car ils n'ont jamais élevé personne à cette dignité éminente, qui ne fût capable de porter un si grand fardeau, ce qui dans les Gouvernemens héréditaires dépend absolument du hazard. Quoique la puissance du Dictateur fût grande, cependant elle tiroit son origine des Loix, & cette autorité ne lui étant donnée que pour six mois, il étoit presqu'impossible qu'il en abusât, ou qu'il pût corrompre ceux qui avoient été honorés du même emploi, ou qui y pouvoient prétendre dans la suite, ni que ceux-là fussent assez fous pour vouloir trahir leur patrie pour l'amour de lui: & comme on n'a jamais conféré cette dignité qu'à des personnes qui avoient donné des preuves signalées de leur valeur & de leur vertu, aussi n'en a-t-on jamais trouvé aucun qui ait démenti la bonne opinion qu'on avoit conçûe de lui. On portoit alors de l'honneur à la vertu, & on étoit si persuadé qu'elle inspiroit nécessairement un amour sincère & une fidélité inviolable pour l'Etat, que sans elle, toutes les autres qualités les plus éminentes étoient méprisables & odieuses; jusques-là qu'il n'y avoit point de par-

don à esperer pour ceux qui conspiroient contre la Patrie, leurs services précédens, quelques signalés qu'ils fussent n'étant pas capables d'expier un crime si énorme. Ceci qui paroît une sévérité excessive, étoit effectivement la plus grande de toutes les clémences; car quoique notre Auteur ait l'imprudence de dire *que du temps de la liberté Romaine, les plus honnêtes gens étoient ceux qui réüssissoient le moins, & les plus scélérats ceux qui faisoient le mieux leurs affaires*, il ne peut citer aucun exemple d'un homme distingué parmi les Romains qui ait été mis à mort, excepté Manlius Capitolinus, non pas même depuis le bannissement des Tarquins jusqu'au temps des Gracques, & jusqu'aux guerres civiles qui commencerent bien-tôt après; & il y en eut aussi très-peu d'éxilés. Par ce moyen on prévint les crimes; & en ôtant tout ce qui pouvoit donner lieu à la tentation, on coupa la trahison par la racine; & on fit connoître à ceux qui étoient naturellement ambitieux, que le chemin de la vertu étoit le seul qui conduisoit aux honneurs & aux dignités.

Mais de peur que cela ne fût pas encore ſuffiſant pour arrêter les entrepriſes de quelques eſprits ambitieux & hardis, quelque grande que fût l'autorité qu'on donnoit aux Magiſtrats quels qu'ils fuſſent, la Souveraineté reſtoit toûjours entre les mains du peuple, & tous enſemble lui étoient ſujets ſans aucune exception. Ceci pourra ſembler étrange à ceux qui s'imaginent que les Dictateurs avoient un pouvoir abſolu, par ce qu'on dit qu'ils étoient *ſine provocatione*; mais cela ne ſe doit entendre que par rapport aux autres Magiſtrats, & non pas par rapport au peuple, comme on le peut voir manifeſtement par ce qui ſe paſſa à l'égard de Quintus Fabius que le Dictateur Papirius vouloit mettre à mort: *Tribunos Plebis appello*, dit ſon pere Fabius Maximus, *& provoco ad Populum, eumque tibi fugienti exercitus tui, fugienti Senatus Judicium, Judicem fero; qui certe unus plus quam tua Dictatura poteſt pollet que; videro, ceſſurus ne ſis provocationi, cui Tullius Hoſtilius ceſſit.* Et quoi que le peuple ſe contentât d'interceder pour Fabius, plutôt que d'ordonner qu'on le mît en liberté, cette modeſtie qu'il fit paroître en cette rencontre, ne pro-

Tit. Liv. l. 8.

cédoit que de ce qu'il croyoit que Papirius avoit raiſon de le vouloir faire mourir ; & quelque envie que ce peuple eût de ſauver Fabius, qui ſemble avoir été un des plus grands hommes que la République ait jamais eu, il ne vouloit pas affoiblir en ſa faveur cette diſcipline Militaire, à qui l'Etat étoit redevable non ſeulement de ſa grandeur, mais encore de ſon éxiſtence ; ſur tout dans cette occaſion où tout le monde reconnoiſſoit ſon autorité Souveraine, juſques-là même, que le Dictateur n'avoit fait aucune difficulté de s'y ſoumettre. Ce droit d'appeller au peuple, étoit, pour ainſi dire, le fondement de la République Romaine ; il étoit en uſage dès le temps de Romulus, Hoſtilius s'y ſoumit dans l'affaire des Horaces, & on ne commença à le violer que lorſque les Loix & la liberté dont il étoit le ſoutien & l'appui, furent renverſées par le pouvoir des armes. Ceci nous eſt encore confirmé par la Harangue du Tribun Metellus, qui du temps de la ſeconde guerre Punique, deſapprouvant ſans raiſon la conduite du Dictateur Quintus Fabius Maximus, dit dans une Aſſemblée générale du peuple : *Quod ſi antiquus*

Tit. Liv. l. 1.

Tit. Liv. l. 22.

animus Plebi Romanæ esset, se audacter laturum de abrogando Q. Fabii imperio; nunc modicam rogationem promulgaturum, de æquando Magistri Equitum & Dictatoris jure: on fit ce qu'il souhaitoit, & cette action, qui n'avoit point d'exemple, montre que le peuple n'en avoit pas besoin, & que dans l'éxercice de son autorité, qui étoit infiniment au-dessus de celle de tous les Magistrats, il n'étoit point obligé de suivre d'autre régle que celle de sa propre volonté. Quoi que je demeure donc d'accord que les peuples sages & bien disciplinés, puissent quelquefois, sans s'écarter des régles de la prudence, donner à un homme vertueux & prudent un pouvoir semblable à celui des Dictateurs Romains, limité à un certain temps, sujet aux Loix, & toûjours dépendant de l'autorité Souveraine du peuple, il ne s'ensuit pas que cela favorise l'opinion de notre Auteur. Car il n'y a aucun rapport entre un semblable Magistrat & le Monarque qu'il nous propose, en la personne de qui réside originairement le pouvoir Souverain, qui n'est sujet à aucunes Loix qui éxerce une autorité perpétuelle, soit qu'il ait les qualités requises pour

s'acquiter dignement de cet important emploi, soit qu'il en soit entierement dénué, & qui croit que cette puissance dont il est revêtu ne lui a été donnée que pour son intérêt particulier. En effet ce seroit la pensée du monde la plus déraisonnable, que de vouloir tirer des conséquences de choses, qui sont tout-à-fait dissemblables, tant à l'égard de la substance, qu'à l'égard des circonstances. Mais au contraire, ces exemples faisant voir que le peuple Romain s'est toujours réservé l'éxercice du pouvoir Souverain, dans le temps même qu'il sembloit avoir donné une autorité absolue à ses Magistrats, démontrent évidemment, que le Gouvernement a toujours été le même, la Souveraineté ayant toujours été entre les mains de la Nation, qui sans préjudicier à ces droits Souverains, pouvoit donner la conduite de l'Etat à une ou à plusieurs personnes, comme elle le jugeoit à propos; & la suite fit bien voir qu'en cela, elle a toûjours agi avec beaucoup de prudence.

SECTION XIV.

Il n'y eut point de Sédition qui fut funeste à la République Romaine, jusques à ce qu'au milieu de la plus grande prospérité, quelques particuliers acquirent trop d'autorité, & s'éleverent au-dessus des Loix.

IL n'est pas besoin de se donner beaucoup de peine pour réfuter ce que dit notre Auteur, que le Gouvernement Populaire fut cause qu'il y eut beaucoup de sang répandu à Rome, car il lui est impossible de faire voir qu'on y ait injustement condamné un homme à mort, ou qu'il y en ait eu aucun qui ait perdu la vie dans une Sédition avant Publius Gracchus : pour lors les fondemens de la République étoient tellement ébranlés, qu'on ne reconnoissoit plus l'autorité des Loix ; de sorte que tout ce qui arriva en cette occasion doit être attribué à la Monarchie à laquelle les Grands commençoient d'aspirer. Tant que les Romains furent en guerre avec les Nations voisines, il leur fut facile d'avoir l'œil sur les actions de leurs Généraux, & de

faire observer une bonne discipline parmi les troupes ; mais s'étant rendus Maîtres des plus puissans Etats du monde par leur valeur & par leur prudence, & étant obligés d'entretenir des armées dans les Pays éloignés du centre de la République, & d'en laisser la conduite à des Généraux ambitieux plus long-temps que les Loix ne le permettoient, ces Généraux abusant de l'autorité qu'on leur avoit confiée, & formant des desseins préjudiciables à l'Etat, permirent toute sorte de licence & de déréglement parmi les troupes, afin d'acquerir l'affection des Légions qui se voyant ainsi recherchées devinrent mutines & séditieuses. Il auroit été bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'entretenir une juste égalité parmi les Citoyens, dans un temps où les dépouilles des plus puissans Royaumes servoient à orner les maisons de quelques particuliers, qui ayant sous leur protection des villes considérables, & même des Nations entieres, étoient tellement enflés d'orgueil, qu'ils ne faisoient aucun cas des Loix. C'étoit-là un mal trés-dangereux, semblable à celui auquel le corps humain est sujet, lorsqu'il est une fois parvenu à ce que

les Médecins appellent constitution *d'Athléte*, c'est-à-dire lorsqu'à force de bonne nourriture & d'éxercice, il a acquis toute la santé, la force & la vigueur où il peut jamais arriver. Il est indubitable que le corps humain a atteint le plus haut degré de perfection lorsqu'il est attaqué de cette espèce de maladie, & que par conséquent tout homme qui condamne ce qui met un Etat dans cette condition, condamne ce qu'il y a de plus parfait au monde. Tant que les Romains travaillerent pour y arriver, toutes les séditions qui s'éleverent parmi eux ne leur firent aucun mal : on les appaisa sans répandre de sang ; & celles qui sembloient les plus dangereuses donnerent occasion à l'établissement des meilleures loix. Mais lorsqu'ils furent une fois parvenus à cet état de perfection, les meilleures loix leur devinrent inutiles. Ils subirent le destin de toutes les choses humaines, & commencerent à descendre dès qu'ils furent parvenus au plus haut période de grandeur, auquel ils pouvoient atteindre.

——*Summisque negatum* *Luca. l.* 1.
Stare diu ;

Aussi doit-on atribuer à cette révolution tout ce que notre Auteur trouve de défectueux dans ce Gouvernement, & non pas à sa prémiére constitution. Tous les hommes sont naturellement sujets à l'erreur, & il n'y en a point qui soient éxemps de faire quelque fois de fausses demarches; ainsi il n'est pas surprenant que le peuple Romain pendant l'espace de plus de trois cent ans, ait injustement condamné à l'amende, ou banni cinq ou six personnes; mais ce même peuple reconnut si bien sa faute, & prit tant de soin pour le réparer en comblant d'honneur ces mêmes personnes qu'il avoit injustement condamnées, qu'il s'est acquis plus de gloire, & a mérité plus de louanges, que s'il n'avoit jammais commis aucune injustice. C'est ce que l'on peut voir par l'exemple de Camillus de Livius Salinator, de Paulus Emilius, & de quelques autres.

Si dans ces premiers temps de la République, les séditions firent plus de bien que de mal aux Romains, elles furent aussi éxemptes de guerres civiles. On ne peut pas donner ce nom à la révolte des peuples de la Poüille & de la Grece; c'étoient des Nations

conquises qui cherchoient à secouer le joug qu'on leur avoit imposé. Ce seroit aussi la chose du monde la plus ridicule que de mettre dans ce rang le soulévement des esclaves & des gladiateurs ; car les gladiateurs étoient aussi esclaves, & les guerres civiles ne peuvent se faire que par ceux qui sont membres d'une societé civile, ce qui ne se peut dire de ceux qui sont esclaves. On ne peut pas non plus appeller la guerre des Alliés une guerre civile puis que ces peuples, quoique libres, n'étoint point Citoyens Romains. Les Romains agissoient de trois maniéres différentes avec les Nations qu'ils soumettoient à leur Empire.

Bellum Sociale.

1. Il y avoit de certains peuples qu'ils recevoient dans leur Ville pour ne faire qu'un corps avec eux, ceux-là s'appelloient *Civitate donati*; c'est ainsi que les Latins y furent reçûs par Romulus & les Albains par Hostilius. Les Privernates obtinrent le même privilége lors que leur Ambassadeur eut déclaré hardiment que la paix ne pouvoit pas être de longue durée s'ils ne la faisoient à des conditions justes & raisonnables ce qui plut si fort au Sénat qu'il avoua, *Se viri & liberi vocem audivisse, tales*

que dignos esse ut Romani fiant, on accorda la même grace à plusieurs autres Nations dans la suite.

2. Les Romains faisoient alliance avec de certaines Nations comme le rapporte Tite-Live : *Populum Romanum divictos bello populos, malle societate & amicitia habere conjunctos, quam tristi subjectos servitio ;* c'est dans ce rang qu'on doit mettre les Samnites, qui n'étant pas contens de leur condition, se joignirent à Annibal ; & qui ensuite sous la conduite du brave Télésinus secondé de plusieurs autres Nations confédérées tâcherent en vain de recouvrer leur liberté.

3. Lorsque des peuples s'étoient révoltés plusieurs fois contr'eux, ils réduisoient leur pays en Province, & ceux-là s'appelloient in *Provinciam redacti ;* ce fut de cette maniere qu'ils traiterent les Habitans de Capoüe après que Appius Claudius & Quintus Fulvius Flaccus se furent rendus maîtres de cette Ville.

Les peuples avec qui ils avoient fait ces sortes d'alliances, & ceux qu'ils avoient reduits en Province, leur ont souvent fait la guerre, mais nous ne lisons pas qu'il y en ait eu aucune à

qui l'on puisse donner le nom de guerre civile, jusqu'au temps de Marius, de Sylla, & de Catilina. Celles-ci ayant commencé lorsque les Loix qui faisoient auparavant le soutien & l'appui de la République, avoient perdu la plus grande partie de leur force, on peut les regarder comme les derniers efforts de la liberté mourante. Mais pour celles qui s'allumerent entre César & pompée, entre Octave & Marc-Antoine aussi bien que les proscriptions, & tous ces malheurs qui accompagnerent le Triumvirat, on ne peut les attribuer qu'à la Monarchie absolue à laquelle ces esprits ambitieux aspiroient. On doit dire la même choses des guerres de Neron, de Galba, d'Othon, de Vitellius, & de Vespasien; ce fut l'envie de régner en maîtres absolus qui leur mit les armes à la main.

Cependant, si Filmer veut absolument attribuer au Gouvernement populaire tout ce qui arriva de fâcheux à la République Romaine, avant que César se fût créé lui-même Dictateur perpétuel, il ne trouvera rien que ce que l'on voit arriver tous les jours dans toutes sortes de Gouvernemens. Il y a eu fort peu de petits Etats qui

ayent pu se garantir de la révolte de leurs sujets, ou de la défection de leurs Alliés, & il n'y en a point eu de considérable qui en ait été exempt. Le plus grand Empire de l'Orient a été détruit par la rébellion des Mammelucs qui en étoient esclaves. Toute la différence qu'on peut remarquer entre ce qui arriva aux Romains du temps de leur République, & ce qui leur arriva lorsqu'ils furent sous la domination des Empereurs, consiste principalement en ceci, c'est que tant qu'ils conserverent quelque ombre de liberté, ils remporterent toûjours la victoire, & firent rentrer dans le devoir leurs esclaves, leurs gladiateurs, & leurs Alliés; au lieu que sous leurs Empereurs, la révolte d'une Province suffisoit pour donner un nouveau Maître à la plus grande partie de l'Univers; & ce nouveau Souverain n'ayant qu'autant de pouvoir qu'il lui en falloit pour exécuter le crime qu'il avoit projetté, se voyoit bien-tôt chassé du Trône par un autre aussi scélérat que lui. Pour faire plaisir à notre Auteur, je veux bien avouer que les Romains étoient sujets à un second défaut, je veux dire qu'ils

avoient cette délicatesse à laquelle il attribue tous les desordres de leur Gouvernement ; mais je ne puis pourtant m'empêcher de lui dire en même-temps qu'il seroit bon d'éxaminer d'où procéde cette délicatesse. Si les Turcs ou les François prenoient les armes contre leurs Souverains, je croirois que la misére & le desespoir leur inspireroient cet esprit de revolte, mais je ne pourrois jamais m'imaginer que ce fût-là un effet de leur délicatesse; cette délicatesse ne se rencontre que chez les peuples qui ont le bonheur de vivre sous un Gouvernement doux, & qui jouïssent de toutes sortes de prospérités. Des Nations accablées sous la pesanteur d'un joug insupportable, peuvent bien se laisser transporter à la fureur & à la gera, mais il est impossible qu'elles tombent jamais dans aucun excès de délicatesse. Du temps des Empereurs Romains, les cohortes Prétoriennes, ou les armées à qui on laissoit ravager impunément les plus riches Provinces de l'Empire, pouvoient s'enorgueillir en considérant leurs forces & leur puissance ; ou devenir délicates à force de posséder tant de biens : les Janissaires dans ces derniers temps, peuvent être

tombés dans les mêmes excès, par la même raiſon ; mais ceux qui ont perdu leur liberté, ne ſont point en danger d'y tomber. Lorſque toute la Nobleſſe de Rome eut été exterminée, & que ceux qui avoient acquis le plus de réputation par leur vertu, eurent péri dans les combats, ou ſuccombé ſous la cruauté des Proſcriptions ; lorſque les deux tiers du peuple eurent été maſſacrés, les villes & les Colonies les plus conſidérables réduites en cendres, les Provinces ſaccagées, & le peu d'habitans qui y reſtoit accablé du poids inſupportable d'un cruel eſclavage, il n'eſt pas ſurſurprenant qu'il ſoit arrivé des révoltes dans cet Empire. Les Bretons, les Bataves, & quelques autres peuples, dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire Romaine ſe ſouleverent. Les indignités & la miſere qu'ils ſouffroient ſous un Gouvernement ſi tyrannique les jetterent dans le deſeſpoir, & leur mirent les armes à la main ; mais ce ne fût point par un eſprit de délicateſſe qu'ils ſe porterent à la révolte. Lorſque les Romains ſe voyoient délivrés de la crainte que leur inſpiroit la préſence des ſoldats, ils conſpiroient quelque fois contre leurs Empereurs ; & lorſqu'ils ne pou-

voient faire pis, ils témoignoient la haine qu'ils leur portoient en brisant leurs statues : mais après les batailles de Pharsale, de Philippe, & après les Proscriptions qui les suivirent, on ne peut pas dire que ce peuple ait commis aucune folie par un esprit de délicatesse. C'est ainsi que les Royaumes de Naples & de Sicile se sont révoltés, il n'y a pas encore long-temps; & ceux qui connoissent bien la disposition où sont les habitans de ces pays-là croyent qu'ils sont encore tous-prêts à faire la même chose; mais si cela arrivoit, il n'y a point de personne raisonnable qui crût devoir attribuer cette révolte à la délicatesse de ces peuples. L'oppression sous laquelle ils gémissent les a guéris de cette espece de maladie; & les Romains n'avoient garde d'en être attaqués, lorsqu'ils eurent une fois perdu leur liberté. Dans le temps que leur autorité étoit respectée par toute la terre, que leur vertu faisoit l'admiration de tous ses peuples, qu'il n'y avoit point de puissance qui pût résister à la leur, en un mot lorsqu'ils étoient en possession de toutes les richesses de l'Univers, qui sembloient n'être tombées entre leurs mains que pour cor-

rompre leurs mœurs en leur fournissant les moyens de s'abandonner à toutes sortes de voluptés ; c'étoit alors qu'ils pouvoient se piquer de délicatesse. Mais quand ils eurent tout perdu, & qu'ils se virent exposés à la violence des plus scélérats d'entre eux : quand on eut épuisé toutes leurs richesses par les impôts dont on les chargea, les revenus de l'Etat n'étant plus suffisans pour fournir au luxe & à la débauche de leurs Maîtres ; ce fut alors que la misere où ils se trouverent réduits, sans être en état d'y apporter aucun remede, ne leur fit que trop connoître que des gens aussi misérables qu'eux ne devoient pas se piquer d'une délicatesse qui ne peut convenir qu'à ceux dont la condition est aussi heureuse, que la leur étoit triste ; dans cette déplorable conjoncture, le souvenir de ce qu'ils avoient perdu ne servoit qu'à leur faire sentir plus vivement ces malheurs dont ils étoient accablés. C'est-là l'état auquel Filmer voudroit que tout le Genre humain fût réduit. Les louanges qu'il donne à ce Gouvernement, dont les Souverains ne se servirent de l'autorité absolue que pour dépouiller leurs sujets de tout ce qu'il y a de plus desirable dans

dans le monde, & pour y introduire tout ce qu'il y a de plus déteſtable, font bien voir qu'il n'approuve que ce qui fait horreur à tous les honnêtes gens, & qu'en voulant établir la Monachie abſolue, dont il fait ſon Idole, il n'a pour but que d'augmenter le vice, la miſere, la déſolation, & l'infamie parmi les hommes.

SECTION XV.

L'Empire Romain ne ceſſa de déchoir dès qu'il fut entre les mains d'un ſeul maître

NOTRE Auteur, pour ne pas s'éloigner du but qu'il s'eſt propoſé, ſoutient avec autant de jugement que de vérité, que Rome ne ſe rendit pas maîtreſſe du monde pendant qu'elle fut gouvernée en République : *non, cela n'eſt pas ainſi*, dit-il, *car Rome jetta les premiers fondemens de ſon Empire, lorſqu'elle étoit ſous la domination de ſes Rois, & ce fut ſous celle des Empereurs qu'elle le perfectionna : il eſt bien vrai que cet Etat s'aggrandit ſous le Gouvernement populaire ; mais ce fut ſous Trajan*

qu'il se vit au plus haut période de grandeur où il ait atteint, & ce fut sous le Régne d'Auguste qu'il joüit d'une paix durable & d'une tranquillité parfaite. Pour éclaircir cette matiere, j'ai crû qu'il seroit bon d'éxaminer les particularités suivantes.

1. Que la premiere Monarchie de Rome n'étoit pas absolue : ses Rois furent créés par le peuple, sans égard au titre & au droit d'aucun des membres de la Societé en particulier, le peuple en établissant ces Souverains n'avoit en vûe que le bien public, & pour cet effet il éleva sur le trône celui qu'il crut le plus capable de le procurer. Il établit en même temps un Sénat composé de cent personnes des plus éminentes de toute la Nation ; & lorsque les Sabins eurent été reçûs dans Rome, on ajouta à cette auguste assemblée un pareil nombre de ces nouveaux habitans ; & le peuple commit à ce Sénat la meilleure partie du Gouvernement. Mais il se réserva le pouvoir de faire des Loix ausquelles il assujettissoit les Rois qui tenoient toute leur autorité de lui ; il se réserva aussi le jugement des affaires les plus importantes en cas d'appel. Si aucun des Rois qui ont

régné à Rome a mérité le nom de Monarque, suivant la définition de Filmer, ç'a été sans doute Tarquin le Superbe; car de tous les Rois Romains il n'y a eu que lui seul qui ait régné sans le commandement du peuple, *sine jussu populi*, s'étant emparé du trône par trahison & s'y étant frayé le chemin par les meurtres. S'il avoit régné longtemps, il auroit infailliblement guéri le peuple de tous les vices qui procédent de trop de délicatesse; mais le peu de temps qu'il tint les rênes de l'Etat ne lui permit pas de porter ses conquêtes plus loin que la petite ville des Gabiens qui étoit à dix milles de Rome: encore ne s'en rendit il le maître que par la trahison de son détestable fils. Cette Place étant la Frontiere la plus éloignée que possedât alors l'Empire Romain, il faut dire que tout l'Univers ne s'étendoit pas plus loin, ou bien il faudra necessairement demeurer d'accord que les Romains ne sont pas redevables à leurs Rois de l'Empire du monde dont ils ont été en possession dans la suite

Tit. Liv. l. 1.

2. En fait de conquêtes, on ne doit pas tant avoir égard à leur étendue qu'aux moyens dont on s'est servi pour

les faire ; on doit sur tout considérer la valeur & la puissance des ennemis qu'on a eu en tête. Cela étant, je dis que les Romains firent paroître plus de bravoure, non seulement dans les guerres qu'ils soutinrent contre les Carthaginois, dont ils détruisirent entierement la puissance, & dans les conquêtes qu'ils firent en Espagne, mais même dans tous les démêlés qu'ils eurent avec les Sabins, les Latins, les Toscans, les Samnites, & autres vaillans peuples d'Italie, qu'ils n'en firent paroître dans toutes leurs autres guerres. Dans ces premieres, leurs forces étoient très-petites, & ils avoient affaire à de puissantes Nations, qui défendirent leur liberté jusques à l'extrémité ; au lieu que dans la suite les forces des Romains devinrent redoutables, leurs richesses s'accrurent aussi bien que leur pouvoir, leur réputation monta à un si haut point, que cela seul suffisoit pour jetter la terreur dans l'esprit des peuples, & enfin cette République vit combattre sous ses Enseignes & pour ses interêts, plusieurs autres Nations belliqueuses qui étoient instruites sous la discipline Romaine. Je ne craindrai donç point de dire qu'ils acquirent

plus de gloire dans ces premieres guerres, que dans toutes celles qu'ils firent dans la suite. Je dis bien plus, & je soutiens que les Romains n'ont jamais fait aucune acquisition considérable après la perte de leur liberté. Dès les temps de la République, le Peuple Romain se voyoit maître de l'Italie, de la Grece, de la Macédoine, des Isles de la Méditerranée, de la Trhace, de l'Illyrie, de l'Asie mineure, du Pont, de l'Arménie, de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique, des Gaules, & de l'Espagne, les Allemands étoient fort affoiblis; on avoit deja bâti un pont sur le Rhin, & tous les peuples à la gauche de ce fleuve étoient subjugués. Voilà toutes les conquêtes que les Romains ayent jamais faites par la valeur de leurs propres troupes, sans le secours des étrangers, & il n'y a que celles-là qui leur ayent été utiles & honorables. Mais depuis ce temps-là, que commença la Domination des Empereurs, les Romains ne firent plus de Conquêtes importantes, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à l'éxpédition de Caligula, qui dit qu'il avoit subjugué la mer, pour avoir fait un pont inutile de Pouzol à Bayes; ou à celle de cet

autre * fou qui entra dans Rome en triomphe, pour avoir ramassé quelques coquilles sur le rivage de la mer. L'expédition que fit Trajan en Orient mérite plutôt le nom de voyage, que celui d'une guerre. Il parcourut les Provinces qu'Auguste avoit abandonnées, ne croyant pas qu'elles valussent la peine de les garder, & il en traversa d'autres qui n'avoient point de forces à lui opposer, n'étant habitées que par des peuples barbares qui ne sçavoient ce que c'étoit que de faire la guerre, & qui étoient sans armes. En un mot l'on peut dire que cet Empereur n'entreprit ce voyage que par curiosité; & si l'on considére qu'il abandonna ces Pays, aussi-tôt qu'il les eut conquis, on avouera qu'on auroit tort de donner le nom de conquête à son expédition. On ne doit pas non-plus se vanter beaucoup de la conquête de la Bretagne. Il est vrai que ce Pays étoit habité par une Nation très-vaillante; mais quelle résistance pouvoient faire des gens sans armes & sans expérience, contre des troupes agguérries & bien armées. Cependant les Romains eurent bien de la

* *C'est le terme de Mr. Sidney.*

peine à la garder, & enfin ils la perdirent de la maniere du monde la plus honteuſe. Mais je ſuppoſe que les Empereurs ayent fait des guerres plus conſidérables que les Conſuls du temps de la République ; qu'ils ayent vaincu des peuples plus braves & plus expérimentés, que ne l'étoient ceux d'Italie, de Grece & * d'Afrique ; qu'ils ayent ſubjugué & défait des Nations plus nombreuſes & plus féroces que les Cimbres, les Gaulois, & les Teutons, & qu'ils ayent eu en tête des Capitaines plus redoutables qu'Annibal & Pirrhus, cela pourroit à la vérité augmenter la gloire de celui qui auroit fait tout ce que je viens de dire, mais le peuple Romain n'en auroit ni plus d'honneur ni plus d'avantage. La Nobleſſe Romaine avoit été exterminée long-temps auparavant, le peuple étoit corrompu & eſclave, l'Italie étoit tellement dépeuplée qu'à peine trouvoit-on un Romain dans les armées Romaines, qui pour la plûpart étoient compoſées de ſoldats, qui combattant pour l'intérêt de leur Général, ou pour leur propre avantage, ne ſongeoient à rien moins

* *Carthaginois.*

qu'à rendre ſervice aux Romains. Or comme il eſt impoſſible qu'un Etat ſoit de longue durée, lorſqu'on néglige & qu'on trahit ſes interêts de cette façon; on ne doit pas s'étonner que cet Empire qui avoit été gagné par la valeur & la conduite de la Nation du monde la plus brave & la mieux diſciplinée, ſoit tombé en décadence, & ait enfin péri entre les mains de ces Monarques abſolus, qui auroient dû le conſerver.

La paix eſt deſirable pour un Gouvernement dont la conſtitution eſt telle, qu'il doit chercher à vivre en bonne intelligence avec tout le monde, & ſe contenter de ce qu'il poſſéde ſans ſonger à entreprendre de nouvelles conquêtes. Ou peut-être cette forte paſſion d'entretenir la paix mériteroit-elle quelques louanges, ſi le genre-humain étoit diſpoſé de maniere, qu'un peuple qui ne voudroit point faire de mal aux autres, fût en état de ſe pouvoir conſerver ſoi-même; mais les hommes étant d'un tempérament ſi opposé à cela, il n'y a point de Nation qui puiſſe ſe croire en ſûreté, à moins qu'elle n'ait de la valeur & de la force. C'eſt pourquoi on doit eſtimer ces Gouvernemens qui cultivent & augmentent

l'une & l'autre par une bonne discipline jointe à un éxercice continuel. Si cela est, on ne sçauroit donner trop de louanges à la République Romaine, qui a surpassé à cet égard tous les autres Etats du monde. La paix peut donc être bonne en sa saison, & elle fut effectivement avantageuse aux Romains sous le régne de Numa; cependant il est très-sur qu'il n'auroit fallu que deux ou trois Rois semblables à ce Prince pour encourager quelques voisins remuans, à terminer tout-d'un-coup les projets ambitieux de cette ville, en la détruisant avant qu'elle eût pu étendre ses conquêtes au-delà de Fidéne. Mais ses braves successeurs ayant remis sur pié la discipline qui convient le mieux au génie & à l'inclination d'un peuple belliqueux, les affaires changerent de face, leurs ennemis se trouverent exposés aux mêmes dangers dont ils étoient eux-mêmes menacés, & tous ces Rois, excepté le dernier, suivant la même méthode, s'acquitterent assez bien des devoirs de la Royauté. Lorsqu'on eut aboli la domination des Rois, & que les affaires ne dépendirent plus du tempérament ou de la capacité d'un seul, on s'avança avec vigueur vers le but

qu'on s'étoit proposé en bâtissant cette ville, & on choisit tous les ans des Magistrats, qui n'étoient pas d'humeur à demeurer long-temps en paix ; ils se proposoienr l'Empire du monde, & ils ne pouvoient se résoudre à quitter les armes, qu'ils ne fussent venus à bout de leurs grands projets, ou que leur mauvaise fortune ne les eût réduits si bas qu'il ne fussent plus en état de faire la guerre. L'une & l'autre de ces deux choses arriva sous le régne d'Auguste qu'on nous vante tant. Il trouva l'Empire si grand qu'il eut raison de ne vouloir pas permettre qu'on entreprit de nouvelles conquêtes, puisqu'on les pouvoit regarder comme inutiles, ou préjudiciables à l'Etat. D'un autre côté l'Italie étoit alors tellement épuisée qu'on ne pouvoit faire la guerre qu'en se servant de troupes étrangeres. Il étoit temps que les Romains se tinssent en repos, lorsqu'ils n'étoient plus en état de pouvoir agir ; & ils pouvoient se reposer en toute assurance dans un temps où la réputation qu'ils s'étoient acquise par un si grand nombre de victoires précédentes les mettoit à couvert de l'invasion des Etrangers. Ce n'est pas une chose surprenante que

les Romains ayent cessé de faire la guerre, lorsque Crassus, César, & Pompée qui avoient partagé l'Empire entr'eux eurent été tués, & que l'élite de la Noblesse Romaine & du peuple eut été détruite avec eux, ou par eux. Que pouvoient-ils faire lorsque Caton avec toute sa vertu se fut trouvé trop foible pour soutenir un Etat chancelant, & que Brutus & Cassius eurent échoué dans l'entreprise glorieuse qu'ils avoient formée de rétablir la liberté ? De quoi étoient-ils capables après que la plus grande partie du Sénat eut été exposée en proye aux Vautours & aux Loups de la Thessalie, & que cent trente membres de cet auguste Corps, qui s'étoient attiré la haine des tyrans, & qui s'etoient garantis de la fureur des armes eurent péri par les proscriptions ? Que pouvoient-ils entreprendre lorsqu'il ne restoit plus à Rome ni soldats ni Capitaines; lorsque leur tyran avoit en horreur & craignoit tous ceux qui avoient de la réputation ou de la vertu; lorsqu'il mettoit toute sorte d'artifices en usage pour corrompre & abattre tellement l'esprit du reste du peuple, qu'il ne fût plus en état de songer à sa premiere grandeur, ou aux moyens de la

recouvrer ? N'étoit-ce pas là le temps de faire la paix, si toutefois on peut appeller paix ce qui ne différe pas beaucoup de celle dont on jouit dans le tombeau. En effet c'étoit-là un repos semblable à celui dont il est parlé dans l'Epitaphe du Marquis Trivulce *, *Qui nunquam quievit, quiescit, tace.* On trouve une paix semblable à celle-là dans tous les déserts : les Turcs l'ont établie dans les Provinces dépeuplées de l'Asie & de la Grece. Là, ou il n'y a point d'hommes, ou lorsque ces hommes manquent de courage, il est sûr qu'il ne peut pas y avoir de guerre. Les Bretons nos Ancêtres observerent fort judicieusement, que la paix que les Romains donnerent aux Provinces en ce temps-là ne tendoit qu'à les rendre de plus en plus esclaves ; *miserrimam servitutem, pacem appellant*, dit un célébre Historien ; & en un autre endroit, *solitudinem faciunt, pacem vocant.* C'est-là la paix que les Espagnols ont établie dans les Pays de leur domination aux Indes Occidentales, & qu'ils affermie par le massacre de plus de onz quarante millions de personnes. Ces

C. Tacit.

Barth. de las Casas, Destruyc. de Las Indias.

* *Cette Epitaphe se voit à Milan où il est enterré.*

Pays jouïrent d'un repos fort tranquille, lorsqu'il n'y resta plus que des bêtes sauvages, ou un petit nombre de pauvres malheureux qui n'avoient ni la force, ni le courage de résister à la violence de ces nouveaux maîtres. Telle fut la paix dont les Romains jouïrent sous la domination d'Auguste : ce Prince avançoit aux honneurs & aux dignités un petit nombre de personnes, qui étoient les ministres de ses plaisirs, & dont il se servoit pour rendre tous les autres misérables, pendant que le reste des Romains étoit dans la derniere misére. Si notre Auteur veut absolument que nous nous imaginions que la République Romaine doit être obligée à Auguste, pour lui avoir procuré une semblable paix ; il doit se ressouvenir qu'il fit souffrir bien du mal aux Romains en la leur procurant, & qu'elle leur coûta bien cher dans la suite. En effet l'Italie en fut tellement affoiblie, que depuis ce temps-là, elle ne fut jamais en état de se défendre contre les attaques de ses ennemis ; mais étant obligée de se servir d'armées composées de troupes barbares, elle se vit bien-tôt la proye du premier qui voulut l'envahir.

4. Il faut remarquer que la paix n'est estimable que lorsqu'elle est fondée sur la justice. Je dis la même chose des Gouvernemens, & soutiens que ceux-là seuls méritent notre approbation, qui mettent l'autorité souveraine entre les mains des plus honnêtes gens. C'est ce qui ne s'est jamais fait sous le régne d'Auguste ni de ses Successeurs. Les plus scélérats montoient sur le trône en vertu des alliances qu'ils avoient contractées avec l'Empereur, ou s'en emparoient par fraude ou par violence, & élevoient aux dignités de l'Etat ceux qui leur ressembloient le plus. Auguste fut plus cruel dans les commencemens de son régne, que sur la fin ; mais son Successeur toûjours plongé dans les débauches les plus infames, & toûjours altéré de sang, au lieu de devenir meilleur, fit incessamment de nouveaux progrès dans le vice aussi long-temps qu'il vécut. Lorsqu'il se fut retiré dans les rochers de Caprée avec ses Caldéens, ils s'abandonna entierement à la débauche. Si quelque autre soin l'occupoit c'étoit celui d'inventer de nouvelles cruautés, & Séjan aussi-bien que Macron, qu'il avoit pour compagnons dans son infame retraite, étoient tou-

jours disposés à éxécuter ses détestables desseins. Caligula n'a jamais eu d'égal en toute sorte d'impuretés & de vices ; mais ne pouvant trouver personne qui l'égalât à cet égard, il honoroit de sa faveur ceux qu'il croyoit approcher le plus de ses débordemens. La stupidité, l'yvrognerie, & la lâcheté de Claudius qui se laissoit Gouverner par deux infames P . . . aussi bien que par ses affranchis, ne furent pas moins préjudiciables à l'Etat que la fureur de celui qui l'avoit précédé. Quoique Néron fût un Monstre que la terre ne pouvoit porter, cependant les soldats ne tuerent Galba, & ne donnerent la Couronne à Othon que parce qu'il avoit été le compagnon des débauches du fils d'Agrippine, & que de tous les hommes du monde, ils ne croyoient pas qu'il y en eût un qui lui ressemblât mieux. Toute sortes de malheurs inondérent l'Etat sous le régne de ces premiers Empereurs ; & ceux qui vinrent après eux ne trouvant personne qui les égalât en méchanceté, si l'on en excepte les favoris, les P . . . . & les esclaves dont ils se laissoient gouverner, se déclarérent ennemis jurés de la vertu, & tachérent d'en étouffer toutes les semen-

ces dans le cœur des hommes. Ils remplirent Rome d'une populace lâche, & abandonnée à toute sorte d'impuretés, qui ne demanda plus que du pain & des spectacles, *Panem & Circenses.* Un semblable peuple n'avoit garde d'être séditieux; mais la Capitale de l'Empire auroit été déserte, s'ils ne l'avoient pas peuplée de ces nouveaux habitans. Quoique notre Auteur aprouve extrêmement l'inclination de ces nouveaux Romains, & la condition à laquelle leurs Souverains les réduisirent; on ne peut pourtant s'empêcher de reconnoître que cela fit une playe incurable à l'Etat, & par conséquent à la plus grande partie de l'Univers qui lui étoit soumis.

Lorsque les Gaulois eurent mis Rome en feu, elle fut bien-tôt rétablie en son entier; les Romains ayant été défaits à Ticine, à Trébie, à Trasiméne, & à Cannes réparerent bien-tôt leurs pertes par des victoires égales & mêmes plus considérables que celles qu'on avoit remportées sur eux en ces différentes occasions. La guerre des Alliés se termina par la ruïne entiere de ces mêmes Alliés. Le sang des Gladiateurs servit à éteindre le feu qu'ils avoient

eux-mêmes allumé. La République perdit des batailles ; mais elle ne se vit jamais la conquête des victorieux ; & à la fin elle triompha de tous ses ennemis. Tant qu'elle conserva sa liberté, cette liberté fut une pépiniere de vertus ; & on répara facilement toutes les pertes qu'on avoit faites dans les guerres civiles ou étrangeres. Mais lorsqu'elle eut perdu sa liberté, la vertu n'y trouva plus de place, & la puissance Romaine qui tiroit son origine de cette vertu, périt avec elle.

Si j'ai insisté si long-temps sur cet article, ce n'a pas été pour faire voir la folie de Filmer, mais pour montrer que tous les malheurs dont j'ai parlé, procédent d'un principe qui est toujours le même, & qui produira toujours les mêmes effets comme toutes les histoires en font foi. Carthage fut rebatie après qu'elle eut été détruite par Scipion, & continua dans l'opulence pendant près de mille ans ; mais elle ne produisit jamais des Capitaines tels qu'Amilcar, Asdrubal, & Annibal. Cléomenes & Euclidas furent les derniers qui mériterent le nom de Lacédémoniens. Jamais Athénes ne produisit un grand Capitaine après qu'elle

fut tombée sous le joug des Macédoniens; & Philopémen fut le dernier des Achæïens. Quoique les Républiques d'Italie, dans ces derniers siécles, se soient trop appliquées à amasser des richesses, cependant elles ont eu de la valeur & de la vertu. Celle de Pise étoit puissante sur mer avant qu'elle fût devenue la conquête des Génois. La Noblesse de Florence étoit brave, & ses habitans en général étoient fort courageux. Arrezzo, Pistoye, Cortone, Sienne, & plusieurs autres petites villes de Toscane étoient assez puissantes, comme cela parut dans les malheureuses factions des Guelphes & des Gibelins, aussi bien que dans celle des Noirs & des Blancs qui diviserent l'Italie. Mais depuis que cette divine Monarchie absolue, dont Filmer fait tant de cas, y a été introduite, elles n'ont eu ni force, ni vertu, ni pouvoir, ni réputation, & il ne s'y est trouvé personne qui ait eu la hardiesse d'entreprendre de délivrer ces peuples des malheurs qui les accablent. C'est une chose ordinaire d'y décider les querelles particulieres par l'assassinat ou par le poison; & à tous autres égards on y jouït de cette heureuse paix qui régne

toûjours dans les villes ruïnées, & dans les lieux déserts. Si cela est conforme aux Loix de Dieu & de la nature, on ne peut nier que la foiblesse, la bassesse, la lâcheté, la destruction, & la désolation n'y soient aussi entierement conformes. Ce sont-là les biens dont le charitable Filmer voudroit nous assurer la possession. Mais si on doit regarder ces choses comme des biens, je ne sçaurois m'imaginer pourquoi ceux qui en ont joui, s'en sont plaints avec tant de ressentiment. Tacite en décrivant ce qui s'étoit passé de son temps, & un peu avant lui, n'étant pas éclairé de l'esprit du Christianisme, s'écrie dans l'amertume de son cœur, *nec unquam atrocioribus Populi Romani cladibus, magisve justis judiciis probatum est, non esse çura Deis securitatem nostram, esse ultionem.* Il y en avoit qui croyoient qu'il y avoit de l'injustice aux Dieux, de punir si rigoureusement un peuple qui avoit embrassé avec tant de chaleur le parti de la vertu. Il y en avoit d'autres qui étoient assez fous pour s'imaginer que ces mêmes Dieux qu'ils adoroient, portoient envie à leur bonheur & à leur gloire. Mais tous s'accordoient en ceci, c'est que

C. Tacit. Hist. l. [illegible]

du comble de la félicité humaine, ils étoient tombés dans le plus profond abîme de l'infamie, & de la misere. Et puisque notre Auteur est le premier qui ait découvert que les Romains gagnerent au change, nous devons attribuer à sa sagesse sublime la découverte d'un si grand secret. Cependant, si je suspens mon jugement à cet égard jusqu'à ce que nous en ayons de meilleures preuves que son autorité, & que je suive l'opinion de ceux qui croyent que l'esclavage produit naturellement la bassesse, la lâcheté & la flaterie qui est le pire de tous les maux; & que Tacite appelle *Fœdum Servitutis crimen;* je dois croire qu'il n'y a jamais eu que Filmer qui ait eu assez d'effronterie, pour la pousser jusqu'au point, de ne louer aucun des avantages dont on a joui sous le bénéfice de la plus glorieuse liberté du monde; & de n'estimer que le peu de durée d'une liberté qui a rendu le peuple Romain le plus vertueux de tous les peuples. Il n'y a jamais eu que Filmer qui ait préféré la tyrannie des plus scélérats & des plus détestables monstres de la nature à un Gouvernement si bien réglé. Il n'y a que lui dans le monde

qui ait surpassé en méchanté ces Empereurs qui n'avoient jamais eu d'égaux à cet égard. C'est ce que l'on ne pourra nier, si l'on fait réflexion qu'il nous recommande comme une chose ordonnée de Dieu lui-même, l'observation de ces principes d'où procédent tous les désordres dont je viens de parler.

Mais, ajoûte notre Auteur, *quoique Rome ait été pour un temps glorieuse & triomphante, par le secours d'une prudence beaucoup plus excellente que celle de ses habitans, cela n'a pas empêché, qu'après plusieurs révolutions, elle n'ait été ruïnée par ses propres enfans.* J'avoue que ce discours me surprend. En effet, il me semble que c'est une chose aussi ridicule d'appeller ruïne le renversement d'un Gouvernement qui n'avoit rien de bon en soi, ou de dire que la gloire de cette République ne mérite pas de faire l'objet de notre estime. Mais sur tout on ne peut pas porter l'extravagance plus loin que d'avouer que cette République n'a pu être ruïnée que par ses propres Citoyens; & nier en même temps qu'elle ait acquis & maintenu cette gloire par une vertu & par une puissance préférables à tout autre bonheur temporel, dont on doit toûjours attendre le mê-

me effet. Cela fait voir que les menteurs ont besoin d'une bonne mémoire. Mais sans m'arrêter à toutes les impertinentes contradictions de notre Auteur, je voudrois bien sçavoir comment, *cette prudence plus excellente que celle des Romains*, que je croirai toûjours avoir été inséparablement unie avec la bonté & la justice, jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé le contraire, a pu soutenir d'une maniere si miraculeuse, un Gouvernement qui non seulement étoit mauvais en soi, puisqu'il étoit tout-à-fait opposé aux Loix de Dieu & de la nature, mais qui s'étoit encore tellement déclaré contre cette Monarchie, qui selon lui est si conforme à ces mêmes Loix, qu'on y haïssoit tout ce qui portoit le nom de Roi, qu'on y méprisoit tous les peuples qui vivoient sous la domination de semblables Souverains, & qu'on ne faisoit point difficulté de mettre à mort autant de ces Rois qu'on en pouvoit attraper; jusques-là qu'on établit une Loi par laquelle tous les particuliers étoient autorisés de tuer celui, ou ceux qui entreprendroient d'introduire dans cette République cette puissance divine. Je dis bien plus, & soutiens que les Ro-

mains ne sont redevables de leur gloire qu'à leur propre prudence ; tous les étrangers mirent la leur en usage pour leur résister, & firent périr les plus illustres d'entr'eux. Il n'y a que la sagesse divine qui surpasse la prudence humaine ; or la prudence divine ne s'est jamais manifestée miraculeusement que pour rendre témoignage à la vérité & pour autoriser ceux qui l'annonçoient. Si donc ce Gouvernement populaire a été miraculeusement soutenu par une prudence plus qu'humaine, il s'ensuit que ce Gouvernement étoit bon en soi, les miracles qui ont été faits en sa faveur en sont des preuves convaincantes, & tout ce que Filmer dit pour montrer le contraire est faux & abominable.

Si je retranche ce mot de *miraculeux*, comme n'y ayant été mis que par hazard, il sera difficile de comprendre comment Dieu qui, suivant le cours ordinaire de sa providence, gouverne toutes choses d'une maniere si naturelle & si imperceptible, a pû donner tant de force à ce Gouvernement populaire & aux Magistrats qui en ont eu l'administration, qu'ils soient devenus la terreur des plus puissans Monarques

du monde, à moins qu'on ne veuille demeurer d'accord que leur discipline surpassoit infiniment en bonté celle de leurs ennemis. Il ne sera pas plus facile de concevoir comment on peut appeller mauvais en son principe aussi bien que dans ses effets un Gouvernement que Dieu a maintenu si glorieusement, & à qui aucune puissance humaine n'a pas été capable de résister. On ne peut mieux répondre à cette objection qu'en alléguant le passage que notre Auteur lui-même a rapporté : *Suis & ipsa Roma viribus ruit* ; selon toutes les apparences, cette ville qui avoit détruit les plus puissantes Monarchies du monde, n'auroit jamais pris fin, si ses habitans n'avoient point dégéneré de leur ancienne vertu, & qu'ils eussent observé avec éxactitude leur premiere discipline, ou qu'ils n'eussent pas tourné contr'eux-mêmes leurs propres armes. Concluons donc, que si ce que dit notre Auteur est véritable, les Romains n'ont jamais été plus heureux que lorsqu'ils eurent renoncé à leur discipline aussi bien qu'à la vertu de leurs Ancêtres ; & que leurs guerres civiles n'ont pas été leur ruïne, mais leur salut. Lorsqu'ils eurent assujetti les Nations les

les plus belliqueuſes d'Italie, ou qu'ils les eurent obligées de traiter alliance avec eux; lorſqu'ils eurent reprimé en pluſieurs occaſions, la fureur des Gaulois, des Teutons & des Cimbres; qu'ils eurent ruïné Carthage malgré ſes grandes richeſſes & ſa puiſſance qui étoit ſoutenue par la valeur, l'expérience & l'adreſſe d'Annibal & de ſes braves parens; lorſqu'ils eurent preſque entierement exterminé les courageux Eſpagnols, n'ayant pu les reduire autrement; qu'ils eurent jetté la terreur dans l'eſprit du Roi Ptolomée, qu'ils eurent évité les embûches & les poiſons de Mithridates, qu'ils l'eurent pourſuivi dans tous les lieux où il s'enfuyoit, qu'ils ſe furent vengé de ſes trahiſons, & qu'après avoir conquis ſon Royaume ils eurent porté leurs armes au-delà du Tigre. Lorſque ni la révolte des Alliés, ni celle de leurs eſclaves ſous la conduite de Spartacus, qui ſemble avoir été égal à Annibal en capacité, & qui l'a peut-être ſurpaſſé en bravoure n'eurent pas été capables d'arrêter le cours de leurs victoires. Lorſque la Grèce eut été forcée de céder à une vertu, plutôt qu'à une puiſſance ſupérieure à la ſienne; ce fut alors

qu'on put dire avec justice que ce Gouvernement étoit soutenu par une prudence au-dessus de la prudence humaine, qui par le chemin de la vertu les fit arriver au faîte d'une gloire, d'un pouvoir & d'un bonheur qui jusques alors avoient été inconnus aux mortels. Il n'étoit pas surprenant qu'on crut alors que ce Gouvernement ne seroit jamais détruit, à moins que ces peuples, venant à décheoir de leur ancienne vertu, ne tournassent contre eux-mêmes leurs armes victorieuses.

Cette ville étoit un Géant qui ne pouvoit mourir que de sa propre main; semblable en cela à Hercule, lorsque par la violence du poison, il fut devenu furieux après avoir détruit les Voleurs, les Monstres, les Tyrans, & n'avoir rien trouvé sur la terre qui fût capable de lui résister. Les plus sages d'entre les Anciens, considérant la maniere dont ce Héros termina sa vie, y ont trouvé quelque chose qui surpasse la perfection humaine. C'est pour cela qu'ils ont crû, ou feint de croire qu'il étoit descendu des Dieux, & qu'après sa mort, il prit place parmi eux; ce qui ne sera peut-être pas du goût de Filmer qui est d'humeur à préférer à ce

grand homme quelqu'esclave lâche, foible & efféminé. L'état de la question ne changera pas beaucoup, si nous admettons la comparaison de la *constitution d'Atlête*, dont on a déja parlé; car tout le mal qui en peut arriver ne procéde que de perfection, & quiconque la désapprouve doit en même temps approuver cette foiblesse & ces vices qui peuvent bien périr, mais qui ne peuvent jamais être changés en aucune chose qui soit pire qu'eux-mêmes, tout ainsi qu'un homme qui est déja tombé par terre n'est point en danger de tomber. Cependant Filmer, à qui la vérité échappe quelquefois malgré lui, dit que cette chûte des Romains fut leur ruïne; en quoi il semble s'écarter de son principe. En effet, il devoit se ressouvenir que cette chûte n'avoit servi qu'à leur faire recevoir ce Gouvernement qu'il nous recommande, comme établi de Dieu lui-même. C'est autant que s'il disoit qu'ils se virent ruïnés aussi-tôt qu'ils eurent renoncé à ce qui n'étoit que de leur propre invention pour suivre la Loi de Dieu & de la nature, & que le luxe qui fut cause de leur chute, étoit une suite du bonheur dont ils jouïssoient. Il insinue

même que les peuples qu'ils avoient soumis à leur domination, ne purent trouver d'autre moyen pour se venger de leurs défaites, que d'engager leurs vainqueurs dans les mêmes vices qui régnoient parmi eux : & voilà ce qui a été la source de leurs guerres civiles. Lorsque cette ville enflée de tant de victoires ne trouva plus de résistance, ses Citoyens devinrent par trop délicats.

—— Sævior armis
Lucan. *Luxuria incubuit, victum que ulciscitur orbem.*

On eut peine à supporter une honnête pauvreté, lorsqu'on vit que les honneurs n'étoient que pour ceux qui possédoient des richesses mal acquises. Cette maxime étoit si conforme à ce qui se pratique dans les Monarchies, qu'un Gouvernement qui en étoit infecté, ne pouvoit pas manquer de périr en suivant une coûtume si pernicieuse. Ceux qui avoient consumé toutes leurs richesses dans la débauche ne trouvoient point d'autre moyen de rétablir leurs affaires, qu'en soumettant leur Patrie à un Gouvernement qui favorisoit le vol & la rapine ; & ceux qui

étoient trop vicieux pour pouvoir se promettre de l'avancement du Sénat ou du peuple, ne pouvoient pas manquer de faire tous leurs efforts pour faire tomber l'autorité Souveraine entre les mains d'un homme qui fût d'humeur à conférer les honneurs qui ne sont dûs qu'à la vertu, aux personnes qui seroient les plus soumises à sa volonté, & les plus zelées pour ses intérêts. Quand une fois cette fureur s'est emparée de l'esprit des hommes, ils ne font aucune difficulté de sacrifier le bien public à leur avantage particulier. C'est-là la situation où se trouvoit Catilina, comme Saluste le rapporte : *Luxuria Principi gravis, Paupertas vix à privato toleranda ;* c'est cela même qui le jetta dans le désespoir & lui arracha ces paroles de la bouche, *incendium meum ruinâ extinguam.* Comme il y avoit dans cette ville d'autres personnes qui étoient possédées de la même fureur, il ne lui fut pas difficile d'en trouver qui voulussent être complices de son énorme attentat. Il n'y a pas encore long-temps qu'une personne de la premiere qualité faisant réflexion sur l'état où se trouvoit l'Angleterre il y a quelques années, & sur ce-

lui ou elle a été réduite depuis 1660., par le conseil & à l'exemple de la France, comme tout le monde le croit, ne put s'empêcher de dire, que les François ne pouvoient pas se venger plus cruellement de toutes les victoires que nos ancêtres avoient remportées sur ceux de leur Nation, qu'en introduisant parmi nous, comme ils avoient faits, leurs damnables maximes, & en nous engageant insensiblement à imiter les vices les plus énormes qui régnent parmi eux. Ce n'est pas à moi à décider si cette personne avoit raison ou non; car je n'ai pas dessein de parler des affaires de notre Patrie. Mais tous les Historiens demeurent d'accord qu'on se servit des moyens dont je viens de parler pour changer la forme du Gouvernement de Rome; & notre Auteur confessant que ce changement fut cause de sa ruïne, ce qui est effectivement vrai, je crois pouvoir conclure avec justice que le renversement de leurs Coutumes & de leurs Loix leur auroit été avangeux bien loin de les ruïner; s'il est vrai ce que dit Filmer, que ces Loix n'étoient ni bonnes ni équitables. Je dis aussi que la puissance qui ruïna leur Gouvernement, pour

s'établir sur ses ruïnes, ne peut pas se vanter d'avoir eu aucune conformité avec les Loix de Dieu & de la Nature, puisque ces Loix n'autorisent & ne conferent que ce qui est bon, ne dédétruisant jamais que ce qui est effectivement mauvais; je soutiens au contraire que cette puissance étoit directement opposée à tout bien, & encline à tout mal.

SECTION XVI.

La meilleure forme de Gouvernement qu'il y ait eu dans le Monde, est celle qui a été composée de Monarchie, d'Aristocratie, & de Démocratie.

LA chicane que fait notre Auteur au sujet de je ne sçai quelle opinion vulgaire, que la Démocratie n'a été établie que pour reprimer la tyrannie, ne mérite aucune réponse; car il s'agit de sçavoir si Dieu & la Nature nous ont prescrit une certaine forme de Gouvernement, ou s'il a été laissé à notre propre choix d'établir celle que nous croyions nous convenir le mieux.

Pour ce qui regarde la Démocratie, qu'il en dise tout ce que bon lui semblera; pour moi je crois que cette forme de Gouvernement n'est propre que pour une ville peu considérable, encore est-ce par rapport à de certaines circonstances qui sont rares. Mais cela ne nous oblige pas à pancher vers l'autre extrémité, d'autant plus qu'entre la Démocratie pure, & la Monarchie absolue, on trouve presque une infinité d'autres différentes formes de Gouvernement. Je crois qu'il ne me seroit pas difficile de prouver, si je voulois l'entreprendre, qu'il n'y a jamais eu de bon Gouvernement dans le monde, qui n'ait été composé de Monarchie, d'Aristocratie, & de Démocratie. Toûjours est-il certain que le Gouvernement des Hébreux établi de Dieu même avoit un Juge, le Grand Sanhédrin, & l'assemblée du peuple, & que par conséquent il étoit composé de ces trois especes. Lacédémone avoit deux Rois, un Sénat de vingt-huit hommes choisis, & les mêmes assemblées: toutes les villes Doriennes étoient gouvernées par un principal Magistrat, par un Sénat, & par l'assemblée du peuple en de certaines occasions. Celles d'Ionie, aussi bien qu'Athénes avoient leur Archon & leurs

Aréopages, mais c'étoit au peuple à qui appartenoit le jugement des affaires les plus importantes, & il n'y avoit que cette assemblée de la Nation qui fût en droit d'élire les Magistrats. Rome dans les commencemens étoit gouvernée par un Roi, & par un Sénat, cependant le peuple s'étoit réservé le droit d'élire ses Rois, & le jugement des affaires en cas d'appel : les Consuls succéderent aux Rois, & comme ils représentoient ces premiers Souverains, ils eurent la même autorité ; mais on augmenta le nombre des Sénateurs, & les assemblées du peuple furent plus fréquentes qu'elles n'avoient encore été. Venise est aujourd'hui gouvernée par un Duc, par le Sénat des *Prégadi* & par la grande assemblée de la Noblesse qui représente tout le Corps de l'Etat, les autres habitans de cette grande ville n'ayant pas la qualité de Citoyens ; & ceux des autres Pays de la domination de cette République étant simplement ses sujets, sans avoir aucune part au Gouvernement. Les Républiques de Génes & de Luques sont gouvernées de la même maniére. L'Allemagne est aujourd'hui gouvernée par un Empereur, par des Princes ou Grands Sei-

gneurs, un chacun dans les terres de sa dépendance, les villes par leurs propres Magiſtrats, & par les Diétes générales où réſide tout le pouvoir de la Nation, & ou l'Empereur, les Princes, la Nobleſſe, auſſi bien que les villes ont leur place y prenant ſéance en perſonne, ou par leurs Députés. Toutes les Nations du Nord qui s'emparerent des meilleures Provinces de l'Empire Romain, lorſque cet Empire fut ruïné, choiſirent la forme de Gouvernement qu'on appelle Gothique: elles avoient un Roi, des Seigneurs, des Communes, des Diétes, des aſſemblées d'Etats, des *Cortez*, & des Parlemens; c'étoit dans ces aſſemblées que réſidoit l'autorité Souveraine de la Nation, & c'étoit elles qui l'éxerçoient. On pratiquoit la même choſe dans les Royaumes de Hongrie, de Boheme, de Suéde, de Danemarck auſſi bien que dans celui de Pologne; & ſi les choſes ont changé de face, à cet égard, dans quelques-uns de ces Etats, depuis un petit nombre d'années, je ne vois pas qu'ils ayent gagné au change; de ſorte que je ne me crois pas obligé de renoncer à mon opinion, à moins qu'on ne me faſſe voir que ce changement leur a été plus avantageux que nuiſible.

Quelques peuples ne pouvant souffrir le nom de Roi, ont donné à un ou à plusieurs Magistrats la même puissance que les Rois ont en d'autres Etats, & leur ont confié ce précieux dépôt pour un certains temps limité, ou à vie, selon qu'ils l'ont jugé à propos : D'autres Nations approuvant le nom de Roi, en ont rendu la dignité purement élective. Il y en a eu qui dans ces élections ont eu principalement égard à une certaine famille, & en ont tiré leurs Rois tant qu'elle a subsisté : D'autres, au contraire ne considérant que les qualités personnelles, & la capacité de celui qu'ils vouloient élever sur le Trône, se sont réservé la liberté de choisir celui qui leur plaisoit le mieux, sans aucun égard à la famille d'où il tiroit son origine. Il y en a qui ont bien voulu que la Couronne fût héréditaire ; mais ils ont limité l'autorité de leurs Rois & ont établi des Officiers pour prendre garde à leur conduite, & empêcher que les Loix ne soient violées : tels étoient les Ephores de Lacédémone, les Maires du Palais & ensuite les Connétables en France ; la *Justicia* dans le Royaume d'Arragon ; *Rijckshofmeister* dans celui de Danne-

marck, le *Highſtevvard* en Angleterre, & dans tous les Royaumes du monde ces aſſemblées dont j'ai parlé ſous différens noms, qui repréſentoient toute la Nation, & qui avoient entre leurs mains l'autorité Souveraine. Quelques-uns de ces Etats ont gardé pendant un long-temps la même forme de Gouvernement, & la garderont peut-être toûjours; d'autres au contraire l'ont changée. On a vû des peuples qui, irrités contre leurs Rois, ont aboli le nom de Roi; c'eſt ce que firent les Romains indignés du déréglement de Tarquin, & les Toſcans lorſqu'ils furent las de ſouffrir les cruautés de Mezence. Il s'en eſt trouvé d'autres comme les peuples d'Athénes, de Sicion, d'Argos, de Corinthe, de Thébes, & les Latins, qui n'ont pas attendu qu'ils fuſſent réduits à cette extrémité; mais ils établirent leur Gouvernement, lorſqu'ils le jugerent à propos, & par ce moyen éviterent les malheurs qui accablent ordinairement les Nations lorſque leurs Rois dégénerent en tyrans, & qu'elles ſont obligées d'entreprendre une guerre où il y a tout à riſquer & rien à gagner. Les Romains ne ſuivirent pas une maxime ſi ſalutaire; le

mal étoit devenu bien grand avant qu'ils s'en apperçussent, & qu'ils se missent en état d'y remédier. Lorsque l'orgueil, l'avarice, la cruauté, & la débauche furent parvenues à un si haut degré qu'elles en étoient devenues insupportables, ils ne trouverent point d'autre moyen d'en arrêter le cours qu'en prenant les armes : & au lieu que dans les autres guerres, ils avoient élargi leur territoire, augmenté leurs forces, & acquis de la gloire ; dans celle-ci leur vertu demeura sans récompense, & tout ce qu'ils y profiterent fut de se délivrer d'une peste à qui ils avoient laissé imprudemment prendre racine parmi eux. J'avoue que c'étoit-là l'avantage le plus considérable qu'ils pouvoient souhaiter ; car s'ils avoient été vaincus, leur condition auroit été beaucoup plus triste sous la domination de Tarquin que sous celle de Pirrhus, ou d'Annibal ; & l'on peut dire véritablement que toute la prospérité dont ils jouïrent dans la suite fut un effet de la liberté qu'ils avoient recouvrée. Mais il auroit beaucoup mieux valu qu'ils eussent reformé l'Etat après la mort d'un de leur bons Rois, que d'attendre qu'ils fussent dans la

néceſſité de prendre les armes pour défendre leurs vies contre la fureur de cet abominable tyran. L'averſion que notre Auteur témoigne contre tout ce qu'il y a de bon & d'équitable, ne lui permet pas d'approuver ce que je dis ; & faute de raiſons qui puiſſent juſtifier ſes ſentimens, il a recours à ces termes injurieux de *faux-fuyant*, de *mutinerie*, & de *ſédition ;* ſuivant la louable coûtume des impoſteurs & des fourbes. Comme s'il étoit moins raiſonnable qu'un peuple eût la liberté de dépoſer ſes Rois, lorſqu'ils ne lui font que du mal & qu'il n'en peut attendre aucun bien, que de laiſſer à d'autres qui eſperent que cela leur ſera avantageux, la liberté de prendre un Monarque. Mais ſi on veut prendre la peine d'examiner la vérité, on trouvera que les peuples qui ont changé la forme de leur Gouvernement, dépoſé leurs Rois, ou transféré l'autorité Souveraine dans d'autres familles, ne l'ont fait qu'après mûre délibération, & pour des raiſons très-importantes. Lorſque les François furent convaincus que le petit fils de Pharamond étoit indigne de la Couronne de ſon ayeul, ils la donnerent à Méroyé qui la méritoit par ſa vertu.

Les descendans de ce dernier ayant dégéneré dans la suite, on les fit descendre du Trône pour y placer Pepin. Sa postérité y fut assise après lui ; mais on n'eut aucun égard à la proximité du Sang ; on a souvent préféré aux plus proches ceux qui en étoient les plus éloignés ; on a même quelquefois choisi les bâtards au préjudice de ceux qui étoient légitimes ; & enfin cette race fut rejettée aussi bien que celle de Mérové. On donna ensuite la Couronne à Hugues Capet, & elle a toûjours continué dans sa famille, depuis l'exclusion de Charles de Lorraine jusques à présent. Ce fut ainsi que les Castillans éleverent sur le Trône Don Sanche surnommé le Brave, second fils d'Alphonse le Sage, préférablement à Alphonse *el Desheredado*, fils de Ferdinand qui étoit l'aîné. Quoique les femmes ne soient pas excluses de la Couronne dans le Royaume d'Arragon, ces peuples cependant préférerent Martin frere de Jean premier, à sa fille Marie qui avoit épousé le Comte de Foix ; & cette Couronne est tombée dans la Maison d'Autriche, qui la posséde aujourd'hui, par le moyen de Jeanne fille de Ferdinand. Dans ce Royaume aussi

bien que dans plusieurs autres, on a souvent préféré les bâtards aux enfans légitimes. Henri Comte de Tristemare fils naturel d'Alphose XI. Roi de Castille fut élevé à la Royauté, en récompense des bons services qu'il avoit rendus à sa Patrie en la délivrant de la tyrannie de Pierre le Cruel son frere; en cette occasion on n'eut aucun égard aux droits de la Maison de la Cerda qui descendoit en droite ligne d'Alphonse *el Desheredado*, & qui jusques à présent n'a point possédé de titre plus éclatant que celui de Duc de Medina Celi. Peu de temps après les Portugais mécontens de leur Roi Ferdinand, & de sa fille mariée à Jean Roi de Castille, l'exclurent de la Royauté elle & son oncle paternel, & mirent la Couronne sur la tête de Jean Chevalier de Calatrava bâtard d'un oncle de Ferdinand leur Roi. Environ le commencement de ce Siécle, les Suédois déposérent Sigismond parce qu'il étoit Papiste, & éleverent son oncle Charles sur le Trône. Nous avons déja fait voir par plusieurs exemples que la même chose s'est pratiquée en Angleterre. Dans tous les Royaumes où ces changemens sont arrivés, la Couronne n'a été transférée d'une famille

dans une autre que par un Acte formel de l'Assemblée des trois Etats, & les Princes qui gouvernent présentement tous ces Pays n'ont point d'autre droit à la Royauté que celui que cette Assemblée leur a conféré en déposant ou en rejettant ceux qui par leur naissance y avoient plus de droit qu'eux. Concluons donc que ces Actes sont justes & valables, & que ceux qui les ont faits pouvoient légitimement les faire; ou bien il faudra demeurer d'accord que les Princes qui sont assis aujourd'hui sur ces Trônes, n'ont aucun titre qui puisse justifier leur possession.

Si Filmer peut tirer quelque avantage de la prétendue ressemblance de l'autorité Royale avec la puissance des Consuls de Rome, ou des Archontes d'Athénes, je suis content qu'il s'en serve; mais je suis bien trompé si cela même ne sert pas à prouver ce que j'avance, sçavoir que ces Gouvernemens *étoient composés des trois especes simples.* Il auroit dû se souvenir que s'il s'est trouvé quelque peu de Monarchie dans ces Gouvernemens qu'on a appellés populaires, on a aussi trouvé quelque mélange de Démocratie, & d'Aristocratie dans les Monarchies; ce qui

justifie de part & d'autre ce que je soutiens, & fait voir qu'on a appellé un Gouvernement, Monarchie, Democratie, ou Aristocratie, du nom de celle de ces trois especes qui y a prévalu. Car si cela n'étoit pas ainsi, on pourroit appeller les Gouvernemens de France, d'Espagne, & d'Allemagne, Démocratie, & ceux de Rome & d'Athénes Monarchie; par ce que dans les premiers, le peuple y a quelque part, & que dans les derniers, on y avoit conservé quelque apparence de Monarchie.

Que si notre Auteur dit que je change l'état de la question, qu'il examine tant qu'il lui plaira, & je suis sûr qu'il n'y trouvera point d'autre différence que celleci, c'est que l'élection des Consuls, & des Archontes se faisoit réguliérement par les suffrages du peuple, & que ces Magistrats résignoient leur autorité lorsque le temps qu'elle devoit durer étoit expiré; au lieu que Tarquin, Denis, Agathocles, Nabis, Phalaris, César & presque tous ses Successeurs, qui selon lui ont été des Monarques accomplis, se sont emparés du Trône par violence, par fraude & par corruption, ou bien avec le secours des plus scélérats dont

ils se servoient pour massacrer les plus honnêtes gens de l'Empire, & enfin, lorsqu'une fois la méthode en fut établie, par le meurtre de son prédécesseur, qui, si l'on en doit croire notre Auteur étoit le pere de la patrie & par conséquent le pere de celui qui lui succédoit par des voyes si légitimes. C'est-là l'origine & le fondement du seul Gouvernement qui mérite d'être reçu parmi les hommes; c'est cela même qui a imprimé ce divin caractére de Souveraineté en la personne d'Agathocles, de Denis, & de César, & qui l'auroit aussi conféré à Manlius, à Marius, & à Catilina, s'ils avoient été assez heureux pour s'emparer de l'Empire auquel ils aspiroient. Mais je suis persuadé que ceux à qui Dieu a fait la grace de donner plus de discernement & plus d'amour pour la vérité & pour la justice, conviendront avec moi que ces Princes qui se sont attribué une autorité si fatale aux Pays de leur Domination & qui y sont parvenus par des voyes si détestables, y sont entrés par une *Porte de derriere*; & que ces Magistrats qui étoient régulierement choisis du consentement du peuple, ont été de véritables bergers, qui ont entré par la porte de

la bergerie, & qu'on a dû considérer comme de véritables serviteurs de Dieu, tant qu'ils se sont acquités de leur devoir en tâchant de procurer le bien des peuples qui étoient commis à leur charge.

SECTION XVII.

Les bons Gouvernemens peuvent recevoir quelques changemens dans leur forme, pendant que les fondemens en demeurent les mêmes.

SI je vais encore un pas plus avant, & que je dise que les Romains changérent quelque chose dans la forme extérieure de leur Gouvernement, je puis assûrer en même temps sans crainte de me tromper qu'ils eurent raison d'agir de cette maniere, & que ce changement leur fut avantageux. Lorsqu'on eût chassé les Rois, l'autorité résida principalement en la personne des Nobles qui avoient servi de Chefs au Peuple en cette occasion; mais il fut nécessaire de les abaisser, quand on s'apperçût qu'ils s'en faisoient trop accroire à cause des avantages que leur donnoit

leur naissance. Et il est certain que Rome ne seroit jamais devenue considérable, si on n'avoit pas voulu recevoir aux charges & aux emplois publics ceux des familles Populaires, puis que ces familles composoient le Corps de la Nation, & faisoient la principale force des armées Romaines. On ne put pas faire cela aussi-tôt qu'on l'auroit bien voulu: ces personnes nouvellement sorties de l'esclavage du cruel Tarquin qui les avoit employés à faire, ou à nettoyer des égouts, n'étoient pas propres à remplir les charges de Magistrature, ni à commander les Armées; mais il y auroit eu de l'injustice à les en exclûre lors qu'on trouva dans ce Corps des hommes qui en valeur & en prudence n'étoient pas inférieurs aux plus distingués d'entre les Patriciens. Alors il auroit fallu qu'un homme eût été fou pour croire se deshonorer en donnant sa fille en mariage à un Citoyen, qui en qualité de Dictateur ou de Consul l'avoit commandé, & dont peut-être lui-même avoit suivi le Char de Triomphe. Rome étoit située d'une maniére à ne pouvoir se passer de la guerre, elle chercha de s'agrandir par ce moyen, & n'y auroit jamais réüssi,

si le peuple n'avoit pas été éxercé dans la discipline Militaire, & qu'on n'eût pas tourné son esprit du côté des conquêtes, en lui persuadant qu'il y devoit faire consister tout son plaisir, & mépriser toutes sortes de fatigues & de dangers lorsqu'il s'agiroit d'acquerir de la gloire. Des personnes de ce caractére ne devoient pas être traitées comme des esclaves, ni abandonées à la cruauté des Usuriers qui sont sans compassion. Il étoit bien raisonnable que ceux qui à la sueur de leur corps & au prix de leur sang défendoient l'Etat, & étendoient ses conquêtes, fussent convaincus qu'ils travailloient pour eux-mêmes; & ce n'étoit pas sans raison qu'ils demanderent qu'on créât un Magistrat d'entre eux, dont l'autorité fût inviolable afin de le mettre en état par ce moyen, de maintenir leurs privilèges, & de protéger leurs familles, pendant qu'ils feroient dans les armées. Ce fut dans cette vûe qu'on leur donna des Tribuns du peuple qui étoient *Sacrosancti*, ou inviolables. La création de ces nouveaux Magistrats est le changement le plus considérable qui soit arrivé dans la République jusqu'au temps de Marius qui mit tout en con-

fusion, On doit compter pour rien l'établissement, ou la cassation des Tribuns Militaires à qui on avoit donné même autorité qu'aux Consuls: car il importoit fort peu que cette autorité fût exercée par deux personnes ou par cinq. La puissance des Décemvirs ne doit pas être regardée comme un changement important dans le Gouvernement; l'autorité de ces Magistrats ne devoit durer qu'un an; & quoi qu'on en créât de nouveaux pour l'année suivante, sous prétexte qu'il n'étoit pas possible qu'en si peu de temps, ils vinssent à bout de perfectionner les Loix à l'établissement desquelles on leur avoit doné ordre de travailler; cependant on leur ôta bientôt la puissance qu'on leur avoit confiée lorsqu'on s'apperçût qu'ils en abusoient, & qu'ils vouloient la retenir plus long-temps que les Loix ne le leur permettoient. On ne doit pas prendre pour innovation l'établissement des Dictateurs. Dès les commencemens de la République on avoit créé ces sortes de Magistrats en de certaines occasions, & on n'en a jamais fait que dans des occasions extraordinaires, jusques à ce que Jules César ayant renversé tout le bon ordre du Gouvernement, & s'étant

emparé par force de cette Souveraine Magistrature usurpa un droit qui appartenoit à tous les citoyens. Ce fut-là à la vérité un changement fatal qui renversa toutes les Loix, & bouleversa tout-à fait ce Gouvernement. Tous les autres Magistrats précédens avoient été crées par le peuple dans la vûe de procurer le bien public, & avoient toûjours dépendus de ceux qui les avoient fait ce qu'ils étoient. Mais César s'étant emparé de l'autorité par violence, n'eut pour but que de satisfaire son ambition démesurée ou celle des soldats qu'il avoit corrompus, & dont il s'étoit servi pour détruire sa patrie & la leur. Ses Successeurs s'étant saisis du Gouvernement, avec le secours des mêmes scélérats, leur laissoient impunément ravager toutes les terres de l'Empire. Mais quelle opinion que l'on ait des autres changemens qui ont précédé ce dernier, j'ose affirmer qu'il n'y a point d'Etat dont l'Histoire nous soit aussi bien connue que celle de la République Romaine, dans lequel il n'en soit arrivé de plus considérables & de plus funestes durant le même espace de temps, qu'il n'en est arrivé dans cette République durant qu'elle a conservé

Jura omnium in se traxit. Suet.

sa

ſa liberté. Aléxandre ne fut pas plutôt mort, que l'Empire des Macédoniens fut incontinent démembré : on croit que ce Prince périt par le poiſon ; ſes propres Capitaines firent mourir ſes femmes, ſes enfans & ſa mere : les plus illuſtres d'entre ſes Généraux qui étoient échappés à ſa fureur ſe firent de ſanglantes guerres, & ne quitterent point les armes qu'ils ne ſe fuſſent détruits l'un l'autre. Lorſqu'Antigonus eut corrompû les fameux Argyraſpides pour les porter à trahir Eumenes, ils les envoya malicieuſement en Orient pour les y faire périr par la faim & par la miſere, dans les temps qu'ils avoient lieu d'attendre la récompenſe de leurs travaux, & un peu de repos dans leur vieilleſſe. Les autres Capitaines d'Aléxandre n'eurent pas un meilleur ſort : tout étoit en confuſion & en déſordre parmi eux, un chacun prenoit le parti qui lui plaiſoit le mieux, & tous en général étoient ſaiſis d'une telle rage, qu'ils ne ceſſerent point de ſe maſſacrer les uns les autres juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous miſérablement péris ; leurs Royaumes furent toûjours en guerre entr'eux juſques à ce qu'enfin ils s'affoiblirent ſi fort qu'il ne fut pas difficile aux Romains d'en

faire la conquête. Rome éprouva la même destinée lorsqu'elle se vit réduite sous la puissance des Empereurs ; la trahison, les meurtres, & la fureur régnoient dans toutes les Provinces de cet Empire ? On ne reconnoissoit point d'autre loi que celle du plus fort ; celui que se voyoit en état de corrompre une armée, se croyoit assez bien fondé pour prétendre au pouvoir Souverain ; de sorte que ce n'étoit pas une chose extraordinaire de voir trois ou quatre Empereurs à la fois ; jusques-là qu'il est arrivé que trente Compétiteurs différens ont pris ce titre tous en même temps. Il est vrai que de ce grand nombre il n'y en eut qu'un qui monta sur le Trône ; ce fut celui qui eut le bonheur de détruire tous ses rivaux ; & celui-là régna jusques à ce qu'un autre eût assez de hardiesse pour entreprendre de l'exterminer lui & toute sa race. Les Romains continuerent dans ce triste état jusques à ce qu'une multitude de Nations Barbares se fut emparée des Provinces désolées & desertes. Les Royaumes que ces Nations fonderent ne jouïrent pas d'une paix plus assurée ; aussi leur Gouvernement n'étoit-il pas plus équitable ; celui de

France a été souvent divisé en autant de parties que les Rois des deux premieres races avoient d'enfans. Ces différentes parties étoient autant de Royaumes différens comme celui de Paris, d'Orléans, de Soissons, d'Arles, de Bourgogne, d'Austrasie, & autres. La fureur dénaturée qui animoit ces freres, ou ces plus proches parens exposoit ces Royaumes à de cruels ravages, la Noblesse & le misérable peuples étant obligés de répandre leur sang pour les impertinentes querelles de leurs Souverains; & enfin tous ces Royaumes tomberent sous la domination du plus fort. Il est vrai que pour prévenir en quelque façon tous ces malheurs, on fit une loi du temps de Hugues Capet, qui défendoit de partager le Royaume, mais les appanages qu'on donna aux freres des Rois, & les Duchés & Comtés qu'on érigea en leur faveur, ou en faveur d'autres Grands, furent souvent aussi préjudiciables à l'Etat que l'avoit été la division de la Monarchie. C'est ce que l'on peut prouver par les cruelles factions qui déchirerent les peuples partagés entre les Maisons de Bourgogne & d'Orléans, d'Armagnac & d'Orléans, de Montmo-

renci & de Guiſe. A ces deſordres ſuccéderent les malheurs de la *Ligue*, & enſuite les guerres des Religionnaires. Ces guerres ne furent pas plutôt finies par la priſe de la Rochelle, qu'il s'en alluma de nouvelles par les menées du Duc d'Orléans frere de Louis XIII., & de la Reine ſa mere ; l'animoſité fut ſi grande que ce Prince & ſa mere ſe mirent ſous la protection de l'Eſpagne. A cela on peut ajoûter que pendant l'eſpace des cinquante dernieres années, les Maiſons de Condé, de Soiſſons, de Montmorenci, de Guiſe, de Vendôme, d'Angoulême, de Bouillon, de Rohan, de Lougueville, de la Rochefoucaut, d'Epernon, & toutes celles du Royaume qui ſe diſtinguoient par leur Nobleſſe, auſſi bien que les villes de Paris, de Bordeaux & pluſieurs autres ſe ſont rangées du côté des ennemis mortels de leur Patrie.

Il s'eſt auſſi fait pluſieurs autres changemens conſidérables dans le même Royaume ; la Couronne a paſſé en quatre familles différentes : on a dépoſé cinq Rois en moins de cent cinquante ans après la mort de Charlemagne. On a créé & enſuite abbrogé les charges de Maires du Palais & de

Connétables. On y a vû établir & supprimer la puissance des Comtes & des Ducs qui étoient comme autant de petits Souverains. Pendant un certain temps le jugement des procès & l'administration de la justice étoit entre les mains des Nobles, de leurs députés, de leurs Sénéchaux; ce qui leur fut ôté dans la suite. On y établit des Parlemens ausquels on y pouvoit appeller lorsqu'on croyoit avoir lieu de se plaindre des autres Cours de justice. Ces Parlemens après avoir abaissé la Noblesse furent réduits si bas, que depuis vingt ans, ils n'ont eu d'autre autorité que celle d'enregistrer, & de faire passer en loi les Edits dont on leur lit seulement les titres. Les Assemblées des Etats qui depuis Pepin avoient eu la puissance souveraine de la Nation en leurs mains sont devenues à rien, jusques-là qu'on ne s'en souvient presque plus.

Quoique je rapporte tous ces changemens, il ne faut pas croire que ce soit dans le dessein des les blâmer, car il y en a quelques-uns qui ne le méritent pas; & on doit considérer que la prudence des hommes n'est jamais parfaite, & ne peut par conséquent pré-

voir tout ce qui peut arriver d'un nombre presques infini d'accidens, qui par rapport aux circonstances, demandent nécessairement de nouvelles loix pour remédier, ou pour prévenir les maux qui en procédent ou pour procurer un bien auquel on n'avoit pas pensé lorsqu'on avoit commencé d'établir la société. Or comme le plus beau chef-d'œuvre de l'esprit humain seroit, s'il étoit possible, de fonder un Gouvernement qui durât toûjours, sans qu'on fût obligé d'y faire aucun changement; la chose n'étant pas possible, tout ce que l'on peut faire, c'est d'établir des loix conformes à la nécessité présente, & aux besoins qu'on peut prévoir. On peut dire qu'un homme qui s'opiniâtreroit à ne vouloir point s'écarter de la route dans laquelle il est entré, & qui se mettoit sur le pié de blâmer ceux qui ne suivent pas absolument tous les réglemens de leurs ancêtres, feroit tout son possible pour perpétuer la plus pernicieuse de toutes les erreurs. On ne peut donc éviter ces sortes de changemens, & tout ce que l'on peut éxiger de l'esprit humain, c'est d'établir des loix qui conviennent autant qu'il est possible à la nécessité présente, & qui

puiſſent ſervir à tout ce que l'on peut prévoir des beſoins à venir d'un peuple, par rapport à ſa Religion, à ſon intérêt & à celui de ſes voiſins. Et celui qui voudroit obliger toutes les Nations du monde de recevoir en même temps la même forme de Gouvernement, ſeroit auſſi peu ſage qu'un Médecin qui donneroit la même médecine pour toute ſorte de maladies, ou qu'un Architecte qui feroit tous ſes bâtimens de la même grandeur & ſur le même modéle, ſans conſidérer les biens, la qualité, les emplois, ou le nombre des enfans & des ſerviteurs de ceux pour qui il fait les maiſons, & auſſi ſans avoir égard au temps, ou au pays dans lequel ils vivent non plus qu'à d'autres circonſtances qui ſont en trop grand nombre pour en pouvoir parler ici. Ou s'il étoit poſſible de pouſſer la folie plus loin, je dirois qu'un tel homme ſeroit ſemblable à un Général qui voudroit toûjours faire la guerre de la même maniere, & ranger dans toutes ſortes d'occaſions ſon armée de la même façon, ſans examiner la nature, le nombre & la force de ſes troupes ni de celle de ſon ennemi, & ſans aucun égard à l'avantage ou au

désavantage du terrain. Mais comme la Médecine, l'Architecture, & la Discipline Militaire peuvent avoir de certaines régles générales dont on ne doit jamais s'écarter, de même il en a dans la politique qu'on doit toûjours observer ; & les Législateurs sages & prudens s'attachant uniquement à suivre celles qui sont de cette nature, ne feront aucune difficulté de changer les autres lorsqu'il en sera besoin pour l'utilité du public. C'est ce que nous apprend Moïse qui posant pour fondement de la loi donnée aux Israëlites, la justice, la charité, & la vérité, attributs qui ne sont sujets à aucun changement puisqu'ils procédent de Dieu lui-même, leur laissa la liberté d'avoir des Juges ou de n'en pas avoir, de se choisir des Rois, ou de n'en pas choisir, & de mettre l'autorité souveraine entre les mains des Souverains Sacrificateurs ou de leurs Capitaines comme ils le trouveroient plus avantageux pour eux-mêmes. On ne doit pas dire que cette liberté accordée aux Israëlites, fut cause de tous les malheurs qu'ils souffrirent dans la suite ; ce n'est pas au changement qu'il firent dans la forme de leur Gouvernement

qu'on les doit attribuer; tous ces maux ne vinrent que de ce qu'ils choisirent ce qui leur convenoit le moins. On peut dire la même chose des révolutions qui sont arrivées dans les autres Etats. Celles qui ont pour but le bien public & qui sçavent trouver les moyens & les plus propres pour le procurer, méritent toutes sortes de louanges; & on ne doit désapprouver que les changemens qui ne tendent qu'à avancer l'intérêt particulier d'une personne ou d'un petit nombre de personnes. Quiconque voudra donc éxaminer les changemens qui sont arrivés dans la République Romaine, trouvera que ce peuple ne s'est proposé que l'utilité publique, lorsqu'il a banni les Tarquins, créé les Consuls, reprimé la violence des usuriers, & ordonné que ceux des familles populaires pourroient s'allier dans celles des Patriciens, & parvenir aux charges de la Magistrature, aussi bien que ces derniers; lorsque ce même peuple a partagé les terres conquises, créé des Tribuns pour défendre ses droits, établi les Décemvirs pour faire des loix, & abbrogé la puissance de ces Magistrats lorsqu'ils ont commencé d'en abuser; on ne peut

pas dire qu'il se soit proposé d'autre but que l'avantage du public. C'étoit encore pour le bien de toute la Societé que ce peuple créa des Dictateurs, & des Tribuns Militaires en leur donnant même autorité qu'aux Consuls, lorsque l'occasion le requeroit. On ne peu s'empêcher d'approuver tous ces changemens puisqu'ils ont toûjours produit des effets conformes à la droiture des intentions de ce peuple. Mais lorsque l'on commença à agir par d'autres principes, toutes les affaires changerent de face, & ce fut d'une maniere bien différente : l'utilité publique ne fut plus qu'une chimere ; tous les desseins qu'on formoit n'avoient pour objet qu'un intérêt particulier ; & pour y réüssir on se servoit de voyes aussi obliques, que le but qu'on se proposoit étoit criminel. Si Tarquin, dans la vûe de se frayer le chemin au Trône, ne fit point difficulté d'empoisonner sa premiere femme, & son propre frere ; s'il ne craignit point de contracter un mariage incestueux avec sa seconde femme, après avoir fait mourir son premier mari, si ce cruel Tyran massacra le pere de cette Princesse & les plus honnêtes gens de Rome,

César fit encore pis. Il protégea Catilina & ses maudits Complices : corrompit les Magistrats par ses présens & conspira avec Crassus & pompée ; il garda le commandement de l'armée au-delà du temps prescrit par les loix ; & se servit pour détruire sa partie, des armes qu'on lui avoit mises en main pour le service de la République. C'est ce que représentoit fort naturellement le songe qu'il fit avant que de passer le Rubicon, lorsqu'il lui sembla en dormant qu'il avoit un commerce charnel, avec sa mere. La trahison, la mauvaise foi, & la cruauté ne parurent pas avec moins d'éclat lorsque Octave, Antoine & Lépide partagerent l'Empire entr'eux ; les guerres qu'ils se firent dans la suite font bien voir qu'ils ne se piquoient pas de bonne foi. Galba, Othon Vitellius & Vespasien s'ouvrirent le chemin au Trône par des voyes aussi indirectes, puisque ce fut en formant des partis dans les différentes Provinces de l'Empire. Dans tous ces changemens on n'avoit en vûe que l'élévation d'un particulier, & la récompense des scélérats qui le servoient dans ses entreprises criminelles. Enfin après que l'Empire eut été accablé

d'un nombre presque infini de malheurs par la déposition d'un Souverain & par l'élévation d'un autre, il auroit été bien difficile de dire qui étoit le pire des deux, & on avoit toûjours lieu de douter si la victoire avoit été avantageuse ou dommageable à ceux qui l'avoient remportée. N'y ayant rien dans le monde qui ne soit sujet au changement, nous ne devons pas être surpris que le Gouvernement de Rome n'en ait pas été exempt devant, ni après la perte de sa liberté; cela ne suffit pas pour nous porter à l'approuver, ou à le désapprouver; il s'agit de sçavoir si le changement que les Empereurs y firent ne procédoit pas uniquement de leur ambition, & s'il n'a pas été funeste à l'Etat; au lieu que ceux dont notre Auteur fait mention, en parlant de l'établissement des Consuls, des Dictateurs, Décemvirs, des Tribuns, & des nouvelles loix, ont été beaucoup plus rares, moins violens, & ont toûjours eu pour but de procurer le bien public, & méritent par conséquent toutes sortes de louanges. J'ai prouvé cette vérité par l'exemple de ce qui est arrivé dans d'autres Gouvernemens sans en excepter les Mo-

narchies ; & il me seroit facile d'en rapporter beaucoup davantage si je ne craignois d'être trop long, mais je crois que ce que j'ai déja dit suffit pour faire voir que les bons Gouvernemens peuvent recevoir quelques changemens dans leur forme, lorsqu'il en est besoin, pourvû que les fondemens en demeurent les mêmes.

SECTION XVIII.

Si Xénophon a blâmé les desordres des Etats Démocratiques, ce n'a pas été pour favoriser le Monarchique, mais l'Aristocratique.

FILMER nous dit ensuite que Xénophon blâme le Gouvernement Démocratique : non content de cela il nous cite l'exemple de Rome & d'Athénes, où selon lui, *les plus scélérats ont été avancés aux honneurs & aux Emplois, pendant que les plus honnêtes-gens y faisoient fort mal leurs affaires.* Notre Auteurs n'en demeure pas en si beau chemin ; il fait un crime aux Romains d'avoir défendu sur peine de la vie de *condamner à mort un Citoyen*

Romain, de le bannir, de le faire Esclave, ou de le condamner au fouët. Mais afin qu'on ne découvre pas sa fourbe, il allégue fort peu d'exemples de ce qu'il avance & ne cite précisément les passages d'aucun auteur. Il ne nous dit point quelle est cette loi, en quel temps elle fut faite, & en quel endroit on la peut trouver; au lieu que j'espere faire voir évidemment, qu'il y a de la mauvaise foi dans tout ce qu'il avance sur ce sujet, & qu'il n'a rien dit qu'il ne connût très-bien être impertinent ou faux.

Pour cet effet, il faut premierement éxaminer si Xénophon parle du Gouvernement populaire, simplement ou par comparaison avec quelque autre. Si c'est simplement, il faut demeurer d'accord que selon lui la Démocratie n'est bonne que pour les petites villes; s'il en parle par comparaison avec un autre Gouvernement, il faut sçavoir à quoi il la compare : il est constant que ce n'est pas avec la Mornarchie absolue; car il n'y avoit rien de tel établi par les loix chez les Anciens Grecs. Ces petits Tyrans qui avoient asservi leur Patrie comme Jason, Phœreus, Phalaris, & leurs semblables, s'étoient mis au-des-

ſus des loix, & on les eſtimoit à cauſe de cela pires que les bêtes les plus farouches : il n'y avoit que ceux qui leur reſſembloient qui en diſſent ou en penſaſſent du bien. Il ne ſera pas difficile de connoître ce que penſoit Xénophon ſur ce ſujet, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur ce qui ſe paſſa entre ſon Maître Platon, & le Tyran de Sicile. On connoîtra encore mieux quelle opinion il pouvoit avoir du Gouvernement Monarchique lorſqu'on ſe reſſouviendra qu'il avoit vû cette vaſte Monarchie des Perſes déchirée cruellement par la fureur de deux freres ſuivis de plus d'un million de ſoldats qui combattoient pour la querelle de ces deux Princes ſans y avoir aucun intérêt. Il ſçavoit fort bien qu'au lieu de cet ordre, de cette ſtabilité, & de cette force que Filmer attribue à la Monarchie abſolue comme un effet de la ſageſſe & de la juſtice de ce Gouvernement, on y voyoit régner toute ſorte de deſordres qui procédoient de l'orgueil & de la cruauté du Souverain, ſource inépuiſable de tous les malheurs & de tous les vices qui accompagnent l'eſclavage. Dans cet Empire les hommes vivoient comme les poiſſons ; les grands dévoroient les pe-

rits : & les plus scélérats étoient avancés aux Emplois les plus considérables, comme cet illustre Grec l'expérimenta lorsqu'il eut affaire à Tisapherne, à Pharnabase & aux autres Ministres de cette Monarchie : Les Satrapes traitoient leurs inférieurs avec une insolence & une cruauté égale aux devoirs serviles qu'ils rendoient à leur superbe Maître. Le luxe, la débauche, & l'avarice régnoient par tout : plusieurs Nations considérables ne vivoient que pour servir un seul homme, & pour lui fournir de quoi s'abandonner à toute sorte de dissolution. Cela engendra de la foiblesse & de la lâcheté parmi les sujets ; quelque grand que fût le nombre de ces esclaves, ils n'étoient pas capables de résister à une poignée de Grecs libres. Personne ne sçavoit cela mieux que Xénophon, lui qui après la mort de Cirus le jeune, lorsqu'on eut fait mourir en trahison Cléarchus & les autres commandans des Grecs qui avoient suivi ce Prince dans son expédition, fit sa retraite depuis Babilone jusqu'à l'Hellespont, & passa sur le ventre à tous ceux qui oserent s'opposer à son passage. Ce sage Capitaine n'auroit pas passé sa vie à exciter ses Compatriotes

à entreprendre la conquête de l'Asie, & n'auroit pas persuadé Agésilaus de se faire le chef d'une semblable entreprise, s'il eût cru qu'il y eût eu dans cette Monarchie tant de bon ordre, tant de fermeté & tant de force; surtout s'il eût été convaincu que les Grecs n'étoient que *des étourdis, qui n'avoient qu'autant de science qu'il leur en falloit pour les rendre mutins & séditieux*. Cet homme aussi sage politique que grand Capitaine n'auroit jamais conçu un pareil dessein, s'il n'eût reconnnu par sa propre expérience que la liberté inspiroit aux Grecs une vertu si solide, & produisoit parmi eux tant de fermeté, tant de bon ordre & tant de force, qu'avec un petit nombre il ne doutoit pas qu'il ne fût en état de fouler aux pieds la vaine pompe des Barbares, & de s'emparer de leurs Trésors, quoi qu'il eussent des troupes si considérables qu'ils pouvoient opposer cent des leurs à un seul Grec. Ce projet ayant été interrompu pendant la vie de Xénophon à l'occasion des guerres civiles qui désoloient la Grece, fut éxécuté peu de temps après sa mort, par Aléxandre Roi de Macédoine.

Mais pour mieux ſçavoir ce que veut dire Xénophon, il eſt bon de conſidérer, qu'il parle des Gouvernemens qui étoient alors en uſage parmi les Grecs; qui quoique mixtes, s'appelloient du nom de l'eſpece qui l'emportoit par deſſus les autres; de ſorte que le Gouvernement des Doriens étoit cenſé Ariſtocratique, parce que ces peuples avoient mis la principale autorité entre les mains d'un petit nombre de perſonnes choiſies; au lieu que celui des Joniens paſſoit pour Démocratique, parce que le commun peuple y avoit plus de puiſſance, & Xénophon, quoique Jonien de naiſſance, ſoit par amitié pour Agéſilaus, ſoit par le commerce qu'il avoit entretenu avec les Lacédémoniens, ou pour d'autres raiſons qui n'étoient connues que de lui, a bien pu donner la préférence au gouvernement de Lacédémone ou à quelqu'autre qu'il croyoit & ſouhaitoit pouvoir établir parmi les Athéniens, comme on dit que ç'avoit auſſi été le deſſein de Timon, de Thucydide, & de pluſieurs autres excellens Capitaines de cette République. Quand même j'avouerois que ces grands hommes avoient raiſon, & que le Gouvernement

d'Athénes étoit moins ſtable & ſujet à de plus grands deſordres que celui de Lacédémone, je ne crois pas que notre Auteur en tirât un grand avantage en faveur de la Monarchie abſolue.

2. Les Athéniens éxilerent quelques perſonnes de mérite, & en firent mourir quelques autres ; mais Filmer qui à l'exemple du Démon ne dit jamais la vérité, ſans la déguiſer en menſonge, agit de mauvaiſe foi dans la relation qu'il nous en fait. Ce banniſſement qu'on appelloit *Oſtraciſme*, n'étoit que pour un temps, & ne faiſoit ni préjudice, ni deshonneur, on ne le regardoit pas comme un châtiment, & on ne s'en eſt jamais ſervi que pour prévenir les ſuites dangereuſes qu'auroit pu avoir l'exceſſive grandeur de quelque particulier. Les perſonnes illuſtres qui y furent condamnées n'y demeurerent pas long-temps ; leur rappel fut toûjours glorieux & honorable. Au reſte, il ne s'agit pas de ſçavoir ſi cette raiſon eſt ſuffiſante pour juſtifier l'Oſtraciſme des Athéniens ; il s'agit ici d'une propoſition générale qui a rapport aux loix divines & naturelles ; & ſi les Athéniens, par un caprice qui leur étoit particulier, ont fait un mau-

vais usage de leur liberté, cela ne peut en rien préjudicier aux droits de toutes les autres Nations du monde. Le pis qu'on puisse dire de ce procédé des Athéniens, c'est que par cette loi, ils n'ont fait du mal qu'à eux-mêmes en se privant pour un temps des bénéfices qu'ils pouvoient se promettre des vertus éclatantes des personnes qu'ils condamnoient à ce bannissement. S'ils envoyerent Thémistocles en éxil, on ne doit pas pour cela les accuser d'injustice : c'étoit un homme qui à la vérité avoit beaucoup d'esprit de valeur & de capacité ; mais dont la fidélité étoit fort chancelante ; il étoit trop attaché à ses intérêts, & il entretenoit un commerce fort dangereux avec les Perses qui pour lors menaçoient la Grece d'une ruïne totale. Envieux d'Aristide & desireux de s'aggrandir, il ne fit point difficulté d'exciter de dangereuses factions dans la ville : sommé de venir rendre compte de sa conduite, il ne voulut pas se soumettre au jugement de sa Patrie, il aima mieux se retirer chez ses ennemis, & par cette retraite criminelle, il mérita la sentence de condamnation qui fut prononcée contre lui. J'avoue que les Athéniens ont injus-

*Plut. in vit. Themist.

tement condamné quelques personnes à mort; rien n'étoit plus injuste que le jugement qu'ils prononcerent contre Socrate ; mais ce peuple qui trompé par le rapport des faux témoins, dont les loix divines & humaines ne nous mettent point à couvert, l'avoit condamné à mort, témoigna un si grand repentir de la faute, lorsqu'il eut reconnu la vérité, que je ne sçai si le jugement du monde le plus équitable auroit mieux fait connoître la droiture & l'équité de leurs intentions. Rien n'approche de l'impudence de Filmer, lorsqu'il attribue la mort de Phocion au Gouvernement populaire d'Athénes : Les forces de cette République avoient été entierement défaites en Sicile ; cette ville étoit tombée en la puissance de Lisander, qui en avoit fait mourir les principaux habitans ; Les plus considérables d'entre ceux qui s'étoient garantis de sa fureur, avoient été détruits par les trente Tyrans à qui il en avoit donné le Gouvernement ; à peine avoit-elle recouvert sa liberté, que les Macédoniens l'en priverent, & pour lors Phocion fut mis à mort par les poursuites de Polipercon qui avec le secours de soldats étrangers, d'escla-

ves, de vagabonds & de bannis, s'étoit rendu maître de la Nation.

Il est encore plus facile de justifier la conduite des Romains du temps de leur République : ce fut avec justice qu'il condamnerent Coriolan, il étoit devenu trop superbe, il s'en faisoit trop accroire à cause de sa valeur, & dans Rome même il s'attribuoit une autorité qu'à peine auroit-on voulu lui laisser à Corioles: sa violence & son orgueil effaçoient tout le mérite de ses services; & c'étoit avec justice qu'on chassoit de la societé un homme qui ne vouloit point se soumettre aux loix qui en font le soutien, & sans lesquelles elle ne peut subsister. Quintius ressembloit à Coriolan, & Manlius Capitolinus étoit encore plus criminel que ces deux. On ne devoit plus avoir d'égard à leur vertus, lorsqu'ils y eurent entierement renoncé. On doit avoir égard à la fragilité humaine, & user d'indulgence envers ceux qui commettent quelques fautes, lorsqu'ils ont rendu des services importans à la Patrie, mais un Etat ne peut subsister, lorsque faisant une compensation des bonnes actions avec les mauvaises, il laisse impunis les crimes les plus dangereux en considération des

ſervices précédens, quelques conſidérables qu'ils puiſſent être. Celui qui fait de bonnes actions, s'acquitte de ſon devoir, & doit toûjours s'en acquitter : La prudence & la juſtice ſont d'accord en ceci; & c'eſt une choſe auſſi juſte qu'avantageuſe, de conſidérer chaque action en particulier, & de lui aſſigner telle récompenſe, ou telle punition, qu'elle peut raiſonnablement mériter.

Je crois que je vient de dire doit ſuffire pour juſtifier la conduite des Romains par rapport aux trois perſonnes ci-deſſus mentionnées ; mais s'ils ont condamné celles-là avec juſtice, on ne peut pas dire la même choſe du traitement qu'ils firent à Mamercus, à Livius Salinator, & à Paulus Emilius ; c'étoient des hommes d'une vertu parfaite, qui furent injuſtement, condamnés. Mais il n'y a rien de ſurprenant à cela ; les meilleurs Princes, Sénat, ou peuple qui ayent jamais été dans le monde, trompez par les faux rapports de gens mal-intentionnés, ont pu quelquefois s'écarter du chemin de la juſtice, & s'en ſont effectivement écartés en de certaines occaſions ; cependant on peut dire hardiment que de tous les Etats que nous connoiſſons, il n'y en a point

qui ait commis moins de crimes, & d'injustices volontaires que celui de la République Romaine; il n'y en a point qui ait été si peu sujet à se tromper; & il n'y a jamais eu de peuple qui ait donné des marques aussi éclatantes de leur repentir que les Romains lorsqu'après s'être laissé surprendre, ils venoient à découvrir leur erreur. C'est ce qui paroît évidemment par la vénération qu'ils eurent dans la suite pour ces illustres personnes qu'ils avoient injustement condamnées, & par les honneurs & les emplois ausquels ils les éleverent.

Tit. Liv. Mamercus fut fait Dictateur, pour effacer la note d'infamie dont il avoit été flétri par les Censeurs Camillus rappellé de son éxil fut revêtu plusieurs fois de cette souveraine Magistrature; & jusques à sa mort, on lui porta plus de respect qu'on n'en ait jamais porté à aucun Citoyen Romain Livius Salinator fut non seulement créé Consul après avoir été condamné à l'amende; mais le peuple même, comme s'il eût voulu expier la faute qu'il avoit faite en le condamnant, souffrit sans murmurer que ce Consul lui fît des reproches sanglans, & lui parlât d'une maniere qui auroit pû faire croire à d'au-

tres

tres moins persuadés de sa vertu & de la leur, qu'il ne respiroit que la vengeance, & qu'il étoit prêt de sacrifier sa Patrie pour se satisfaire. Les Romains en userent de même à l'égard de Paulus Emilius, & répareren le tort qu'ils lui avoient fait en le condamnant injustement à l'amende. La générosité qu'ils firent paroître en laissant les Tribuns seuls, lorsqu'ils avoient commencé d'intenter une accusation contre Scipion l'Africain, pour le suivre au Capitole où il les mena célébrer avec lui un sacrifice annuel en reconnoissance de la victoire qu'il avoit remportée sur Annibal à pareil jour; cette générosité, dis-je, n'étoit pas moins admirable que la grandeur d'ame de cet illustre accusé, qui croyoit qu'on devoit être si bien persuadé de sa vertu, qu'on n'avoit pas lieu d'attendre qu'il rendît compte de ses actions. C'étoit une erreur qui procédoit à la vérité d'un noble principe, mais qu'on ne devoit pas souffrir dans une République bien policée. Les loix qui ont pour but le bien public, obligent également tout le monde sans aucune distinction de personnes, & il n'y en a point qui puisse se garantir des peines qu'elles imposent, à moins

que de prouver ſon innocence, ce qui ne ſe peut faire que par le moyen d'un éxamen : celui qui ne le veut pas ſubir, détruit l'égalité qui doit être entre les Citoyens, & s'éléve injuſtement au-deſſus des loix, auſquelles perſonne ne ſe ſeroit jamais ſoumis, ſinon à condition qu'aucun ne ſeroit éxempt d'y obéïr. Scipion étant le premier des Romains qui a ainſi mépriſé l'autorité des loix, je ne ſçai ſi le mauvais exemple qu'il a donné à ſes concitoyens n'a pas fait plus de mal à cette République, que tous les ſervices qu'il lui avoit rendu ne lui ont fait de bien : néanmoins le peuple content qu'il ſe fût retiré en ſa maiſon pour y mener une vie privée, & étant dans la ſuite convaincu de l'innocence de ce grand homme, l'auroit apparamment rappellé avec tous les honneurs que le deſtin réſervoit à ſes cendres, s'il n'étoit pas mort peu de mois après.

Tant que la République a joui d'une entiere liberté, je ne ſçache pas qu'il y ait eu aucune autre perſonne illuſtre qu'on puiſſe dire *avoir mal fait ſes affaires;* & ſi ce que j'ai déja dit ne ſuffit pas pour réſoudre cette difficulté, je voudrois bien qu'on me dit le nom de

ces Scélérats qui sont parvenus aux prémiéres charges de cet Etat, pendant que les honnêtes gens en étoient exclus. Si Filmer appelle *bien faire ses affaires*, d'être souvent élevé aux premieres dignités, & aux emplois les plus considérables du Gouvernement, je ne trouve pas que personne y ait mieux réüssi que Brutus, Publicola, Quintius Cincinnatus, Capitolinus, les deux Fabius surnommés *Maximi*, Corvinus, Torquatus, Camillus & plusieurs autres : si ces gens-là étoient les plus scélérats d'entre les Romans de ces temps-là, il faut dire que la sagesse, la valeur, & l'adresse qu'ils ont fait paroître en servant leur Patrie, & l'amour ardent qu'ils lui portoient, sont de toutes les qualités du monde les plus mauvaises. Je crois bien que notre Auteur les considére comme telles, parce que effectivement ç'a été autant d'obstacles invincibles, qui se sont opposés à l'introduction de cette divine Monarchie, à laquelle on s'imagine qu'aspiroient Appius Claudius le Décemvir, Manlius Capitolinus, Spurius Cassius, Sp. Mélius & quelques autres.

Quoi qu'il en soit, on ne doit pas considérer ces exemples simplement en

eux-mêmes, mais en les comparant avec ce qui est arrivé en d'autres Etats dont le Gouvernement étoit absolument Monarchique; car nous ne cherchons pas ce qui est parfait, sçachant fort bien qu'il n'y a rien de tel ici-bas; nous voudrions seulement trouver cette constitution de Gouvernement, qui est la meilleure, & la moins défectueuse. Or si nous trouvons que dans l'espace de trois cent ans que Rome a été gouvernée par le Sénat, par le Peuple, & par des Magistrats légitiment établis, on n'y a pas fait mourir un seul homme de mérite, qu'on n'y a pas condamné injustement plus de cinq ou six personnes à l'amende, & que le peuple qui s'étoit laissé surprendre par de faux rappports, a fait à ces illustres condamnés la plus honorable réparation qu'on pût jamais faire; n'aurons nous pas lieu de dire que ce Gouvernement n'étoit pas des plus mauvais, sur tout si nous découvrons que non obstant toutes les irrégularités dont Filmer l'accuse, la vertu y a toujours emporté le dessus, qu'on y a toujours avancé aux premiers Emplois de l'Etat ceux qui avoient le plus de mérite, & que pendant ce temps-là cette République

a produit des hommes bien plus excellens qu'aucun autre Pays du monde. D'un autre côté, si en éxaminant ce qui s'est passé sous les Empereurs, nous trouvons qu'ils ne s'appliquoient uniquement qu'à détruire tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens; qu'ils réüssirent si bien dans ce projet qu'il ne resta personne qui fit profession de la vertu; & qu'ils ne manquerent jamais de donner aux plus scélérats les charges les plus considérables, à moins qu'il ne leur arrivât ce qui arrivoit quelque fois à Catherine de Médicis, dont on dit, qu'elle ne faisoit jamais bien que lorsqu'elle pensoit faire mal, ayant toujours dessein de faire du mal. En un mot si nous trouvons que de tous ces Empereurs il n'y en a eu que très-peu qui ayent été meilleurs qu'on ne se le promettoit, cela ne suffira-t-il pas pour démontrer que rien n'est plus faux que ce que notre Auteur avance. Le témoignage de Tacite est le plus autentique que nous puissions souhaiter, & nous n'avons pas besoin d'en chercher d'autre. On ne peut justement attribuer qu'à cette Monarchie absolue, qui s'établissoit alors, les proscriptions & les guerres civiles dont il nous fait

une si terrible peinture. En effet la République ayant perdu sa liberté, toutes ces guerres & ces proscriptions ne se faisoient que pour sçavoir qui seroit le Monarque; & si par hazard quelque personne de mérite échappoit à la fureur des soldats ou des bourreaux, c'étoit bien contre la volonté de ceux qui avoient usurpé la puissance Souveraine. Cet Auteur avoue que ses Ouvrages ne sont proprement qu'une relation du massacre des personnes les plus distinguées de l'Etat, & que dans le temps qu'il écrivoit, tout homme qui faisoit profession de la vertu attiroit sur lui une ruïne certaine. Après la mort de Germanicus & de ses fils aînés, Valerius Asiaticus, Séneque, Corbulon & un grand nombre d'autres, qu'on croyoit leur ressembler le mieux, éprouverent aux dépens de leurs vies qu'il n'étoit pas sûr d'être vertueux: Neron pour ne pas s'écarter de la route des tyrans qui l'avoient précédé, fit mourir Helvidius & Thraséas, afin de *déraciner tout-à-fait la vertu:* Domitien n'a jamais épargné volontairement aucun homme qui eût de la vertu, ou de la réputation; & quoique Trajan & peut-être quelques

Ipsam exscindere virtutem. Tacit.

autres ayent vêcu du temps de cet Empereur dans des Provinces éloignées de Rome, toujours eſt il certain que de toutes les perſonnes diſtinguées qui vinrent à ſa connoiſſance, il n'y en eut pas une qui pût éviter ſa fureur. Pendant que ces grands hommes dont je viens de parler qu'on eſtimoit les plus honnêtes gens de l'Empire Romain étoient expoſés à tous ces malheurs, l'autorité & les Emplois étoient entre les mains de Séjan, de Macron, d'Icellus, de Vinnius, de Lacon, & de leurs ſemblables. Il faut donc que tous les hommes du monde ſe ſoient trompés juſques à préſent dans l'idée qu'ils ſe ſont formée du *Bien* & du *Mal*, & que ceux qu'on avoit toujours regardé comme des ſcélérats, ayent été de très-honnêtes gens, au lieu que les autres qu'on avoit toujours cru très-bons & très-vertueux, ont été la peſte du genre-humain : ou bien il faut demeurer d'accord que tant que les Romains ont conſervé leur liberté, ils ont toujours conféré les emplois aux plus vertueux de leurs citoyens ; que dans cette République on n'a jamais fait d'injuſtice à ceux qui faiſoient profeſſion de la vertu, à moins que ce ne ſoit dans de

certaines occaſions où le peuple bien intentionné s'eſt laiſſé ſurprendre aux faux rapports des Calomniateurs ; & qu'au contraire la liberté ne fut pas plutôt détruite que les plus ſcélélats parvinrent aux premieres dignités de l'Etat pendant que les bons en furent exclus. Les plus honnêtes gens de l'Empire étoient expoſés à tant de piéges & d'embuches, qu'on regardoit comme une eſpece de miracle de voir mourir une perſonne vertueuſe d'une mort naturelle ; & ſi on éxaminoit bien toutes choſes, je crois qu'on trouveroit qu'un chacun des Empereurs qui ont précédé Tite a répandu plus de ſang illuſtre & innocent, que Rome & toutes les Républiques du monde enſemble pendant tout le temps qu'elles ont conſervé leur liberté. Mais ſi quelqu'un, en faveur de Filmer, cherche à diminuer cette vaſte diſproportion qu'il y a entre le Gouvernement Républicain & la Monarchie abſolue, & que dans cette vûe il impute au Gouvernement populaire les déſordres qui arriverent du temps des Gracques & de quelques autres, lorſque Rome étoit aux priſes avec ceux qui en vouloient à ſa liberté, il trouvera

qu'il n'y a non plus de comparaiſon entre ces deſordres & ceux qui arriverent dans la ſuite, qu'il y en a entre les invectives que fit un Tribun ſéditieux contre le Sénat, & les cruautés énormes qui ravagerent & déſolerent toutes les Provinces de l'Empire depuis l'Ecoſſe juſqu'à l'Euphrates. Et au lieu que le Sénat, du temps de la liberté Romaine a toujours facilement appaiſé toute ſorte de deſordres, & s'eſt acquis plus de puiſſance & de gloire qu'auparavant, même après les guerres de Marius & de Sylla; on verra au contraire qu'après la perte de ſa liberté Rome fut toujours dans un état languiſſant, s'affoibliſſant de plus en plus, juſques à ce qu'enfin cette Capitale du monde auſſi bien que tout l'Empire devint la proye des Nations Barbares.

3. Notre Auteur fait bien voir qu'il a autant de Mémoire que de Jugement, lorſqu'après nous avoir repréſenté Rome du temps de ſa liberté, comme une véritable boucherie, il blâme un moment après la clémence de ſes Loix, puiſqu'il eſt abſolument impoſſible qu'une même ville puiſſe tomber au même temps dans ces deux extrêmes; & qu'il n'eſt pas moins certain que

Rome a toujours tenu un milieu entre une trop grande rigueur & une trop grande clémence. Il ſemble que ce qu'il avance ſoit fondé ſur la harangue de Céſar, rapportée par Sallufte, en faveur de Lentulus & de Céthégus compagnons de Catilina ; mais quoiqu'il ſe ſervît de toute ſon éloquence pour rendre leur cauſe meilleure, cependant tout ſon diſcours ne tendit qu'à prouver qu'on ne pouvoit pas faire mourir un Citoyen Romain, ſans l'avoir oüi auparavant en public ; Loi qui ne déplaira à perſonne excepté à ceux qui n'ont pas plus de jugement ni plus d'intégrité que Filmer & ſes Diſciples. Il faut être fou pour prétendre que Céſar ait voulu dire autre choſe ; car il eſt facile de démontrer que les Magiſtrats ont toujours eu le pouvoir de faire mourir les Citoyens, & qu'ils ont éxercé cette autorité lorſqu'il en a été beſoin. Les Loix Romaines ont toujours été les mêmes du temps des Rois & ſous les Conſuls ; on n'y a jamais fait d'autres changemens que ceux dont nous avons parlé. Celle qui s'appelloit *Lex perduellionis*, dont Tite-Live fait mention au ſujet d'Horace qui tua ſa ſœur, ſubſiſta

Salluſt. Bell. Catilin.

dans toute ſa force depuis la fondation juſques à la fin de cette République : cette Loi condamnoit les coupables à la mort : voici les termes de la ſentence qu'elle prononçoit contre eux : *caput obnubito , infelici arbore reſte ſuſpendito ; verberato intra Pomarium vel extra Pomarium.* Horace fut appellé en juſtice en vertu de cette Loi , après que ſon pere en eut appellé au peuple , & s'il fut abſous , ce fut *admiratione magis virtutis quam jure cauſa ;* ce qui auroit été impoſſible , s'il y avoit eu une Loi qui eût défendu de punir de mort un Citoyen Romain. Les fils de Brutus furent condamnés publiquement à la mort , & furent éxécutés avec les Aquilius qui avoient été complices de leur conjuration : Manlius Capitolinus fut condamné à mort par le jugement du peuple , & fut enſuite éxécuté : Titus Manlius ſubit le même ſupplice par ordre de ſon pere Torquatus , pour avoir combattu contre la défenſe qu'il lui en avoit faite : Appius Claudius décima deux Legions : Spurius Mélius refuſant de comparoître devant le Dictateur fut tué par Servilius Bala Général de la cavalerie , & on déclara *illum fuiſſe jure cæſum* : Quintus Fabius fut

Tit Liv. lib. I.

condamné à mort par le Dictateur Papirius, & il ne put se garantir du supplice que par l'intercession & l'autorité du peuple. Si cela n'est pas ainsi, je voudrois bien qu'on m'apprît ce que vouloit dire le Sénat Romain lorsqu'en condamnant Néron, il ordonna qu'on le fît mourir *more Majorum*, suivant la coûtume de leurs Ancêtres : s'il est vrai que suivant cette coûtume il n'étoit pas permis de faire mourir un Citoyen Romain, je voudrois bien qu'on me dit pourquoi les Consuls, les Dictateurs, les Tribuns Militaires, & & les Décemvirs faisoient porter des verges & des haches devant eux dans la ville, & hors la ville, s'il ne leur étoit pas permis de s'en servir pour punir les coupables. Etoit-ce seulement de vaines marques d'une autorité qu'il ne leur étoit pas permis d'éxercer ? Ou sur quelles personnes signifioient-elles que ces Magistrats devoient éxercer l'autorité Souveraine dedans l'enceinte de la ville & hors la ville, si les Citoyens n'y étoient pas sujets ? C'est une chose surprenante qu'un homme qui a lû quelques livres qui ont rapport aux affaires de la République Romaine, ait pû se mettre de pareilles

imaginations dans l'esprit ; ou qu'il ait pû former le dessein d'en imposer au public s'il a sçu que ces pensées étoient fausses & absurdes. Mais de toutes les stupidités dont un homme est capable, je ne crois pas qu'il y en ait qui approche de celle que notre Auteur fait paroître, lorsque dans la même proposition où il soutient qu'il n'étoit pas permis de faire mourir ou de bannir un Citoyen Romain, il ne fait point difficulté de dire que cela étoit défendu aux Magistrats sur peine de la vie ; car si on pouvoit mettre à mort un Magistrat pour avoir fait éxécuter un Citoyen ou pour l'avoir condamné au bannissement, il s'ensuit qu'on pouvoit faire mourir un Citoyen ; puisque les Magistrats n'étoient pas étrangers, mais Citoyens. Si cela n'étoit pas ainsi, il faut que Filmer se soit imaginé qu'il n'y avoit point de crime capital, excepté le châtiment des crimes qui méritoient la mort ; ou que personne n'étoit sujet à l'autorité Souveraine, si ce n'est celui qui étoit établi pour éxercer cette autorité. Or quand cela seroit véritable, on n'en pourroit retirer aucun avantage ; car la loi qui condamneroit le Magis-

trat à la mort ne pourroit avoir aucun effet, s'il n'y avoit personne pour la mettre à éxécution ; & il ne s'en trouveroit point si la loi le défendoit, sur peine de la vie. Et ainsi cela iroit à l'infini ; car si un Magistrat ne pouvoit pas faire mourir un Citoyen, je ne crois pas qu'un Citoyen pût faire mourir un Magistrat, car un Magistrat est aussi Citoyen. De sorte que de tous les raisonnemens que fait notre Auteur sur ce sujet, nous pouvons conclure que la malice est aveugle, & que le crime est une rage & une folie. Il seroit difficile de faire mieux l'éloge du Gouvernement populaire qu'il le fait lui-même en tâchant de le décrier : ses reproches sont des louanges, & ses louanges des reproches. Comme les Gouvernemens ont été établis pour la conservation de ceux qui y sont soumis, les Romains épargnoient le sang de leurs sujets ; & Tite-Live a raison de louer cette Maxime : *Nulli unquam Populo mitiores placuere pœnæ* ; & je ne crois pas qu'il se trouve personne qui désaprouve la douceur de ce Gouvernement, si ce n'est ceux qui ne trouvent rien de si louable que la fureur de ces Monstres qui, après avoir detruit la

meilleure partie du genre-humain, usurperent la domination de cette fameuse ville. Mais si les Romains punissoient les offenses avec beaucoup de modération, ils n'étoient pas moins soigneux de prévenir tout ce qui pouvoit porter leurs sujets à commettre des crimes. La bonté de leur discipline portoit la jeunesse à la vertu, & les honneurs qu'on conféroit à ceux qui en faisoient profession, servoient à les fortifier dans sa pratique. Par ce moyen plusieurs d'entr'eux vinrent jusqu'à ce degré de perfection qu'ils se servoient de loi à eux-mêmes ; & ceux qui n'étoient pas les plus vertueux étoient toujours assez bien instruits, pour avoir de la vénération pour ceux ausquels ils ne pouvoieut pas s'égaler. Cela les excitoit non seulement à faire leur devoir un chacun selon les talens qu'il avoit reçu, mais les détournoit encore de faire de mauvaises actions, ne redoutant pas moins la mauvaise opinion que les honnêtes gens pourroient avoir d'eux, que les peines dont les Loix les menaçoient. Cette pureté de mœurs rendit, pour ainsi dire, les Loix inutiles : & parce qu'il sembloit que ces Loix dormoient, les ignorans

se sont imaginés qu'il n'y en avoit point. Mais la prospérité ayant corrompu la discipline des Romains, les vices se glisserent parmi eux, & frayerent le chemin à la Monarchie ; & le crime étant placé sur le Trône, il n'y eut plus de sûreté que pour ceux qui étoient animés du même esprit, & enfin l'Empire fut entierement ruïne.

SECTION XIX.

La corruption & la vénalité qui est si commune dans les Cours des Princes Souverains & dans leurs Etats, se trouve rarement dans les Républiques & dans les Gouvernemens mixtes.

FILMER fait ensuite tous ses efforts pour nous persuader avec la modestie & la sincérité qui lui est naturelle, que la corruption & la vénalité est fort commune dans les Républiques. Il sçait de science certaine que les Monarchies en sont exemptes : il est redevable de la découverte de cette vérité à l'intégrité qui régne dans les Cours d'Angleterre, de France & d'Es-

pagne ; & il a été confirmé dans cette pensée en considérant la pureté de mœurs & le désintéressement dont on faisoit profession dans les Cours des Empereurs Romains, & des Rois de Perse. Mais après avoir rapporté plusieurs faits évidemment faux, & déguisé ceux qui étoient véritables, il fait voir que la corruption, la vénalité, & la violence qu'il blâme, ne sont pas des suites de la liberté, avec laquelle au contraire elles sont incompatibles, comme il l'avoue lui-même ; il y a apparence que Cnéïus Manlius qui avec son armée d'Asie introduisit parmi les Romains le luxe qui produisit ensuite ces désordres, ne fit que suivre en cela son tempérament déréglé : toujours est il certain que les plus sages Citoyens de ce temps-là prévirent dès le commencement que ce luxe seroit la ruïne de la République, à moins qu'on n'en arrêtât le Cours ; mais ceux qui avoient vû des Rois prosternés à leurs pieds, ne pouvant plus se contenter de cette égalité, qui est si nécessaire parmi des Citoyens, le fomenterent de toutes leurs forces, persuadés que c'étoit-là le plus sûr moyen de venir à bout de leurs desseins

ambitieux. Quoique Marius fût d'un naturel austére, & que l'avarice, ni la volupté n'eussent point d'attraits pour lui, cependant il favorisoit ces vices dans les autres, & on dit que c'est le premier des Romains qui a sçû s'en servir avantageusement. Catilina étoit un des plus grands débauchés qu'il y eût dans le monde, & le seul moyen de venir à bout de ses pernicieux desseins, étoit de rendre les autres aussi méchans que lui. César n'établit sa tyrannie qu'après avoir porté la corruption plus loin que les autres n'avoient pu faire; & quoique lui, Caligula, & quelques-uns de ses Successeurs ayent été massacrés, cependant les plus honnêtes gens de l'Empire trouverent qu'il étoit aussi impossible de redonner la liberté à la République, tant que la corruption seroit si générale parmi les Citoyens, qu'il l'avoit été aux plus scélérats d'y établir la tyrannie, pendant que l'intégrité y régnoit. Les hommes se portent naturellement à toutes sortes d'excès, lorsque l'abondance de toutes choses semble les y inviter, & qu'il n'y a point de puissance qui les retienne en bride. Les Empereurs qui vinrent dans la suite connoissoient fort

bien ce penchant de l'eſprit humain, & ſçachant que leur propre ſûreté en dépendoit, ils ſe crurent obligés, tant pour leur intérêt que par inclination, de récompenſer le vice en élevant aux honneurs & aux dignités les plus vicieux de la Nation. Et quoiqu'on ne, doive pas prendre à la rigueur ce qui ſe dit communément, que tous les ſujets ſuivent l'exemple de leur Roi, toujours eſt il certain que cet exemple eſt d'un grands poids. En effet ſi l'on trouve dans un Etat des perſonnes qui ſont ſi naturellement portées au bien, que rien n'eſt capable de les pervertir, il y en a d'autres qui ont tant de penchant au mal, qu'il n'eſt pas poſſible de les corriger; & il eſt conſtant que le plus grand nombre ſuit toujours le chemin qu'il croit le devoir conduire aux récompenſes; & que la plûpart des ſujets panchent volontiers du côté du vice, lorſqu'ils voyent que le Souverain s'en déclare le Protecteur. Il ne faut pas douter qu'il n'y eût des Idolâtres parmi les Juifs du temps de David & d'Ezéchias; mais ils devinrent bien plus puiſſans ſous Jeroboam, & Achab; il n'y avoit que trop de Papiſtes en Angleterre du temps de la Reine Eliza-

beth ; mais ils se rendirent bien plus considérables & firent bien mieux leurs affaires sous le régne de la furieuse Marie. Les faux témoins & les délateurs faisoient bien mieux valoir leur talent sous l'Empire de Tibere qui les appelloit *Custodes Legum*, que sous celui de Trajan qui les avoit en horreur. Les P... les Comédiens & les joueurs d'instrumens étoient en bien plus grand nombre sous le régne de Néron qui en faisoit ses délices, que sous celui d'Antonin & de Marc Aurele qui les méprisoit souverainement. Or comme on connoissoit l'inclination de ces Souverains par le caractére des personnes qu'ils favorisoient, ou qu'ils punissoient, & qu'on ne peut juger d'un homme que par ses principes ou par ses actions, quiconque voudra sçavoir qui de la Monarchie ou du Gouvernement mixte fomente ou punit plus rigoureusement la corruption & la vénalité, doit examiner les principes & la pratique de l'un & de l'autre, pour les comparer ensuite ensemble.

Quand au principe, les vices dont j'ai parlé ci-dessus peuvent être avantageux à des particuliers, mais ils ne peuvent être d'aucune utilité à un

Gouvernement, ſi c'eſt un Gouvernement populaire, ou mixte ; les qualités qui rendent les hommes lâches & efféminés n'ont jamais fait de bien à un peuple ; & des Magiſtrats créés légitimement qui gouvernent du conſentement de la Nation, n'ont point d'autre intérêt que celui du Public, & ne cherchent pas à diminuer les forces du peuple, puiſqu'en lui faiſant du mal, ils s'en feroient à eux-mêmes, leur force particuliere étant inſéparable de celle de ce peuple. D'un autre côté, un Monarque abſolu qui gouverne pour lui-même, & qui a principalement en vûe ſa propre conſervation, regarde la force & la bravoure de ſes ſujets comme le principe de tout ce qu'il a de plus dangereux à craindre, & ſouhaite ordinairement de les rendre lâches, efféminés, corrompus, & infidéles les uns aux autres, afin qu'ils n'oſent entreprendre de ſécouer le joug qu'il leur impoſe, & que ſe défiant les uns des autres, ils ne puiſſent pas s'unir enſemble pour recouvrer leur liberté. De ſorte que cette corruption qui fait la ſûreté du Prince, ne ſerviroit qu'à affoiblir un peuple, & le ruïneroit peut-être entierement.

Deplus, toutes les choſes du monde ſe gouvernent par un principe conforme à leur origine : la corruption a été le fondement & le principe de toutes les tyrannies. Les Hiſtoires de Grece, de Sicile, & d'Italie nous apprennent que tous les tyrans qui ſe ſont élevés dans ces différens endroits, ne l'ont fait qu'avec le ſecours des plus ſcélérats, & par le maſſacre des gens de bien ; ces tyrans n'ignoroient pas que tant que les hommes conſerveroient leur intégrité, ils ne ſeroient pas d'humeur à favoriſer leur injuſte ambition ; c'eſt pourquoi ils ne manquoient pas de perdre tous ceux qu'ils ne pouvoient corrompre. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'ils faſſent tous leurs efforts pour maintenir, ou pour augmenter cette corruption qui les a fait ce qu'ils ſont : s'ils manquent à cela, il faut néceſſairement qu'ils périſſent, comme Tarquin, Piſiſtrate, & pluſieurs autres ; mais s'ils ont aſſez d'adreſſe pour réüſſir, en ſorte que le nombre des perſonnes vicieuſes & corrompues ſoit plus conſidérable que celui des gens vertueux, le Gouvernement eſt en ſûreté, quoique le Souverain ne ſoit pas tout-à-fait éxempt de danger. Il

arrive auſſi que la même choſe contribue beaucoup à ſa ſûreté perſonnelle : car ordinairement les auteurs des grandes révolutions, n'étant pas tant animés par la haine qu'ils portent au tyran, que par le deſir de procurer l'avantage du public, conſpirent rarement contre le Souverain, à moins que ce ne ſoit un homme tout-à-fait déteſtable & inſupportable, s'ils n'y ſont portés par l'eſpérance de renverſer la tyrannie.

On voit tout le contraire dans les Démocraties, auſſi bien que dans les Gouvernemens mixtes : comme il n'y a que des perſonnes de ſageſſe & de probité qui ſoient capables de les établir, auſſi ne ſe peuvent-ils ſoutenir que par la pratique de la vertu ; les plus méchans conſpirant toujours leur ruïne, ils ne pourroient l'éviter, ſi les honnêtes gens n'avoient pas aſſez de puiſſance pour les conſerver. Il eſt donc certain que lorſqu'un peuple eſt gouverné de cette maniere, ſes Magiſtrats prennent toutes les précautions imaginables pour empêcher l'introduction des vices qui contribuent autant à la ruïne de leurs perſonnes & de leur Gouvernement, qu'à la conſervation

du tyran & de ſon autorité. C'eſt ce que l'expérience nous apprend. Il ſeroit difficile de nommer un Monarque qui ait eu un ſi grand nombre de bonnes qualités, qu'en avoit Jules Céſar, avant qu'elles euſſent été détruites par ſon ambition, qui étoit incompatible avec elles : Ce Prince n'ignoroit pas que de la corruption du peuple dépendoit ſa ſûreté, & qu'il ne pourroit jamais venir à bout de ſes deſſeins s'il ne tâchoit d'augmenter cette corruption. Il ne recherchoit pas l'amitié des gens de bien, mais il attiroit à ſoi tous ceux qu'il croyoit pouvoir mettre dans ſes intérêts; & ne penſoit pas qu'on pût les embraſſer avec aſſez de chaleur, à moins qu'on ne fût prêt à commettre toutes ſortes de crimes, lorſqu'il le commanderoit ; celui-là étoit un ſoldat ſelon le cœur de Céſar, qui diſoit :

Pectore ſi fratris gladium, juguloque Parentis
Condere me jubeas, gravidæve in viſcera partu
Conjugis, invita peragam tamen omnia dextra. Lucan.

Et afin que ceux qui lui étoient entierement dévoués ne vinſſent à ſe relâcher

relâcher dans la pratique des crimes les plus énormes, il avoit l'adresse d'enflammer leur fureur :

—Vult omnia Cesar
A se sæva peti, vult præmia Martis
amari. Lucan.

Lorsqu'il eut répandu ce poison parmi les soldats, il se servit de toute sorte de moyens pour corrompre les Tribuns, persuadé que s'il en pouvoit venir à bout, ces Magistats employeroient à la ruïne du peuple l'autorité qui leur avoit été confiée pour veiller à sa conservation. Dans ce dessein, il donna à Curion les trésors immenses qu'il avoit amassés par ses extorsions dans les Gaules; & d'un homme qui avoit été un zélé défenseur des loix, il en fit par ce moyen le perturbateur du repos public. Quoique l'on ait toujours crû qu'il auroit été bien aise d'avoir la gloire de sauver Caton, & qu'il fît même paroître du chagrin de ce que ce grand homme aima mieux perdre la vie que de lui être redevable de son salut; cependant le soupçon qu'il eut de la fidélité de Brutus & de Cassius suffit pour faire voir qu'il ne

croyoit pas que des hommes vertueux qui aimoient leur Patrie pussent être ses véritables amis. Ceux qui dans l'éxécution de pareils projets se conduisent avec moins de valeur, d'adresse, & de grandeur d'ame que César, ne manquent jamais d'exterminer tout ce qu'il y a de personnes vertueuses dans un Etat, sçachant très-bien que la laideur de leurs vices ne paroît jamais mieux que lorsqu'on les compare avec les bonnes qualités de ceux dont la conduite est bien différente de la leur. D'ailleurs ces tyrans n'ignorent pas qu'il leur est impossible de se garantir du mépris & de la haine que leurs vices attirent sur leurs personnes, à moins que par les récompenses qu'ils donnent aux scélérats pour fomenter le crime, ils ne trouvent le moyen d'infecter un assez grand nombre de gens pour tenir le reste du peuple en sujetion.

La même chose arrive dans toutes les usurpations, quoique tous usurpateurs ne soient pas aussi violens qu'Agathocles, que Denis le tyran, ou le dernier Roi de Dannemarck qui en un seul jour, assisté d'une troupe de soldats mercénaires, renver-

ſa toutes les Loix de ſa Patrie ; & même un Magiſtrat légitimement établi, eſt contraint de ſuivre la même route dès qu'il commence d'aſpirer à une autorité que les Loix ne lui ont pas conférée. Plût à Dieu que nous puſſions dire que le nombre de ces derniers eſt fort petit ; mais l'expérience ne nous fait que trop connoître qu'on trouve rarement aſſez de ſageſſe, aſſez de modération, & aſſez de juſtice dans un Souverain Magiſtrat, pour qu'il veuille ſe contenter d'un pouvoir limité. L'homme naturellement ne ſe contente jamais de ſa condition ; aſpirant toujours plus haut, il n'a que trop de penchant à s'eſtimer au-delà de ce qu'il vaut ; ceux qui ſont tant ſoit peu élévés au-deſſus de leurs freres, ſouhaitent de s'élever encore davantage ; & ſi une fois ils parviennent au Trône, ils croyent qu'on leur fait tort, & que c'eſt les dégrader de la Royauté que de ne leur pas laiſſer faire tout ce qu'il leur plaît.

—— Sanctitas, Pietas, fides,
Privata bona ſunt : Qua juvat Reges eant. *Senec: Thy:ſt.*

Ils n'ont point besoin de maîtres pour leur enseigner ces maximes ; & moins leur pouvoir est limité par les Loix, & plus ardemment souhaitent-ils de renverser tout ce qui s'y oppose. Lorsqu'ils sont une fois possédés de cette fureur, ils ne manquent jamais de choisir des Ministres qui soient d'humeur à les seconder dans tous leurs desseins, & à se soumettre aveuglément à toutes leurs volontés. C'est une vérité si constante qu'il n'y a que des personnes de ce caractére qui ayent accès auprès d'eux. Leur intérêt autant que leur inclination les porte à faire tous leurs efforts pour engager leurs sujets à suivre leur exemple, c'est-à-dire à s'abandonner à tous les déréglemens dont la nature humaine est capable. En effet, c'est le moyen le plus éfficace qu'ils puissent employer pour corrompre les peuples, comme cela ne paroît que trop par les funestes effets que nous en voyons dans notre Patrie, & dans les Royaumes voisins.

On me dira peut-être qu'il y a des Princes si bons, & si vertueux, qu'ils ne souhaitent point d'étendre leur autorité au delà des bornes que la Loi prescrit, & que par conséquent rien

ne les engage à choisir de méchans Ministres, parce qu'ils n'ont aucun dessein de faire du mal. Cela peut être, & il s'en trouve quelquefois de ce caractére : Le peuple est heureux, lorsqu'il a un pareil Souverain ; mais la difficulté est de le trouver & il n'y a point de puissance humaine qui soit capable de le retenir dans un si bon chemin. Ses propres passions s'éléveront toujours avec violence contre lui : femmes, enfans, domestiques, tout se joindra à ces ennemis qu'il porte dans son sein pour le pervertir ; s'il a quelque foible, s'il lui reste encore quelque passion à dompter, ils remporteront infailliblement la victoire. Ce n'est pas connoître la nature humaine que de s'imaginer qu'un homme qui est ainsi attaqué de tous côtés puisse résister : il n'y a que le pouvoir miraculeux d'une grace immédiate & divine qui puisse l'empêcher de tomber dans une semblable occasion ; & il est inutile de dire que cela ne lui manquera pas, à moins qu'on ne soit en état de prouver que tous les Princes du monde sont toujours soutenus de ce don céleste, ou que Dieu l'a promis à eux & à leurs Successeurs à jamais, sans égard aux

moyens dont ils se sont servis pour monter sur le Trône.

Je suis très-éloigné de vouloir sortir des bornes du respect qui est dû aux têtes couronnées, & après avoir éxaminé ce que l'histoire, & l'éxpérience nous apprennent des vertus & des Religions dont les Monarques se sont déclarés les Protecteurs depuis la création du monde, & des Maximes qu'ils ont suivies depuis qu'ils se sont appeller Chretiens; après avoir consideré avec attention leurs vertus Théologales & Morales; en un mot après avoir médité sur ce que l'Ecriture nous dit de ceux qui aux derniers jours seront les plus fermes appuis du Trône de l'Antechrist: je me flate qu'il n'y a point de personne raisonnable qni m'accuse de parler en des termes peu respectueux des Rois, si je proteste que je ne puis me persuader, que par une grace extraordinaire du Ciel, ils soient, généralement parlant, moins sujets que les autres hommes aux vices & aux foiblesses qui sont l'appanage de la nature humaine. Si on ne peut me faire voir que je suis dans l'erreur à cet égard, je puis hardiment conclure, que comme les Monarques sont plus exposés qu'au-

cuns autres, aux tentations & aux embuches, ils ſont auſſi plus en danger d'être corrompus, & de ſervir d'inſtrument à corrompre les autres s'ils ne ſont pas mieux défendus que les autres hommes.

Les choſes étant telles de part & d'autre, il eſt facile de voir que tout les Gouvernemens du monde ſont ſujets à la corruption; mais avec cette différence, que la Monarchie abſolue y eſt ſujette par ſon principe & dès ſon origine; au lieu que les Gouvernemens mixtes & populaires ne ſe corrompent que par accident. Comme le pouvoir arbitraire ne peut ſubſiſter à moins que la plus conſidérabl e partie du peuple ne ſoit corrompue; auſſi faut-il de toute néceſſité que le Gouvernement mixte ou populaire périſſe, à moins qu'on n'en ferme l'entrée à la plûpart des vices. Et ſi l'on demande pourquoi il y a eu, & il y a encore dans le monde plus de Monarchies que de Gouvernemens populaires, je crois que la meilleure raiſon q'on en puiſſe donner eſt, qu'il eſt plus facile de corrompre les peuples que de les défendre contre la corruption: je crois même que ſi l'on peut dire que

les hommes ont un penchant naturel pour la Monarchie, comme Filmer le prétend, ce n'eſt uniquement que parce que leur nature corrompue les porte ordinairement à choiſir ce qu'il y a de plus mauvais.

Pour éviter des diſputes inutiles, j'appelle Gouvernemens populaires les Gouvernemens de Rome, d'Athénes, de Lacédémone, & pluſieurs autres de cette nature, quoiqu'improprement, ſi ce n'eſt qu'ou veuille auſſi donner ce nom à pluſieurs Gouvernemens qu'on appelle ordinairement Monarchies; ce que l'on pourroit faire ſans crainte de ſe tromper, puiſqu'on n'uſe point de violence ni dans les uns, ni dans les autres. En effet dans ces ſortes de Gouvernemens, les Principaux Magiſtrats tiennent leur autorité du libre conſentement du peuple, qui en retient telle partie qu'il juge à propos, pour l'éxercer dans ſes Aſſemblées générales; & c'eſt à cet égard qu'il ſemble que notre Auteur ait pris à tâche de les décrier. Quant au Gouvernement populaire, qui dans le ſens le moins étendu ſignifie une pure Démocratie, où le peuple en ſoi-même & par ſoi-même fait toutes les fonctions du Gou-

vernement, je n'en connois point de pareil dans le monde ; & s'il s'en trouve quelqu'un, je ne prétens point parler en sa faveur. En défendant cette liberté générale que je suppose que Dieu a accordée à tous les hommes, je ne nie point qu'un certain nombre de personnes, qui jugent à propos de former une societé, ne puissent se démettre de telle partie de leur autorité qu'il leur plaît, en faveur d'un seul homme, ou de plusieurs, pour un temps, ou pour toûjours, & la faire passer à leurs héritiers à de certaines conditions qu'elles ont trouvé bon de leur prescrire ; & je n'approuve pas non plus les desordres qui ne manqueroient pas d'arriver dans la societé, si tous les particuliers qui la composent, vouloient garder toute l'autorité entre leurs mains. En considérant les différens Gouvernemens, qui sous différentes formes & noms différens, ont été régulierement établis par les Nations, comme des témoignages incontestables que cela seroit avantageux à elles & leur postérité, je conclus, que comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être gouverné par des Magistrats justes, diligens, courageux & sages, que par des hommes méchans, paref-

ſeux, lâches & fous; & qui ne choiſit plutôt de vivre dans une Societé compoſée de perſonnes ſages & vertueuſes, que ſous un Gouvernement où l'on eſt toujours prêt à commettre toutes ſortes de crimes, & ou l'on manque de l'expérience, de la force & du courage qui eſt néceſſaire pour repouſſer les injures que les autres pourroient faire: auſſi il n'y a point de Societé qui en établiſſant un Gouvernement ne faſſe tous ſes efforts à proportion des lumieres qu'elle a reçues, pour mettre l'autorité entre les mains de ceux qu'elle croit les plus vertueux, & pour prévenir l'introduction des vices qui rendent la foi des Magiſtrats ſuſpecte, & qui les mettent hors d'état de s'acquitter de leur devoir, & de donner les ordres néceſſaires pour l'éxécution de la juſtice, auſſi bien que pour la défenſe de l'Etat contre les attaques des ennemis Domeſtiques ou étrangers. Car comme il n'y a perſonne de bon ſens qui voulût confier la conduite d'un troupeau à un miſérable qui n'a ni capacité ni adreſſe ni courage pour le défendre, & qui au contraire ſeroit gagné pour exterminer malicieuſement ce troupeau: comme il n'y a dis-je perſonne de bon ſens qui en voulût confier le ſoin à

un tel homme préférablemant à un berger robuste, fidéle, courageux & prudent; il est encore bien moins concevable que les membres d'une Societé voulussent commettre une semblable faute, dans un affaire où il s'agit de leur propre intérêt, de celui de leurs enfans, & tout ce qu'ils ont de plus cher au monde.

On peut dire la même chose de tout le corps de la Nation : car puisque le Magistrat, quelque parfait qu'il soit dans son espece, ne peut s'acquitter de son devoir, si le peuple est si efféminé, si vicieux & si lâche, qu'il ne soit pas en état de seconder les bonnes intentions de son Magistrat; ceux qui attendent du bien de lui, ne souhaiteront jamais que leurs compagnons qui doivent concourir avec lui, deviennent assez corrompus, pour le mettre hors d'état de s'acquitter des fonctions de sa charge. Quoi que je n'aye pas de peine à croire qu'il y a toujours eu des scélérats parmi toutes les Nations du monde, je doute pourtant qu'il y en ait jamais eu à Rome excepté César, ou Catilina, qui avoient formé le dessein de se faire les tyrans de leur Patrie, qui n'eussent mieux aimé que le peuple eût toujours été aussi brave & aussi

vertueux, qu'il l'étoit du temps des guerres de Carthage, que de le voir aussi lâche & aussi vicieux qu'il le fut sous les régnes de Néron & de Domitien. Mais il faut être fou & enragé pour croire, que tout le corps de la Nation n'eût pas mieux aimé d'être en l'état où elle étoit, lorsque faisant profession de la vertu, rien n'étoit capable de résister à sa puissance, qui de se voir reduite à une condition misérable, servile & lâche, qui l'exposoit à être foulée aux pieds de tous ceux qui vouloient l'envahir, & à devenir la proye du plus fort. Cela suffit pour faire voir qu'un peuple qui est en liberté d'agir selon sa volonté, n'éleve jamais aux emplois des sujets qui ne les méritent pas, à moins que ce ne soit par erreur, & qu'il ne souffre pas volontairement l'introduction des vices : au lieu que les Monarques absolus avancent toujours aux premieres dignités de l'Etat les plus scélérats d'entre ceux qui s'attachent à leurs intérêts & ne peuvent conserver leur autorité, à moins que le plus grand nombre du peuple ne soit lâche & vicieux.

Si l'on dit que ces Gouvernemen où la Démocratie prévaut, se trompen

plus souvent que ceux où l'Aristocratie a le dessus, dans le choix des Magistrats, & des moyens qu'il faut employer pour conserver cette pureté de mœurs qui est si nécessaire pour faire le bonheur des peuples : je l'avouerai de bonne foi, & conviendrai même que dans les Républiques de Rome & d'Athénes, les meilleures aussi bien que les plus sages personnes ont toujours panché du côté de l'Aristocratie. Je mets dans ce rang Xénophon, Platon, Aristote, Thucidide, Tite-Live, Tacite, Ciceron avec plusieurs autres ; mais si Filmer cherche parmi ces anciens Grecs ou Romains des Avocats pour défendre la cause de la Monarchie absolue, il n'en trouvera point d'autres que Phalaris, Agathocles, Denis, Catilina, Céthégus & Lentulus, avec la maudite cabale des scélérats mercenaires qui les éleverent sur le Trône, ou qui entreprirent de les y élever. Ce sont ces gens-là, *quibus ex honesto nulla est spes* ; ils ont en horreur l'autorité des Loix, parce qu'elles repriment leurs vices, mais ils se font un plaisir d'obéïr à un homme qui favorise les vices, & ne font point difficulté d'être les Ministres de ses débauches, assurés

qu'il les laissera vivre dans leur déréglement. La conformité d'intérêt, de mœurs & de desseins, est ce qui fait le lien de leur union : les uns & les autres sont les ennemis déclarés des Gouvernemens populaires ou mixtes; & ces Gouvernemens sont leurs ennemis, & s'opposent à eux en tâchant de conserver leur vertu & leur intégrité ; n'ignorant pas que sans cela eux & leur Gouvernement ne manqueroient pas de périr.

SECTION XX.

La raison étant aussi naturelle à l'homme que l'amour de la liberté, la premiere peut tempérer l'autre, & la tenir dans de justes bornes.

POUR faire voir que l'Ouvrage de Filmer n'est qu'un tissu de choses incompatibles & contradictoires, je crois qu'il ne sera pas mauvais d'ajoûter à ce qu'on a déja remarqué, qu'après avoir enseigné que la Monarchie absolue *est l'unique Gouvernement naturel*, il dit dans la suite, *que la nature de*

tous les hommes du monde est de souhaiter une liberté sans bornes. Mais si cette Monarchie est de tous les Gouvernemens celui qui laisse le moins de liberté, puisqu'elle assujettit toute la Nation à la volonté d'un seul; c'est autant que s'il disoit que tous les peuples de la terre souhaitent ce qui est tout à fait opposé à la nature; & c'est proprement, par une extravagance qui ne se peut comprendre, avancer des propositions directement opposées, & qui ne sont pas moins fausses qu'absurdes. Car comme nous l'avons déja prouvé, Dieu & la nature n'ayant point prescrit aux hommes une certaine forme de Gouvernement, il est manifeste que l'homme étant une créature raisonnable, il ne peut avoir rien de naturel en lui, qui ne soit en même temps raisonnable. Il est vrai que cette liberté sans bornes étant incompatible avec toutes sortes de Gouvernemens, & avec le bien que l'homme souhaite naturellement pour lui, pour ses enfans, & pour ses amis, nous ne trouvons aucun pays dans le monde, dont les habitans n'ayent formé quelque espece de Societé ou de Gouvernement pour tempérer cette liberté; & c'est une ab-

furdité de dire que tous les hommes fouhaitent une liberté fans bornes, dans le temps qu'on démontre que tous les hommes cherchent à lui en donner. La raifon qui eft le caractére effentiel de l'homme lui dicte qu'il faut tempérer fa liberté naturelle, & la tenir dans de juftes bornes. Il n'y a perfonne qui ne foit convaincu qu'il lui eft impoffible de vivre dans la folitude, ni en focieté, à moins qu'on n'établiffe quelque loi à laquelle tous foient obligés d'obéïr. Cette foumiffion aux loix, eft ce que nous appellons donner des bornes à la liberté; mais afin qu'elle puiffe procurer le bien qu'on s'en promet, il faut qu'elle foit générale; & elle ne peut être générale à moins qu'elle ne foit naturelle. Tous les hommes du monde étant nés également libres, il ne faut pas s'imaginer que les uns foient d'humeur à réfigner ce qui leur appartient, fi les autres ne veulent pas faire la même chofe. Ce confentement général des hommes qui d'un commun accord fe dépouillent de telle partie de leur liberté qu'ils jugent à propos pour le bien public, eft la voix de la nature; c'eft en cela qu'ils font voir qu'ils agiffent confor-

mément aux lumieres de la raiſon naturelle, en cherchant leur propre avantage : s'il ne ſuivent pas tous le même chemin, & qu'ils ne choiſiſſent pas la même forme de Gouvernement, c'eſt une preuve inconteſtable que la nature leur en a laiſſé le choix ; mais comme un petit nombre, ou un grand nombre de perſonnes peuvent s'unir enſemble pour former de petites, ou de grandes ſocietés, auſſi dépend-il d'elles d'établir tel ordre, ou telle forme de Gouvernement qu'elles le jugent à propos ; & pourvû qu'on obtienne ce que l'on ſe propoſe dans l'établiſſement des Societés, c'eſt toûjours ſuivre la voix de la nature quel que ſoit le Gouvernement que l'on a choiſi.

De-plus : ſi l'homme étoit ſi naturellement porté à vouloir joüir d'une liberté ſans bornes, il faudroit que ce penchant fût raiſonnable ; & l'établiſſement de la Monarchie abſolue qui la détruit entierement, ſeroit directement oppoſé à la raiſon, quand même les peuples conſentiroient à cet établiſſement, puiſqu'ils n'y peuvent conſentir ſans renoncer à leur propre nature. On ne peut uſurper cette autorité abſolue ſans violer de la maniere du

monde la plus abominable & la plus criante les loix des Nations. Je dis bien plus, on ne le peut faire sans enfreindre en même temps les loix Divines: & de tous les Gouvernemens, il semble que le plus juste, le plus raisonnable & le plus naturel soit le Gouvernement populaire, puisque c'est le plus libre, chaque particulier participant également à l'autorité Souveraine. Cependant notre Auteur nous le représente comme une source inépuisable de desordre, de confusion & de vices. On n'en pourroit pas disconvenir, si ce qu'il dit étoit véritable; mais comme il m'arrive souvent d'être d'un sentiment opposé au sien, j'espere qu'on me pardonnera si je me déclare encore contre lui en cette occasion, & si je soutiens qu'il n'y a que les préceptes simples & certains de la raison qu'on puisse appliquer en général à tous les hommes en qualité de loix naturelles; & ceux-là les observent éxactement, qui suivant leurs lumieres, tâchent de pourvoir à leur avantage & à celui de leur postérité, quelque forme de Gouvernement qu'ils choisissent. Quiconque voudra éxaminer les choses avec plus d'exactitude, trouvera que la rai-

ſon enjoint à chaque particulier de ne prétendre pas plus pour lui qu'il ne voudroit accorder aux autres, & de ne pas garder une liberté qui lui ſeroit préjudiciable : la même raiſon lui enſeigne qu'il ne doit pas ſe promettre que les autres ſoient d'humeur à ſe dépouiller de leur liberté, pendant que lui ſeul, à leur préjudice, voudroit jouïr de cette liberté que la nature a accordée à tous les hommes en naiſſant. Celui qui veut ſe tirer de pair doit montrer auparavant quelle raiſon il a pour vouloir s'élever au-deſſus de ſes freres ; & s'il n'en a point, il ſe déclare leur ennemi en voulant uſurper ce qui ne lui appartient pas. Ce procédé n'eſt pas populaire, mais tyrannique, & on dit des tyrans, *eos exuiſſe hominem*, qu'ils ont dépouillé l'humanité, parce qu'ils s'attribuent avec auſſi peu de juſtice que de raiſon, des choſes qui ſont incompatibles avec la fragilité de la nature humaine, & qu'ils ont pour but un intérêt particulier oppoſé à celui de leurs égaux, dont ils doivent rechercher l'avantage avec autant d'ardeur que leur propre utilité. Ceux qui les favoriſent, ne valent pas mieux qu'eux ; il n'y a point

de tyrannie qui ne ſoit redevable de ſon établiſſement aux plus ſcélérats, & toutes celles qui ont été détruites, l'ont été par les plus honnêtes-gens de la Nation. Agathocles, Denis, Hieronymus Hippocrates & Epicides établirent le ſiége de leur tyrannie à Siracuſe avec le ſecours d'une troupe de mercénaires infames & débauchés; Timoleon, Dion, Théodorus, & quelques autres dont on honorera la mémoire & la vertu dans tous les ſiécles, rétablirent la liberté dans cet Etat, & en chaſſerent les tyrans. Ceux-ci, & leurs ſemblables ne ſouhaitoient pas de jouïr d'une liberté ſans bornes, ils vouloient ſeulement une liberté tempérée par les loix qui ont pour objet l'avancement du bien public; afin que tous les Citoyens fuſſent en état d'y concourir également chacun ſelon ſa capacité, & qu'on pût réprimer les deſirs ambitieux de ceux qui aſpiroient à des honneurs & à des emplois dont ils étoient indignes.

On a vû arriver la même choſe à Rome; lorſque Brutus, Valerius, & quelques autres Citoyens vertueux eurent chaſſé les abominables Tarquins, ces premiers ſe repoſerent en-

tierement sur leur innocence, & sur l'opinion qu'on avoit conçûe de leur mérite ; se croyant en sûreté sous la protection des loix, il se contenterent des honneurs dont leurs Citoyens les jugerent dignes. Cela n'auroit pas satisfait les compagnons de débauche des Tarquins. *Sodales adolescentium Tarquinorum assueti more Regio vivere, eam tum æquato jurge omnium licentiam quærentes, libertatem aliorum in suam vertisse servitutem conquerebantur. Regem hominem esse à quo impetres ubi jus, ubi injuria opus sit. Esse gratiæ locum, esse beneficio: & irasci & ignoscere posse. Leges rem surdam esse & inexorabilem, salubriorem tam inopi quam potenti: nihil laxamenti nec veniæ habere, si modum excesseris: periculosum esse in tot humanis erroribus solâ innocentiâ vivere.* Je ne puis pas dire que ni les uns ni les autres souhaitassent de joüir d'une liberté sans bornes; car les vertueux vouloient bien être soumis aux loix, & les vicieux ne demandoient pas mieux que de se soumettre à la volonté d'un homme, afin de pouvoir commettre toute sorte de crimes impunément. Mais si nous devons en croire notre Auteur, la conduite furieuse & déréglée de ces jeu-

nes débauchés qui firent tous leurs efforts pour renverser la constitution du Gouvernement de leur Patrie, afin d'obtenir l'impunité de leurs crimes, auroit été plus naturelle, c'est-à-dire, plus raisonnable, que la conduite réglée de ces hommes vertueux, qui souhaitoient que la loi de leur pays fût la régle de leurs actions. Je laisse à penser si ce sentiment est raisonnaale.

De tout temps, les scélérats ont toujours tâché de mettre l'autorité Souveraine entre les mains d'un seul homme qui fût capable de les protéger dans leur mauvaises actions & de leur donner des richesses & des emplois dont ils sont indignes; les gens vereux, au contraire, se confiant sur leur innocence, & ne souhaitant point d'autres richesses ni d'autres dignités que celles dont leurs égaux les estimeroient dignes, étoient contens de jouïr d'une liberté raisonnable sous la protection des loix. Si je voulois rapporter ici toutes les preuves que nous avons de cette vérité, il me faudroit transcrire toutes les histoires qui nous restent, ou au moins tout ce qu'elles nous apprennent de l'établissement & du renversement des tyrannies. Mais

ſans m'arrêter à un ſi long détail, j'aime mieux m'approcher de mon ſujet, qui n'eſt pas de comparer la Démocratie avec la Monarchie, mais bien le Gouvernement mixte avec cette Monarchie abſolue, qui fait tout dépendre de la volonté d'un homme, d'une femme, ou d'un enfant né dans la famille régnante, ſans que les mauvaiſes qualités de cet héritier puiſſent lui faire perdre ſon droit. Je laiſſe aux perſonnes qui aiment la vérité, à juger ſi les hommes du monde les meilleurs & les plus braves n'ont pas un penchant naturel à aimer un Gouvernement qui les met à couvert des injures qu'on leur pourroit faire, ſurtout leur deſſein étant de n'en faire à perſonne? Que ces perſonnes me diſent, ſi ceux qui ne deſirent point de s'élever injuſtement au-deſſus de leurs freres, n'aimeroient pas mieux qu'un peuple, ou un Sénat, tel que le fut celui de Rome depuis le banniſſement de Tarquin juſqu'au temps de Céſar, décidât de leur mérite, que d'en laiſſer le jugement à Tarquin, à Céſar, ou à ſes Succeſſeurs? Que ceux qui aiment la vérité conſidérent ſi les Bandes Prétoriennes débauchées & corrompues;

ſi Macron, Séjan, Tigellin & leurs ſemblables, qui étoient à la tête de ce Corps, ne ſeront pas toûjours de l'humeur des fils de Brutus, qui ne pouvoient penſer ſans horreur au pouvoir inéxorable des loix, & à la néceſſité où ils ſe voyoient réduits de ne compter que ſur l'innocence de leur vie? Qu'ils me diſent de bonne foi, ſi des gens de ce caractére ne ſeront pas toûjours diſpoſés à embraſſer avec chaleur l'intérêt des Princes qui les ont élevés aux honeurs & aux dignités, quelques vicieux que puiſſent être ces bienfaiteurs? Si cela ne ſuffit pas encore, qu'on prenne la peine de faire réfléxion à ce qui ſe paſſe parmi nous, & qu'on voye ſi Hyde, Clifford, Falmouth, Arlington, & Dandy auroient pu prétendre aux premiers emplois de l'Etat, ſi ces emplois euſſent été en la diſpoſition d'un Parlement libre, & bien réglé? Qu'on éxamine avec attention la conduite de ces bons Anglois, & qu'on me diſe après cela s'ils ne reſſemblent pas beaucoup mieux à Narciſſe, à Pallas, à Icellus, Lacon, Vinnius, & aux autres Miniſtres de ce caractére, qu'aux Brutus, aux Valérius, aux Fabius, aux Quintus, aux Cornelius, &c.

&c. ? Qu'on fasse de sérieuses réfléxions sur ce qui se passe parmi les hommes, & l'on verra si les bons aussi bien que les méchans ne se rangent pas toujours du parti qui les favorise eux & leurs semblables. L'on verra si la Cléveland, la Portsmouth & les autres femmes qui menent la même vie, sont parvenues aux honneurs, & aux richesses dont elles joüissent, par les grands services qu'elles ont rendu à l'Etat; & l'on devinera aisément quels emplois on auroit donné à Chiffinch, à Fox & à Jenkins si notre Gouvernement avoit été tel que les gens de bien le souhaitent. Pour peu de réfléxion qu'on veuille faire, il ne sera pas difficile de connoître, si les pernicieuses maximes de la vieille Cour par le moyen desquelles on se mettoit en possession du bien de son prochain sous prétexte qu'il étoit Lunatique, si le Larcin & le Maquerelage, qui y avoient la vogue, & si le nouveau métier des Délateurs conduisent plus sûrement aux honneurs sous le régne d'un Monarque qui peut être foible & vicieux, & qui est toûjours exposé aux tromperies des flateurs, que sous le Gouvernement d'un Sénat, ou d'un peuple

éxact & intégre. En un mot l'on connoîtra si des gens qui ne vivent que de ces infames métiers, & qui n'en sçavent point d'autres, ne seront pas toûjours disposés à favoriser un Gouvernement sous lequel ils possédent, ou peuvent esperer de posseder un jour les premiers emplois, & à s'opposer à celui sous le quel ils ne peuvent attendre que toute sorte de mépris, & le châtiment de leurs crimes. Cela étant une fois déterminé, on n'aura pas beaucoup de peine à voir pourquoi les scélérats se sont toûjours déclarés en faveur du Gouvernement mixte; & qui des uns ou des autres ont souhaité de jouïr d'une entiere liberté de faire le mal.

SECTION XXI.

Les Gouvernemens Mixtes, & Populaires sont plus en état de maintenir la Paix, & de bien conduire une guerre, que les Monarchies absolues.

JE n'ai aucun intérêt qui m'engage à entreprendre la défense de la Démocratie: d'ailleurs, j'ai fait voir que lorsque Xénophon, Thucydide, & quelques autres parmi les Anciens ont par-

lé contre la trop grande puissance du commun peuple, ce n'a été que dans la vûe de donner la préférence au Gouvernement Aristocratique, dont ils étoient partisans, & non pas à la Monarchie absolue, dont ils ne parloient jamais qu'en termes de mépris & d'horreur, la regardant comme très-mauvaise en elle-même, & croyant qu'il n'y avoit que des peuples lâches ou barbares qui en pussent supporter le joug. C'est une vérité que je crois avoir prouvée invinciblement; je ne m'y arrêterai donc pas davantage, & laisserai notre Chevalier, comme un autre Don Quixote, combattre les fantômes qui se forment dans son cerveau, lui permettant de dire tout ce qu'il lui plaira, contre des Gouvernemens qui n'ont jamais été, si ce n'est dans une Place à-peu-près comme St. Marin proche de Sinigaglia en Italie, où cent Paysans gouvernent une misérable roche que personne ne se met en peine d'attaquer, & qui n'a aucun rapport avec l'affaire dont il s'agit ici. Si la Doctrine de Filmer est véritable, la Monarchie, dont il fait l'éloge, est non seulement préférable à la Démocratie, & au Gouvernement mixte, mais est l'unique forme de

Gouvernement qu'on doit recevoir, si l'on ne veut pas attirer sur soi les peines que méritent ceux qui violent les Loix de Dieu & de la Nature. Mais comme je crois avoir prouvé évidemment que Dieu n'a point institué ce gouvernement, & qu'il ne nous a point ordonné de l'établir, ni approuvé un pareil établissement; que les hommes n'y ont aucun penchant naturel, & que bien loin de cela, tout ce qu'il y a eu de gens sages & vertueux dans le monde l'ont toûjours eu en horreur; qu'il n'y a eu que les Nations les plus barbares, & les plus stupides qui ayent pû s'en accommoder; & que si quelques autres peuples s'y sont soumis ce n'a été que par force, par violence, par fraude & après avoir été entierement corrompus: ayant dis-je, prouvé tout cela d'une maniere fort claire, il ne me reste plus qu'à faire voir que le progrès de cette Monarchie absolue a été à tous égards, semblable à son commencement.

Pour cet effet, il faut éxaminer les paroles de notre Auteur. *Ainsi*, dit-il, *ils nous peignent au naturel cette bête à plusieurs têtes: qu'on me permette de déchiffrer la forme de leur Gouvernement. Comme il est redevable de son origine à la*

sédition, aussi ne subsiste-t-il que par des crimes: il ne peut se maintenir que par la guerre, soit qu'ils la fassent avec des ennemis étrangers, ou avec leurs amis dans leur propre Patrie. Pour répondre à ce que dit ici notre Auteur, je ne m'arrêterai pas à critiquer ces paroles, quoiqu'on puisse avec raison appeller véritable Galimatias, ce qu'il appelle *déchiffrer* la forme du Gouvernement, & ce qu'il dit d'une guerre avec des amis; mais entrant dans l'éxamen de ce qu'il avance, que les gouvernemens populaires ou mixtes tirent leur origine des séditions, & sont toûjours le Théâtre des guerres civiles ou étrangeres, je prendrai la liberté de lui répondre, que puisque Dieu & la Nature ne nous ont point prescrit une certaine forme de Gouvernement plutôt qu'une autre, on ne peut reconnoître pour Gouvernemens légitimes que ceux qui sont fondés sur le consentement des peuples. Il dépend de ces peuples d'établir dès le commencement des Gouvernemens populaires, ou de le faire dans la suite, sans qu'on puisse les accuser de sédition, s'ils viennent à s'appercevoir que le premier qu'ils avoient reçu parmi eux, leur est désavantageux, ou préju-

diciable. Les Nations qui ont suivi cette maxime, ont fait paroître plus de justice dans leur Gouvernement en temps de aix, & lors qu'il a été nécessaire de prendre les armes, elles ont fait la guerre avec plus de valeur & de succès, qu'aucune Monarchie absolue. Filmer prétend *que dans les gouvernemens Populaires les particuliers ne songent qu'à leur propre intérêt, sans se mettre beaucoup en peine de celui du public; dans ces Gouvernemens,* ajoûte-t-il, *on regarde les dangers qui menacent l'Etat, comme un coup de tonnerre, dont un chacun souhaite de n'être point atteint.* Mais moi je soutiens qu'on ne peut engager les particuliers à s'intéresser fortement au bien public, qu'en leur donnant au Gouvernement la part que les Monarchies absolues leur refusent; car autrement, ils ne peuvent s'assurer pour eux-mêmes, pour leur postérité, & pour leurs amis du bien qu'ils souhaitent; ce qui est néanmoins le principal motif qui porte les hommes à s'exposer aux travaux, & aux dangers. C'est une folie de s'imaginer que la vigilance, & la sagesse du Monarque puisse suppléer au peu de soin des particuliers; car nous sçavons par une funeste expérience qu'il n'y a jamais

eu de perſonnes dans le monde plus denuées de ces deux qualités & des autres vertus néceſſaires pour un ouvrage ſi important, que pluſieurs de ces Monarques : & ce qui eſt encore bien pis, c'eſt que la force & le bonheur du Peuple faiſant ſouvent ombrage à ces Souverains, ils ne cherchent pas à le rendre plus puiſſant ni plus heureux; il y en a même qui ſont tous leurs efforts pour affoiblir leurs ſujets & les rendre miſérables. Les Monarchies des ſiécles paſſés ne nous fourniſſent que trop d'exemples de cette nature; & ſi nous coſidérons celles de France & de Turquie, qui ſont les deux Etats qui ont paru les plus floriſſans dans ce ſiécle, les Peuples y ſont ſi miſérables, qu'ils n'appréhendent point le changement de Maître ou de Gouvernement. Si l'on en excepte un petit nombre de Miniſtres, on y tient tous les ſujets ſi éloignés de la connoiſſance & de la conduite des affaires, que quand même quelqu'un d'entre eux s'imagineroit que leur condition pourroit encore empirer, ou qu'il appercevroit quelque jour à la rendre meilleure, il lui ſeroit impoſſible de prévenir les nouveaux malheurs dont il ſeroit menacé, & de

trouver les moyens de se rendre plus heureux. Tacite remarque que de son temps, personne n'étoit capable d'écrire l'Histoire, *Inscitia Reipublicæ, ut alienæ.* Ils négligeoient les affaires publiques, parce qu'ils n'avoient aucune part à leur administration. On a dit du peuple Romain, que tant qu'il combattit pour ses propres intérêts, il fut invincible : mais que dès qu'il fut devenu esclave sous des maîtres absolus, il devint lâche & sans courage, il ne demanda plus que du pain, & des spectacles, *Panem & Circenses;* la force des armées Romaines ne consista presque que dans des étrangers; l'esprit abattu par la servitude, les Romains n'eurent ni le courage de se défendre, ni l'inclination de combattre pour des Maîtres vicieux : ils n'avoient garde d'entreprendre de nouvelles conquêtes, ç'auroit été le moyen d'augmenter une puissance qui étoit la ruine du peuple. Dans tous les pays où la servitude régne, elle y produit les mêmes effets. Quoique la Turquie posséde de vastes Provinces qui produisent naturellement d'aussi bons soldats que les autres lieux du monde, toutes les forces du Turc ne consistent pourtant que dans

Tacit. An. L1.

des enfans, qui ne sçavent pas qui est leur pere ; & dont le nombre est si petit, que s'il venoit à être défait dans quelques batailles, ce grand Empire se verroit fort près de sa perte, les malheureux peuples qui vivent sous ce Gouvernement tyrannique, n'ayant ni le courage, ni le pouvoir, ni la volonté de le défendre. Telle fut la destinée des Mamelucs. Ils avoient éxercé leur tyrannie, pendant près de deux cent ans, dans le Royaume d'Egypte, & dans une partie considérable de l'Asie ; mais leurs sujets devenus lâches, & étant d'ailleurs mécontens de leur Gouvernement, ils ne pûrent jamais rétablir leurs affaires lorsqu'ils eurent été défaits, proche de Tripoli, par Selim, qui profitant de sa victoire s'empara en peu de mois de leur Royaume.

Malgré le nombre & l'inclination guerriere du peuple de France, la bravoure de la Noblesse, l'étendue du Royaume, les avantages de sa situation & les grands revenus du Souverain, cet Etat doit principalement ce haut degré de puissance auquel il se voit élevé à la mauvaise conduite de l'Angleterre, à la valeur des troupes qu'elle

lui a fournies, & aux ſoldats étrangers qui compoſent la meilleure partie de ſes armées; ce qui eſt un appui ſi peu aſſuré que pluſieurs perſonnes fort verſées dans les affaires de cette nature, ne font point difficulté de croire que ce Gouvernement ne ſe ſoutient pas tant par le moyen de ſes propres armées, que par mille artifices dont il ſe ſert pour corrompre les Miniſtres des Cours étrangeres. Ces perſonnes éclairées ſe perſuadent aiſément que ſi on changeoit de conduite dans les Cours voiſines de France, cela ſuffiroit pour abaiſſer cette grandeur qui s'eſt rendue ſi formidable à toute l'Europe; la miſere où le Souverain de cette puiſſante Monarchie a réduit ſes ſujets, étant ſi grande que dans une révolution ils ne ſeroient pas plus en état de le défendre, qu'ils ont été en état de défendre leurs priviléges & leurs droits contre ſon autorité abſolue.

On ne doit pas s'imaginer que cela procéde d'un défaut particulier au Gouvernement François; il a cela de commun avec toutes les Monarchies abſolues. Il n'y a point de Gouvernemens fermes & aſſurés, excepté ceux qui ont des forces ſuffiſantes pour ſe

défendre ſans être obligés de ſe ſervir de troupes étrangeres. Des ſoldats mercénaires trahiſſent ſouvent leur maître, lorſque ſes affaires prennent un mauvais train, & ne font jamais paroître tant de courage ni d'adreſſe, que ceux qui combattent pour eux-mêmes, & qui doivent participer aux avantages de la victoire. Ces troupes mercénaires ne penſent qu'à s'acquitter de leur devoir autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe conſerver leurs emplois, & pour en faire leur profit; mais cela ne ſuffit pas pour animer l'eſprit des hommes à demeurer ferme, lorſqu'ils ſe voyent expoſés à de grands dangers. Le berger mercénaire s'enfuit à l'approche du loup; & ce ſecours étranger venant à manquer, tout ce qu'un Prince peut raiſonnablement attendre de ſes peuples opprimés & mécontens, c'eſt que, pendant ſa proſpérité, ils ſupportent avec patience le joug qu'il leur a impoſé; mais ſi la fortune ſe déclare contre lui, il doit être perſuadé qu'ils ne lui donneront aucune aſſiſtance, & même qu'ils ſe rangeront du côté de ſes ennemis pour ſe venger des maux qu'il leur a faits. C'eſt ainſi que périrent Alphonſe & Ferdinand

Rois de Naples, auſſi bien que Louis Sforce Duc de Milan, du temps de Charles VIII. & de Louis XII. Rois de France. Les deux premiers étoient fourbes, violens & cruels; il n'y avoit perſonne dans leur Royaume qui fût capable de s'oppoſer à leur fureur; mais lorſqu'ils furent attaqués par une puiſſance étrangere, ils perdirent tous leurs Etats, *ſans rompre une Lance*, comme le rapporte Guichardin, & Sforce fut livré entre les mains de ſes ennemis par ſes ſoldats mercénaires.

Je crois qu'il ſeroit difficile de citer l'exemple d'un Gouvernement qui, ayant ſuivi les mêmes maximes, ait eu un meilleur ſort: mais s'il arrivoit par hazard qu'un peuple ſoumis à une Monarchie abſolue, ſoit par coûtume, ſoit par crainte de pis, ſuppoſé toutefois qu'il y ait condition au monde pire que celle-là; s'il arrivoit, dis-je, par hazard qu'un peuples retenu par ces deux motifs fût non ſeulement d'humeur à ſouffrir avec patience, mais encore qu'il voulût défendre un pareil Gouvernement; ni la Nobleſſe, ni le commun peuple ne pourroient pas réüſſir dans ce deſſein. Exclus de l'adminiſtration des affaires, ils ne s'intéreſſent

point à ce qui regarde le public : tout eſt gouverné par un ſeul, ou par un petit nombre de perſonnes, & tous les autres n'entrent point dans le Conſeil, & ignorent par conſéquent les meſures qu'on doit prendre. Filmer nous dira ſans doute que cela n'eſt pas une affaire ; & que le Souverain par ſa prudence pourvoira à tout. Mais ſi ce Souverain eſt un enfant, un fou, un enragé, ou qu'il ſoit ſi avancé en âge qu'il ne puiſſe plus vaquer aux affaires, & que ſa vieilleſſe lui ait fait perdre l'uſage de la raiſon ; ou bien s'il n'a aucun de ces défauts, & qu'au contraire, il ait autant d'eſprit, d'adreſſe & de courage qu'on en voit ordinairement dans les autres hommes ; comment s'acquittera-t-il d'un emploi qui demande une prudence conſommée, & où l'on n'a pas moins beſoin de valeur & d'expérience, que de ſageſſe ? On ne gagneroit rien à dire que les fautes que le Prince pourroit faire peuvent être réparées ou prévenues par la ſage direction de ſon Conſeil ; car nous ne voyons pas encore comment il lui ſeroit poſſible d'avoir des Miniſtres ſages & prudens, ni qui pourroit l'obliger à ſuivre les avis qu'ils lui donneroient ? S'il dépend de lui de faire ce qui lui

plaît, quand même on lui donneroit de bons conseils, son jugement étant dépravé, il ne manquera jamais de suivre le pire : s'il est obligé de se conduire suivant les avis de son Conseil, il n'est plus ce Monarque absolu dont nous parlons, & le Gouvernement n'est pas Monarchique, mais Aristocratique. Ceci ressemble parfaitement bien aux feuilles dont nos premiers parens tâchoient de couvrir leur nudité. Il auroit été fort inutile de donner de bons conseils à Sardanapale ; & il n'y avoit personne qui fût capable de défendre l'Empire d'Assirie, pendant que ce Prince enfermé avec ses P... ne songeoit qu'à assouvir son impudicité, & à se plonger dans toutes sortes de débauches. Il n'y avoit personne qui pût défendre Rome, dans le temps que Domitien ne s'occupoit qu'à tuer des mouches, & qu'Honorius donnoit tous ses soins à ses poules. La Monarchie de France auroit infailliblement péri sous les Rois fainéans, si on n'avoit pas arraché le Sceptre de ces mains indignes de le porter. Le monde n'est que trop rempli d'exemples de cette nature. Lorsqu'il plaît à Dieu, par un effet singulier de sa faveur, de donner à un peuple un

Roi juſte, ſage & vaillant, c'eſt une bénédiction paſſagere, ſes vertus finiſſent avec lui; & comme Dieu ne nous a jamais promis, & que rien ne nous oblige de croire que ſes Succeſſeurs ſeront revêtus des mêmes qualités, on ne peut compter là-deſſus; & ce ſeroit en vain qu'on nous diroit que la choſe n'eſt pas impoſſible.

D'un autre côté dans les Gouvernemens populaires ou mixtes, tous les particuliers s'intéreſſent au bien public: tous ont part à l'adminiſtration des affaires, un chacun ſelon ſa qualité ou ſon mérite; & par conſéquent, il ne pourroit arriver de révolution dans l'Etat, qu'elle ne fût préjudiciable à tous: il n'y a point de particulier qui ne puiſſe propoſer dans le Conſeil ou au Magiſtrat, tout ce qu'il croit être utile au public: la défenſe de la Nation conſiſte dans ſes propres forces, n'y ayant perſonne qui ne ſoit armé & diſcipliné: un chacun participe aux avantages des bons ſuccès, & il n'y en a point qui n'ait part aux pertes que l'on fait. C'eſt-là ce qui rend les perſonnes habiles & généreuſes, c'eſt ce qui leur inſpire un amour ardent pour la Patrie: cet amour, & le deſir d'acquerir des louan-

Amor Patriæ laudiſque immenſa Cupido. Virgil.

ges, qui eſt la récompenſe de la vertu, à élevé les Romains au-deſſus de tout les autres peuples de la terre; & par tout où l'on ſuivra les mêmes maximes, elles produiront à-peu-près les mêmes effets. Par ce moyen Rome eut autant de ſoldats qu'elle avoit de Citoyens. Tant qu'ils eurent affaire aux Nations libres de l'Italie, de la Grece, de l'Afrique ou de l'Eſpagne, ils ne purent jamais ſe rendre maîtres d'aucun Pays, qu'ils n'euſſent auparavant épuiſé toutes les forces de ſes Habitans: mais lorſqu'ils eurent affaire à des Monarques, le gain d'une bataille ſuffiſoit pour les mettre en poſſeſſion de tout un Royaume. L'armée d'Antiochus ayant été miſe en deſordre à Thermopile, par Acilius, ce Prince lui abandonna tout ce qu'il poſſedoit en Grece; & lorſqu'il eut été défait par Scipion Naſica, il laiſſa à ſa diſcrétion tous les Royaumes & Territoires de l'Aſie en-deçà du Mont-Taurus. Il ne fallut qu'un ſeul combat à Paulus Emilius pour conquerir le Royaume de Macédoine ſur Perſée. On eut encore moins de peine à ſubjuguer Syphax, Gentius, Tigranes, Ptolomée, & pluſieurs autres Monarques. Les troupes mercénaires ſur leſquelles ces Prin-

ces comptoient beaucoup étant défaites, les Provinces & les Villes se souciant fort peu de l'intérêt de leurs Maîtres, se soumettoient sans résistance à ceux qui avoient plus de vertu & de bonheur. Si la Puissance Romaine n'avoit pas été appuyée sur des fondement plus sûrs, elle n'auroit pû subsister. Malgré leur courage & leur valeur, les Romains ont été souvent battus, mais ils réparoient bien-tôt leur perte par le moyen de leur admirable discipline. Lorsqu'Annibal eut gagné les batailles de Trebie, de Ticinum, de Thrasimene, & de Cannes; lorsqu'il eut défait les Romains en plusieurs autres occasions, & qu'il leur eut tué plus de deux cent mille hommes, avec Paulus Emilius, Caïus Servilius, Sempronius Gracchus, Quintius, Marcellus, & plusieurs autres grands Capitaines; lorsque à-peu-près dans le même temps les deux braves Scipions eurent été taillés en piéces avec leurs armées en Espagne, outre plusieurs pertes considérables qu'ils firent sur mer, & dans la Sicile, personne n'auroit jamais crû que Rome eût été en état de résister à ses ennemis; mais la vertu de ses Citoyens, l'amour qu'ils portoient à leur Patrie,

& l'excellence du Gouvernement ; augmentoient les forces de cette République au milieu de toutes ces calamités; & enfin elle ſurmonta tout. Plus Annibal s'approchoit de leurs murailles, & plus les Romains faiſoient paroître de vigueur dans leur réſiſtance. Quoi qu'ils euſſent perdu plus de grands Capitaines qu'on n'en a jamais vû dans aucune République, ils en trouvoient tous les jours d'autres pour les mettre en leur place, qui les ſurpaſſoient en toute ſorte de vertus. Je ne ſçai ſi cette Maitreſſe du monde a jamais eu tant de Citoyens capables d'exécuter les plus hautes entrepriſes, qu'elle en avoit à la fin de cette cruelle guerre qui en avoit fait périr un ſi grand nombre; mais il me ſemble que les victoires qu'ils remporterent, ne ſont pas de trop bonnes preuves de ce que notre Auteur avance, *qu'ils ne ſe mettoient pas fort en peine de veiller à la conſervation du bien public, & qu'ils ne ſongeoient qu'à leur ſalut particulier.* Il n'y a jamais eu parmi les Romains que le ſeul Cécilius Metellus qui après la bataille de Cannes fut aſſez lâche pour former le deſſein de ſe mettre à couvert de la ruïne de ſa Patrie ; mais Scipion, qui fut depuis ſurnommé

l'Africain, menaçant de faire mourir quiconque ne voudroit pas promettre avec ferment de n'abandonner jamais sa Patrie, lui fit changer de résolution. On peut attribuer tout cela en général à la bonté de leur Gouvernement & à l'excellence de leur discipline, dont tous les Citoyens étoient tellement imbus dès leur enfance qu'ils n'avoient point de passion plus ardente que l'amour de la Patrie, ayant pris une ferme résolution de mourir pour elle, ou de ne survivre point à sa ruine. Mais pour ce qui est des moyens qu'ils employerent pour venir à bout de leurs glorieux desseins, & pour trouver des hommes qui éxécuterent des entreprises plus hautes que toutes les précédentes, on ne peut l'attribuer qu'à ce qu'ils choisissoient tous les ans de nouveaux Magistrats; ce qui faisoit que plusieurs Citoyens qui parvenoient aux premieres charges de l'Etat, se voyant élevés aux honneurs & aux dignités, souhaitoient avec passion de s'en rendre dignes.

Je n'insisterois pas beaucoup sur tout ceci, si c'étoit quelque chose de particulier au Gouvernement des Romains. Mais quoiqu'il semble que leur discipline ait été la plus parfaite & la mieux

obſervée, & qu'elle ait produit des vertus qui ont ſurpaſſé toutes celles des autres Nations ; je ſoutiens pourtant que tous les peuples du monde qui ont joui de la liberté, & qui ont eu aſſez de part au Gouvernement pour devoir s'intéreſſer à ſa conſervation, ont éprouvé à-peu-près le même ſort. On a vû les mêmes effets du bon Gouvernement chez toutes les Nations d'Italie. Les Sabins, les Volſques, les Æques les Toſcans, les Samnites & pluſieurs autres ne purent jamais être domptés, tant qu'il leur reſta des perſonnes capables de porter les armes. Les Samnites ſeuls, qui habitoient une Province peu conſidérable & ſtérile donnerent plus de combats, avant que de vouloir ſe ſoumettre, que tous les Royaumes de Numidie, d'Egypte, de Macédoine & d'Aſie ; & comme nous l'apprenons par l'Ambaſſade qu'ils envoyerent à Annibal, ils ne céderent que lorſque de toutes les puiſſantes armées qu'ils oppoſerent aux Romains, & par le moyen deſquelles ils remporterent pluſieurs victoires ſur eux, il ne leur en fut pas reſté aſſez pour pouvoir réſiſter à une ſeule Légion. Parmi les Lacédémoniens, nous en trouvons peu qui

n'ayent volontiers exposé leur vie pour le service de leur Patrie; les femmes mêmes étoient tellement animées de la même passion, qu'elles refusoient de porter le deuil de leurs maris & de leurs enfans qui mouroient pour la défense de l'Etat. Lorsque le brave Brasidas eut été tué, quelques personues de distinction furent chez sa mere pour la consoler sur la perte qu'elle venoit de faire, lui disant qu'on avoit perdu le plus vaillant homme de Lacédémone; cette mere leur répondit qu'à la vérité son fils étoit brave, & qu'il étoit mort en faisant son devoir, mais que graces aux Dieux, il en restoit encore plusieurs aussi vaillans que celui.

Lorsque Xerxès envahit la Grece, il ne se trouva pas un seul Athénien capable de porter les armes qui ne laissât à sa femme & à ses enfans le soin de chercher un azile dans les villes voisines, & qui ne consentît à brûler sa maison, pour s'embarquer avec Thémistocle; ces braves Athéniens ne songerent ni à leurs familles, ni à la perte qu'ils avoient faite de leurs maisons, que lorsqu'ils eurent défait les Barbares par mer & par terre à Salamine, & à Platée. Lorsqu'on a le soin

d'encourager ainſi les eſprits, on trouve toujours des perſonnes douées de qualités excellentes : & comme l'on n'en a jamais vû qui ayent ſurpaſſé en toutes ſortes de vertus morales, militaires & civiles celles qui avoient été nourries ſous cette diſcipline ; auſſi ces pays, où elles étoient en plus grand nombre, n'ont produit aucun homme illuſtre depuis la perte de leur liberté, qui en étoit comme la mere & la nourrice.

Quand même je remplirois un volume d'exemples de cette nature, ce qui me ſeroit fort facile, les perſonnes du caractére de Filmer, me diroient toûjours que, dans les Gouvernemens populaires, les particuliers regardent *les dangers dont l'Etat eſt menacé, comme une eſpece de foudre, & ſouhaitent ſeulement de n'en être point atteint.* Tout ce que je pourrois leur dire ſeroit fort inutile ; c'eſt pourquoi mépriſant & déteſtant leur folie & leur inpudence autant qu'elle le mérite, je conclus cette Section par les paroles que Trajano Boccalini met dans la bouche d'Apollon pour réponſe aux plaintes que les Princes lui faiſoient de ce que leurs ſujets n'avoient plus pour leur Patrie autant d'amour qu'ils en avoient

autrefois, & que ceux qui vivoient ſous les Républiques en avoient actuellement ; ce Dieu leur dit que leur mauvais Gouvernement en étoit la cauſe, & que le tort qu'ils s'étoient fait à eux-mêmes par leur violence, par leurs extorſions, & par leur fraude, ne ſe pouvoit réparer que par leur libéralité, par leur juſtice, & que par le ſoin qu'ils ſe donneroient pour rendre leurs ſujets heureux.

SECTION XXII.

Les Républiques s'appliquent à faire la guerre ou à entretenir la paix ſuivant la diverſité de leur conſtitution.

SI j'ai juſques ici, parlé en général des Gouvernemens populaires ou mixtes comme tirant tous leur origine du même principe, ç'a été ſeulement parce que Filmer les a tous blâmé en général ſans aucune diſtinction, & leur a imputé à tous en général des défauts qu'on n'a peut-être jamais remarqué dans aucun, mais qui au moins ſont directement oppoſés à la conſtitu-

tion de plusieurs de ces Gouvernemens. Comme il est également ignorant & de mauvaise foi, il n'est pas aisé de déterminer par lequel de ces deux principes il agit en nous représentant les choses tout autrement qu'elles ne sont. Mais afin qu'il n'en puisse imposer à personne, il est bon de remarquer que la constitution du Gouvernement des Républiques a été si diverse, suivant la différence du tempérament des peuples, & par rapport aux différentes circonstances du temps, que s'il y en a quelques-unes dont la constitution semble demander la guerre, il y en a d'autres au contraire qui semblent ne s'être proposé que d'entretenir la paix; & il y en a eu plusieurs qui ayant pris un certain milieu entre ces deux extrêmes, qui au sentiment de quelques-uns, n'est pas le plus mauvais chemin, ont tellement tempéré l'inclination qu'elles avoient pour la paix, qu'elles n'ont pas laissé de faire tous leurs efforts pour tenir leurs sujets en état de faire la guerre lorsqu'elle seroit absolument nécessaire. Or comme chacune de ces Républiques a pris une route différente, se proposant un différent but, il faut les examiner chacune en particulier.

Les

Les villes de Rome, de Lacédémone, de Thébes, & toutes les Communautés des Etoliens, des Achéens, des Sabins, des Latins, des Samnites, & plusieurs autres de la Grece & de l'Italie, semblent ne s'être point proposé d'autre but que de conserver leur liberté dans leurs pays, & de faire la guerre aux étrangers. Toutes les Nations d'Espagne, d'Allemagne, & des Gaules avoient en vûe la même chose. On s'y appliquoit principalement à rendre les peuples vaillans, obéïssans à leurs Généraux, à leur inspirer l'amour de la Patrie, & à les disposer à être toujours prêts à combattre pour son service. Ce fut pour cette raison que les Sénateurs ayant tué Romulus, persuaderent à Julius Proculus de déclarer qu'il avoit vû ce Prince montant au Ciel environné d'une gloire éclatante, qui promettoit de grandes choses à la ville : *Proinde rem militarem colant.* Les Athéniens n'avoient pas moins d'inclination pour la guerre, mais ils s'appliquoient aussi au négoce, croyant que c'étoit le vrai moyen d'être en état de la faire avec succès, parceque le négoce augmente le nombre du peuple en attirant quantité

d'étrangers dans le pays, & qu'il sert à amasser de grandes richesses qui sont le nerf de la guerre. Les villes de Phenicie, dont Carthage étoit la plus considérable suivoient la même méthode; mais sçachant que les richesses ne sont pas capables de se garder elles-mêmes, ou dédaignant de joüir dans la mollesse du gain qu'ils avoient dans le négoce, ces peuples s'appliquerent tellement à la guerre, qu'ils s'éleverent à un si haut degré de puissance, qu'ils auroient été invincibles s'ils n'avoient jamais eu affaire aux Romains. Il semble que les Républiques de Venise, de Florence, de Genes, de Lucques, & quelques autres villes d'Italie ayant principalement eu en vûe de rendre le négoce florissant, & que confiant le soin de leur salut à la protection d'Etats plus puissans, elles n'ayent jamais entré en guerre que lorsqu'elles y ont été contraintes, sur tout lorsqu'il a été question de la faire par terre; & lorsqu'elles y ont été obligées, elles se sont servi de troupes mercenaires.

D'ailleurs, parmi ces Républiques qui se sont proposé de faire la guerre, les unes ont eu en vûe de faire des con-

quêtes pour aggrandir leur Domination ; & les autres au contraire de ſe défendre ſeulement pour maintenir leur liberté. Rome doit être miſe entre celles qui vouloient étendre leurs conquêtes. Les habitans de cette ville perſuadés qu'ils ne pouvoient réüſſir dans ce deſſein ſans un grand nombre de ſoldats, recevoient volontiers parmi eux, dans le Sénat & dans les charges de la Magiſtrature, les étrangers qui vouloient bien ſe joindre à eux. Numa étoit Sabin : Tarquinius Priſcus étoit fils d'un Grec : on reçut dans le Sénat cent des Sabins que Tatius avoit amenés avec lui : Appius Claudius de la même Nation vint à Rome, fut mis au nombre des Sénateurs, & créé Conſul. Ils démolirent pluſieurs villes & en tranſporterent les habitans chez eux, donnerent le droit de Borgeoiſie à pluſieurs autres, quelquefois même à des villes & à des Provinces entieres ; & quelque conſidérable que fût le nombre de ceux qu'ils recevoient dans leur ville, ils ne s'en mettoient point en peine, pourvû qu'ils puſſent leur inſpirer les mêmes intérêts, les mêmes principes, la même diſcipline, & les conformer aux mœurs

des anciens habitans de cette Capitale du monde. Les Lacédémoniens au contraire ne souhaitant que de conserver leur liberté, leur vertu, & la jouïssance de ce qu'ils possédoient, & se croyant assez forts pour se défendre, établirent parmi eux une discipline si sévere, qu'il se trouva peu d'étrangers qui voulussent s'y soumettre. Ils bannirent tous les métiers superflus & inutiles; défendirent l'entrée de l'or & de l'argent; laisserent aux Ilotes le soin de cultiver les terres & d'exercer les Arts nécessaires aux choses de la vie; ils ne donnoient le droit de Bourgeoisie à aucun de ces Esclaves, & enfin ils n'élevoient leurs anfans que dans les exercices qui avoient rapport à l'Art militaire. Je ne prétens pas décider si ceci procédoit d'une modération d'esprit qui faisoit consister le bonheur d'un peuple dans la jouïssance assurée d'une liberté parfaite, dans l'intégrité, la vertu, & dans la possession de ce qui lui appartient, plutôt que dans les richesses, dans la puissance, & dans le desir d'assujettir les autres. Je ne prétens pas non plus déterminer laquelle de ces deux méthodes est la plus louable & la plus avantageuse: mais

toûjours eſt-il certain que l'une & l'autre réüſſit ſuivant l'intention des fondateurs de ces Républiques.

Rome conquit la plus grande partie de l'Univers & ne manqua jamais de troupes pour défendre ſes conquêtes : Lacédémone joüit d'une ſi grande proſpérité, & acquit tant de réputation, que pendant l'eſpace de huit cent ans, juſqu'au temps d'Epaminondas qui fit une irruption ſur ſes terres, aucun des habitans de cette ville n'avoit jamais entendu les trompettes des ennemis de deſſus les murailles : ils ne firent aucune perte conſidérable, juſqu'à ce que s'écartant du but que leurs Ancêtres s'étoient propoſé, ils s'énorgueillirent tellement de leurs proſpérités, qu'il voulurent ſoumettre à leur domination les autres Républiques de la Grèce, & entreprirent des guerres où il étoit beſoin d'argent, & d'un plus grand nombre de ſoldats, qu'une petite ville comme la leur n'en pouvoit fournir ; de ſorte qu'ils ſe virent obligés de demander du ſecours aux Barbares, pour leſquels ils avoient témoigné tant de haine & de mépris auparavant ; c'eſt ce que l'on peut voir dans les Hiſtoires de Callicratidas, de Lizander & d'A-

gésilaus ; & enfin ils souffrirent des pertes dont ils ne purent jamais se relever.

On a remarqué la même diversité dans la constitution du Gouvernement de ces Nations du Nord qui envahirent l'Empire Romain ; car quoique toutes ces Nations ne respirassent que la guerre, & qu'elles ne reconnussent pour membres de leurs Républiques, que ceux qui suivoient la profession des armes lorsqu'il étoit besoin de défendre le Gouvernement, cependant il y en eut quelques-unes qui s'incorporerent incontinent avec les habitans des pays qu'elles avoient conquis. On doit mettre en ce rang les les Francs qui s'étant bien-tôt associés avec les Gaulois ne firent plus qu'une Nation avec eux ; il y en eut d'autres qui firent un corps à part, comme les Saxons qui vêcurent toûjours séparés des Bretons : & les Goths qui pendant trois cent ans qu'ils régnerent en Espagne ne s'unirent jamais par mariage ou autrement avec les Espagnols, & continuerent de cette maniere jusques à ce que leur Royaume fut détruit par les Maures.

Après avoir mûrement éxaminé ces choses & plusieurs autres de même nature, il s'est trouvé bien des personnes

qui ont douté s'il étoit plus avantageux à une République de ſe propoſer pour but de faire la guerre, ou de rendre le négoce floriſſant; & ſi de ces Gouvernemens populaires qui ont pris le parti de la guerre, on doit plus eſtimer ceux qui ne la font que pour défendre leur pays, ou bien ceux qui l'entreprennent dans la vûe de s'aggrandir par leurs conquêtes. Ces perſonnes n'ont pas été moins émbaraſſées à l'égard des Républiques qui ont pris le parti du négoce: elles n'ont pû ſe réſoudre à déterminer leſquelles on doit préférer, ou de celles qui ſe propoſent pour derniere fin l'acquiſition des richeſſes, & qui confient la défenſe de leur Gouvernement à des troupes étrangeres & mercenaires, ou de celles qui ne regardent l'acquiſition des richeſſes que comme un moyen néceſſaire pour ſoutenir les guerres où elles pourroient ſouvent ſe trouver engagées. Il ne ſeroit peut-être pas fort difficile de ſe déterminer là-deſſus, ſi les hommes étoient d'humeur à laiſſer vivre en repos ceux qui ne cherchent point à faire du mal à perſonne; ou que les peuples qui ont aſſez d'argent pour acheter des troupes, lorſqu'ils en ont beſoin, fuſſent aſſurés d'en trouver

qui les défendissent avec courage & fidélité, pendant qu'ils s'appliqueroient entierement à leur négoce. Mais l'expérience nous apprenant qu'il n'y a que ceux qui sont forts qui se puissent croire en sureté; & que jamais peuples n'ont été bien défendus excepté ceux qui ont combattu pour eux-mêmes; les plus grands politiques ont toûjours donné la préférence aux Républiques qui se proposent pour but de faire la guerre, & qui ne regardent leur négoce que comme un moyen de la faire avec succès. Ces politiques croyent aussi qu'il est plus avantageux à un Gouvernement de tâcher de s'aggrandir par ses conquêtes, que de se tenir simplement sur la défensive; puisque celui qui perd tout s'il vient à être vaincu, combat avec bien du desavantage; & s'il remporte la victoire, il ne gagne rien, si ce n'est qu'il évite pour le présent le danger qui le ménaçoit.

On se confirme dans cette pensée, lorsque l'on fait réfléxion que les Romains prospererent beaucoup plus que ne firent les Lacédémoniens; & que les Carthaginois qui ne s'appliquerent au négoce que pour pouvoir faire la guere avec plus de vigueur, rendirent par ce

moyen Carthage une des plus puiſſantes villes du monde : au lieu que les Vénitiens s'appliquant uniquement au négoce, & ſe ſervant de troupes étrangeres, ſont toujours obligés de faire trop de fonds ſur les Potentas étrangers; d'acheter ſouvent la paix à des conditions ignominieuſes & préjudiciables; & même de craindre quelquefois autant l'infidélité de leurs Généraux que la puiſſance de leurs ennemis. Mais ce qu'on doit le plus conſidérer en fait de ſageſſe & de juſtice, c'eſt que le Gouvernement que Dieu établit parmi les Hébreux, & les loix qu'il leur donna les diſpoſoient principalement à la guerre & aux conquêtes. Moyſe les diviſa ſous pluſieurs Capitaines, en milliers, centaines, cinquantaines, & dixaines : c'étoit-là une ordonnance perpétuelle entre eux : lorſqu'on faiſoit le dénombrement du peuple, on comptoit ſeulement ceux qui étoient capables de porter les armes : perſonne n'étoit éxempt d'aller à la guerre excepté les nouveaux mariés, ou quelques autres qui en de certaines occaſions particulieres, en étoient diſpenſés pour un certain temps; & nous voyons par toute la ſuite de l'Hiſtoire Sacrée qu'ils

avoient toujours parmi eux autant de combattans pour défendre leur Patrie, qu'ils avoient de personnes en état de porter les armes. Si on prend ceci *pour un Tableau d'un monstre à plusieurs têtes qui ne se plaît que dans le sang, engendré par la sédition, & qui ne se nourrit que de crimes*; il faut dire en même temps que c'est Dieu qui nous a peint ce tableau.

Dans cette diversité de constitutions qu'on remarque parmi les Républiques, & dans les différens effets que cette diversité de constitutions a produits, je ne vois rien qu'on puisse leur attribuer avec plus de justice à toutes en général, que cet amour ardent pour la Patrie, que Filmer soutient impudemment leur avoir manqué à toutes. A tous autres égards les maximes qu'elles suivent sont non seulement différentes, mais elles sont encore directement opposées les unes aux autres : cependant on ne peut pas dire qu'il y ait eu aucun Gouvernement dans le monde qui ait joui d'une paix aussi tranquille & aussi longue, que quelques Républiques en ont joui. Lorsque l'on considére la constitution du Gouvernement des Vénitiens, on ne peut s'empêcher de reconnoître

que le trop grand penchant qu'ils ont pour la paix leur eſt très-préjudiciable, & d'une très-dangereuſe conſéquence; cependant ils n'ont pas été moins éxemps de ſéditions domeſtiques que de guerres étrangeres. Les conſpirations des *Falerii* & des *Tiépoli* furent éteintes dans le ſang de ces conſpirateurs, & celle de *la Cuéva* fut étouffée dans le berceau. Génes n'a pas été tout-à-fait ſi heureuſe: les factions des Guelphes & des Gibelins qui ſe répandirent par toute l'Italie, infecterent auſſi cette ville; les François & les Eſpagnols par leurs artifices en exciterent d'autres du temps des *Frégoſes* & des *Adornes*; mais ces factions étant une fois appaiſées, il ont joui d'une parfaite tranquillité pendant plus de cent cinquante ans.

Il y a une autre eſpece de République compoſée de pluſieurs villes aſſociées enſemble, qui ſe gouvernent *æquo jure*, chacune de ces villes retenant en ſoi, & éxerçant dans l'étendue de ſon reſſort la puiſſance Souveraine, excepté en de certains cas ſpécifiés dans l'Acte d'union ou d'alliance qu'elles ont faite enſemble. J'avoue qu'il eſt plus mal-aiſé de maintenir la paix dans cette ſorte de Gouvernement. Il peut naître parmi ces

villes des différends au ſujet de leurs limites, juriſdictions, & autres choſes ſemblables. Elles ne peuvent pas toujours avoir les mêmes intérêts à tous égards. Le tort que l'on fait à quelques-unes ne touche pas également toutes les autres. Leurs voiſins ne manquent pas de ſemer de la diviſion entre elles ; & n'ayant point de Capitale qui ſoit en droit de décider par ſon autorité de leur différend, elles ſe trouvent ſouvent expoſées à des querelles, ſur tout ſi elles font profeſſion du Chriſtianiſme. En effet la Religion Chrétienne ayant été partagée en différens ſentimens dès le commencement de la prédication de l'Evangile, & les Papiſtes ayant toujours traité fort cruellement ceux qui ne ſuivent pas leur doctrine, il n'y a perſonne qui ne croye que le ſeul moyen de ſe mettre à couvert de leur violence, eſt de ſe ſervir des mêmes voyes dont ils ſe ſervent ; ce qui fait que preſque tous les hommes du monde s'imaginent qu'il eſt de leur devoir de faire tout leur poſſible pour obliger les autres à embraſſer leur croyance, perſuadés, que l'excès de leur violence à cet égard, eſt le témoignage le plus éclatant qu'ils puiſſent donner de leur

zéle. Néanmoins les Suiſſes, quoique d'ailleurs dans des circonſtances les plus dangereuſes qu'on ſe puiſſe imaginer, leur Gouvernement étant compoſé de treize Cantons, indépendans les uns des autres, gouvernés tout-à-fait populairement, profeſſant la Religion Chrétienne, mais différant en des points très-eſſentiels; les Jéſuites étant tout puiſſans dans huit de ces Cantons qui ſont continuellement ſollicités à faire la guerre à leurs freres, par les puiſſantes Couronnes de France & d'Eſpagne; néanmoins, dis-je, ces peuples depuis qu'ils ont ſecoué le joug inſupportable des Comtes de Haps-bourg, ont joui d'une paix plus aſſurée qu'aucun autre Etat de l'Europe, & de la plus mépriſable de toutes les Nations, ſe ſont élevés à un ſi haut degré de puiſſance, que les plus grands Monarques du monde recherchent avec empreſſement leur Alliance. Aucun Prince n'a oſé entreprendre d'envahir leur pays depuis Charles Duc de Bourgogne qui périt dans une ſemblable entrepriſe; ce Prince qui pendant un long-temps avoit été la terreur d'un Roi de France qui n'étoit pas moins dangereux par ſes artifices que par ſa puiſſance, fit voir à

toute la terre par la perte de trois armées & de sa propre vie, qu'il y avoit eu de la témérité à lui, d'attaquer un peuple libre & vaillant, quoique pauvre, qui ne lui demandoit rien, & qui ne combattoit que pour se défendre. Commines nous a laissé une relation fort éxacte de cette guerre; mais pour en mieux connoître le succès, il ne faut que voir les monceaux d'os qui sont encore aujourd'hui à Morat avec cette inscription *Caroli fortissimi Burgundiorum Ducis exercitus Muretum obsidens ab Helvetiis cæsus, hoc sui Monumentum reliquit.* Depuis ce temps-là, les plus grandes guerres qu'ils ayent faites, ont été pour la défense du Duché de Milan; s'ils en ont eu d'autres ça été sous les Enseignes de la France & de l'Espagne, afin d'entretenir leurs sujets dans l'éxercice des armes, d'animer de plus en plus leur courage, & de conserver par ce moyen la réputation & l'expérience dont ils ont besoin pour la défense de leur propre pays. Jamais Gouvernement n'a été moins sujet aux séditions populaires que celui-là; les révoltes de leurs sujets ont été en petit nombre, fort peu considérables, & ils n'ont pas eu beaucoup

de peine à faire rentrer les rebelles dans le devoir ; les troubles que les Jésuites firent naître entre les Cantons de Zurich & de Lucerne furent aussi-tôt appaisés que la révolte du Pays de Vaux contre le Canton de Berne ; & le petit nombre de séditions qui se sont élevées parmi eux, ont eu le même succès ; de sorte que Mr. de Thou dans l'Histoire de son temps, qui comprend l'espace d'environ cinquante ans, nous décrivant les horribles guerres civiles & étrangeres qui avoient ravagé l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, la Flandres, l'Angleterre, l'Ecosse, la Pologne, le Dannemarc, la Suede, la Hongrie, la Transilvanie, la Moscovie, la Turquie, l'Afrique, & plusieurs autres Etats, dit seulement à l'égard des Suisses, qu'on avoit inutilement employé tous les artifices imaginables pour troubler le repos dont ils jouïssoient & auquel tout le monde portoit envie. Mais si les subtilités & les artifices des Ambassadeurs de France & d'Espagne, non plus que les ruses malicieuses des Jésuites n'ont pas été capables de faire prendre de fausses mesures, & de troubler la tranquillité d'un peuple qui a toujours fait paroître tant de modération, de

sagesse, de justice, & de force dans les affaires du Gouvernement, nous pouvons conclure en toute assurance que leur Etat est aussi-bien constitué qu'aucune chose du monde le puisse être, & nous ne craindrons pas de dire que nous ne voyons rien qui puisse interrompre le bonheur & la paix dont cette Nation jouït. On en pourroit dire autant de la Societé des villes Anséatiques si elles étoient absolument Souveraines chez elles; mais les villes des Provinces-Unies étant toutes Souveraines, quoi qu'en grand nombre, & ayant toujours persévéré dans leur union, malgré tous les efforts qu'on a faits pour les diviser, cela est une preuve incontestable de la fermeté de leur Gouvernement tant dans les principes que dans la pratique. Il seroit difficile d'en trouver un autre dans le monde qui pût lui être comparé; & cette union qui est demeurée indissoluble nonobstant tous les artifices de leurs ennemis, prouve incontestablement que la constitution de cette République est directement opposée à ce que notre Auteur impute à tous les Gouvernemens populaires. Si pour une preuve que dans les Républiques les honnêtes gens

y sont maltraités, & les scélérats avancés aux honneurs, on m'allégue la mort de Barnevelt, & la fin tragique de Mr. de Wit, ou les emplois considérables qu'on a donné à des personnes d'un caractére infiniment au-dessous de ces deux grands hommes, j'espere qu'on voudra bien me permettre d'attribuer ces violences à un principe qui n'a rien de commun avec les maximes du Gouvernement populaire; & c'est-là tout ce que je répondrai à cette objection, ne jugeant pas à propos de m'expliquer davantage sur ce sujet.

Si ces choses ne sont pas claires en elles-même, qu'on prenne la peine de les comparer avec ce qui s'est passé entre les Princes, qui depuis le commencement du monde ont fait alliance ensemble, soit qu'ils fussent de même Nation, ou non. Qu'on me cite un exemple de six Rois ou Princes, de treize, ou d'un plus grand nombre, qui ayent fait alliance ensemble, & qui l'ayent observée inviolablement pendant un siécle ou plus, sans qu'ils ayent jamais eu aucun différend entr'eux sur l'explication & le sens de ces alliances. Qu'on compare les Cantons des Suisses & Grisons, ou les Etats

des Provinces-Unies avec la Monarchie Françoise, du temps qu'on la partageoit entre deux, trois, & quatre freres comme cela est arrivé quelquefois sous les deux premieres races; qu'on compare ces heureuses Républiques avec * *L'Heptarchie* d'Angleterre, avec les Royaumes de Léon, d'Arragon, de Navarre, de Castille & de Portugal, qui étoient sous la domination des Princes Chrétiens d'Espagne, ou avec ceux de Cordouë, de Sevile, de Malaga, de Grenade & les autres qui étoient en la puissance des Maures: après cela on verra manifestement que les Etats populaires se sont toujours distingué par le maintien de la paix entr'eux, par une perpétuelle persévérance dans leur union, & par une fidélité inviolable à observer les alliances qu'ils avoient contractées. Au lieu que les Monarchies dont je viens de parler, & toutes les autres qui ont fait de pareilles ligues, & qui nous sont connues, ont toujours été sujettes à des révoltes & à des querelles domestiques procédant de l'ambition des Princes, de sorte

* *L'Etat de la Grand'Bretagne, lorsqu'elle étoit autrefois divisée en sept petits Royaumes.*

que quelque précaution que l'on eût prise en traitant alliance avec eux, ils ne manquoient jamais de prétexte pour rompre les Traités, & il ny en avoit point de si sacré ni de si solemnel qu'ils ne violassent en peu de temps. Si l'on ne trouve pas que cela soit, j'avouerai de bonne foi que les Monarchies ont été quelquefois aussi éxemptes de troubles domestiques, que les Républiques, & que les Princes ont observé aussi religieusement & aussi constamment les alliances qu'ils avoient traitées entr'eux, qu'aucun Gouvernement populaire l'ait jamais fait. Mais s'il n'y a jamais rien eu de tel dans le monde, & que personne ne prétende le soutenir excepté ceux qui s'arment d'impudence & d'ignorance; je crois qu'il me sera permis de conclure, que quoique chaque République agisse conformément à la constitution de son Gouvernement, & que plusieurs villes ou Provinces associées ensemble ne soient pas si éxemptes de troubles que celles qui dépendent de l'autorité d'une ville Capitale, nous ne connoissons pourtant point de Gouvernement populaire qui n'ait été mieux réglé & plus paisible, qu'aucune Monarchie ou Principauté;

& pour ce qui eſt des guerres étrangeres, ces Républiques les entreprennent, ou les évitent ſuivant les buts différents qu'elles ſe ſont propoſés, ou de rendre le négoce floriſſant, ou de faire des conquêtes.

SECTION XXIII.

Le meilleur de tous les Gouvernemens, eſt celui qui pourvoit le mieux aux affaires de la guerre.

FILMER ayant confondu enſemble, ſans aucune diſtinction tous les Gouvernemens mixtes & populaires, je me ſuis vû contraint en quelque façon de faire voir la diverſité qui ſe rencontre dans leur conſtitution, & les différens Principes ſur leſquels ils ſont fondés : mais comme la ſageſſe d'un Pere ſe connoit non ſeulement en ce qu'il a ſoin de pourvoir à la ſubſiſtance de ſes enfans, & à l'augmentation de ſon Patrimoine, mais encore en ce qu'il prend toutes les précautions imaginables pour leur en aſſurer la poſſeſſion ; auſſi le meilleur de tous les Gou-

vernemens, est constamment celui qui tend à augmenter le nombre, la force & les richesses du peuple; & qui par les meilleures Loix dirige le tout à l'avantage du Public. Ceci comprend tout ce qui contribue à l'administration de la justice, au maintien de la paix parmi les Citoyens, & à l'augmentation du commerce, afin que les sujets contens de leur condition présente, soient remplis d'un amour ardent pour leur Patrie, & soient toujours disposés à combatre courageusement pour la cause publique qui est aussi la leur. Et comme les hommes se joignent volontiers à ceux qui sont dans la prospérité, ce sera là le vrai moyen d'engager les étrangers à fixer leur demeure dans une semblable ville, & de recevoir les mêmes principes. Cela est très-nécessaire pour plusieurs raisons; mais j'insisterai principalement sur celle-ci, qui est que toutes choses ont des commencemens fort foibles: Le lionceau nouveau né n'a ni force ni cruauté. Celui qui bâtit une ville, & qui n'a pas dessein qu'elle s'aggrandisse, est aussi ridicule qu'un homme qui souhaiteroit que son enfant demeurât toujours aussi foible

qu'il l'étoit au moment de sa naissance. Si une ville ne s'aggrandit pas, il faut qu'elle déchoïe & périsse à la fin ; car il n'y a rien de permanent dans le monde ; ce qui ne devient pas meilleur, deviendra infailliblement pire. Il faut qu'un Etat augmente en force à proportion qu'il augmente en richesses, autrement cet accroissement lui seroit inutile, & peut-être préjudiciable ; puisqu'il n'est personne qui ne soit en état de s'emparer d'un trésor mal gardé. La terreur qui saisit la ville de Londres, lors qu'un petit nombre de vaisseaux Hollandois s'avancerent jusques à Chattam, fait assez voir que la multitude d'un peuple, quelque brave qu'il soit naturellement, ne sert de rien qu'à augmenter la confusion, à moins qu'il ne soit bien armé, bien discipliné & bien commandé. Les richesses ne servent qu'à augmenter la peur de ceux qni les possedent lorsqu'ils les voyent sur le point de devenir la proye de leurs ennemis ; & une Nation qui seroit capable de conquerir une grande partie de l'Univers, si elle étoit bien disciplinée & bien commandée, n'ose pas seulement songer à se défendre, lorsqu'elle se sent destituée

de ce qui seul pourroit la mettre en état de repousser les insultes de ceux qui l'attaquent.

Si l'on me dit que ce sage Pere dont j'ai parlé tâche d'assurer la possession de son Patrimoine à ses enfans par l'autorité des Loix, & non pas par la force, je répons à cela que toutes sortes de défenses se terminent enfin en force; & si un particulier ne se prépare pas à défendre son bien par la force, c'est parce qu'il vit sous la protection des Loix, & qu'il se promet que l'autorité du Magistrat lui tiendra lieu de sûreté. Mais les Royaumes & les Républiques, ne reconnoissant que Dieu seul pour leur Supérieur, ne peuvent attendre raisonnablement leur protection que de lui seul; il les protégera s'ils se servent avec adresse & courage des moyens qu'il leur a mis en main pour se défendre. Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes; & par plusieurs raisons on peut porter les hommes à secourir une Nation brave & opprimée; on peut, par exemple, leur faire comprendre qu'il y va de leur intérêt puisqu'ils pouront s'en servir dans la suite pour arrêter le torrent d'une puissance qui leur fait ombrage : mais

ceux qui négligent les moyens de travailler à leur ſalut périſſent toujours ignominieuſement. On ne peut s'aſſurer ſur aucune alliance ; un Etat qui a recours à un Prince pour le défendre contre les attaques d'un autre Prince, devient eſclave de ſon Protecteur : des troupes mercénaires ſont toujours lâches, ou infidéles, & bien ſouvent l'un & l'autre. Si elles ne ſe laiſſent pas corrompre, ou battre par l'ennemi, elles ſe mettent en poſture de commander à leurs Maîtres. * Ce ſont des ſoldats ſans foi & ſans pieté, qui préférent toujours leur profit au droit & à la juſtice. Des gens qui ſont trafic de leur ſang, le vendront toujours à ceux qui leur en offriront le plus, & ils ne manqueront jamais de prétexte pour ſuivre leur intérêt.

De-plus, les familles particulieres peuvent augmenter leurs richeſſes par le moyen de pluſieurs Ars, à proportion qu'elles augmentent un nombre de perſonnes ; mais lorſqu'un peuple ſe multiplie, comme cela arive toujours ſous un bon climat, & ſous un bon Gouvernement, ce n'eſt que par le moyen

* *Ibi fas ubi maxima merces.* Lucan.

moyen de la guerre qu'on peut acquerir une étendue de terres suffisante pour sa subsistance. Les Nations du Nord qui envahirent l'Empire Romain n'ignoroient pas cette vérité; mais faute d'avoir de bons réglemens qui tendissent à augmenter leurs forces & leur valeur, en dirigeant le tout à l'avantage du public, elles ne tirerent pas un grand avantage de toutes leurs conquêtes: se trouvant trop chargées de monde, elles envoyerent un grand nombre de leurs habitans chercher fortune ailleurs; ils conquirent à la vérité des Provinces considérables, & s'y établirent, mais cet établissement ne fut d'aucune utilité aux Pays qu'ils avoient quittés. Pendant que les Goths, Vandales, Francs & Normands possedoient les plus délicieuses & les plus riches Provinces de l'Univers, leurs peres restoient dans l'obscurité sous leurs climats glacés. Ce sont de semblables raisons & un semblable défaut de bons réglemens qui obligent les Suisses à servir les Princes étrangers; & à employer souvent à l'aggrandissement de leurs voisins, cette valeur & ces forces dont ils pourroient se servir si avantageusement pour s'aggrandir eux-

mêmes. Genes, Lucques, Geneve, & les autres petites Républiques, n'ayant point de guerre ne peuvent faire subsister leurs habitans; mais envoyant leurs enfans dans les Pays étrangers pour y chercher fortune, à peine la troisiéme partie de ceux qui sont nés parmi eux retourne-t-elle mourir dans sa Patrie, & si ces Républiques ne prenoient pas ce chemin elles seroient obligées de faire comme les peuples qui habitent le long du fleuve Niger, qui vendent leurs enfans, comme ils vendroient le superflu de leur bétail.

Ceci ne regarde pas moins les Monarchies que les Républiques, ni les Gouvernemens absolus moins que les Gouvernemens mixtes: Les uns & les autres sans aucune exception, ont bien, ou mal réüssi, se sont rendus glorieux ou méprisables, à proportion que leurs peuples ont été bien ou mal armés, disciplinés & commandés. Sous le régne de Nabuchodonosor, il n'y avoit point de Puissance qui fût capable de résister à la valeur des Assyriens; mais sous son petit-fils Belshazer Prince lâche & efféminé, cétte Nation tomba dans la derniere bassesse: Les Perses qui sous Cirus s'étoient rendus maî-

tres de l'Asie se laisserent massacrer comme des pourceaux, lorsque leur discipline fut corrompue, & qu'ils furent sous le commandement des Successeurs de ce Prince, qui bien loin de lui ressembler, étoient des monstres d'orgueil, de cruauté & de lâcheté. L'armée des Macédoniens que Paulus Emilius vainquit, n'étoit pas moins nombreuse que celle dont Aléxandre se servit pour faire la conquête de l'Empire d'Orient; & peut être ne lui auroit-elle pas été inférieure en valeur, si elle avoit eu d'aussi bons Généraux pour la commander. Plusieurs Nations fort peu considérables, ou pour mieux dire, presqu'inconnues, ont été élevées à un si haut degré de gloire par la bravoure de leurs Princes, que cela me donneroit du penchant à croire que le Gouvernement de ces Souverains est aussi propre à bien discipliner un peuple, pour le mettre en état de faire la guerre avec succès, qu'aucun autre Gouvernement qu'il y ait au monde, si on pouvoit s'assurer que leurs vertus continuassent dans leurs familles, & fussent transmises à leurs Successeurs. La chose étant impossible, il n'y faut faut pas penser; & on ne doit pas

I 2

compter ſur un bien qui eſt toujours incertain, & dont on jouït rarement. Les Monarchies abſolues ne ſont pas ſeules ſujettes à cet inconvénient; les autres Gouvernemens où l'on a quelque égard à la proximité du Sang, n'en ſont pas plus éxempts, quelques précautions que l'on prenne pour limiter le plus qu'il eſt poſſible l'autorité des Souverains. Toutes les victoires remportées par Edouard I. Edouard III. & Henri V. Rois d'Angleterre devinrent inutiles à leur Patrie par la baſſeſſe & la lâcheté de leurs Succeſſeurs: la gloire que nous avions acquiſe par nos armes tourna à notre confuſion; & par la perte de nos biens, de notre ſang & de nos Etats, nous portâmes la peine de leurs vices. Le changement d'inclination des Princes ne produit pas toujours des effets également funeſtes; mais ils ſont fréquens, & ne manquent jamais d'arriver auſſi ſouvent que l'occaſion s'en préſente. Louis XIII. n'étoit pas capable de pourſuivre les grands deſſeins d'Henri IV. Chriſtine Reine de Suede n'étoit pas d'un caractére à remplir dignement la Place de ſon brave pere: & le Roi d'apréſent étant encore enfant n'étoit pas

en état d'achever les glorieuſes entrepriſes du Grand Guſtave ; le ſeul remede qu'on puiſſe apporter à cette maladie mortelle, c'eſt de mettre l'autorité Souveraine entre les mains de perſonnes qui ſoient capables de l'éxercer, & de ne pas laiſſer une affaire de cette importance en la diſpoſition de l'aveugle fortune. Lorſqu'on confie la Puiſſance Royale à des Magiſtrats pour un an, ou pour un plus long eſpace de temps, & que ces Magiſtrats ſont légitimement élûs, les qualités excellentes de ces Souverains ſont d'une grande utilité à l'Etat ; mais tous ſes bons ſuccès ne dépendent pas abſolument de leurs perſonnes : l'un finit ce que l'autre avoit commencé ; & lorſque pluſieurs ſe rendent capables par la pratique des mêmes choſes, il eſt facile de réparer la perte de l'un d'entr'eux, par l'élection d'un autre. Lorſqu'une fois on a ſemé de bons principes, ils ne meurent pas avec celui qui les a introduits ; & les bonnes Loix ſubſiſtent après la mort des Légiſlateurs. Rome ne retomba pas dans l'eſclavage après que ſon Libérateur Brutus eut été tué : d'autres Citoyens ſemblables à lui ſuivirent ſes traces, n'ayant point d'autre but que celui

qu'il s'étoit proposé ; & nonobstant la perte de tant de grands Généraux qui périrent dans les guerres presque continuelles que les Romains eurent à soutenir, ils ne manquerent jamais de personnes capables d'éxécuter tous leurs nobles projets. Un Etat bien gouverné est aussi fertile en bien que le serpent à sept têtes étoit fertile en mal ; lorsqu'une tête est coupée, il en renaît plusieurs autres à la place ; lorsqu'une fois on a établi un bon ordre dans le Gouvernement, les sujets se portent à la vertu, & tant que ce bon ordre subsistera, on ne manquera jamais de remplir dignement les plus grands emplois. Ce fut par ce moyen que les Romains se mirent en état de n'être jamais surpris : tous les Rois & tous les Généraux qui les ont attaqués se sont toujours trouvé en tête d'excellens Commandans qui les ont empêché de faire aucun progrès ; au lieu que ces mêmes Romains conquirent sans peine des Royaumes très considérables, & qui avoient été fondés par de très vaillans Princes, dont les Successeurs n'imitant pas les vertus, ne purent résister aux armes de leurs légions.

Mais si ce que dit notre Auteur est

véritable, il n'eſt pas avantageux à un Etat d'avoir des ſujets ornés de qualités excellentes; ſi l'on l'en croit, *tous les peuples du monde ſont dans la néceſſité de conferer les charges aux plus ſcélerats, par cela même qu'ils ſont les plns ſcélérats, & par conſéquent ſemblables à eux; de peur que ſi les gens de bien parvenoient aux emplois, ils ne les empêchaſſent d'être vicieux & méchans, &c. des gens ſages s'empareroient de l'autorité Souveraine, & l'ôteroient au peuple.* Pour bien entendre ces paroles il faut éxaminer ſi on les doit prendre ſimplement, comme devant être appliquées au diable & à quelques-uns de ſes ſuppots, ou relativement au ſujet en queſtion : ſi on les doit entendre ſimplement, il faudra dire que Valerius, Brutus, Cincinnatus, Capitolinus, Mamercus, Paulus Emilius, Naſica & leurs ſemblables ont été non ſeulement les plus ſcélérats d'entre les Romais; mais auſſi qu'on ne les a auſſi ſouvent élevé aux premieres charges de l'Etat, que parce qu'ils étoient des ſcélérats. Si au contraire on doit entendre ce que dit Filmer par rapport à la Magiſtrare & au commandement des armées, les plus ſcélérats ſont les plus igno-

rans, les plus infidéles, les plus fainéans & les plus lâches; & s'il veut prouver ce qu'il avance, il faut qu'il nous fasse voir clairement que lorsque les habitans de Rome, de Carthage, d'Athenes & de plusieurs autres Républiques ayant le privilége de choisir pour Magistrats ceux qu'ils jugeoient à propos, ont choisi Camillus, Corvinus, Torquatus, Fabius, Rullus, Scipion, Amilcar, Hannibal, Asdrubal, Pélopidas, Epaminondas, Péricles, Aristide, Thémistocle Phocion, Alcibiade, & plusieurs autres qui étoient aussi ignorans, aussi infidéles & aussi lâches que ceux-là, ils ne l'ont fait qu'en considération de leurs mauvaises qualités & parce qu'ils ressembloient parfaitement bien à cet égard à ceux qui les choisissoient. Mais si ceux que je viens de nommer ont été les plus scélérats d'entre ces peuples, je voudrois bien sçavoir qui pourroit jamais être assez éloquent, pour nous donner une idée qui pût nous faire comprendre l'excellence des vertus des plus honnêtes gens d'entr'eux; ou qui pût nous faire concevoir les merveilles de cette discipline qui avoit porté ces peuples à un si haut degré de perfec-

tion, qu'on ne pouvoit trouver parmi eux de plus malhonnêtes gens que ces grands hommes dont je viens de parler ? Or si bien loin d'avoir été des scélérats, leur vertu, leur sagesse & leur valeur a fait l'admiration des siécles suivans, on ne peut rejetter avec trop de mépris & de haine ce que Filmer avance avec tant d'imprudence, de fausseté & de malice.

Mais si on doit louer ou blâmer tous les Gouvernemens Monarchiques, ou populaires, absolus, ou limités, selon qu'ils sont bien ou mal constitués pour faire la guerre, & s'il est vrai que les moyens de bien réüssir, & d'arriver à ce but dépendent absolument des qualités des Commandans, aussi bien que de la force, du courage, du nombre, de l'affection, & du tempéramment du peuple dont on compose les armées ; il faut nécessairement que ces Gouvernemens soient les meilleurs, qui prennent le plus de soin de mettre les armées sous la conduite des meilleurs Commandans; qui dirigent si bien toutes choses pour le bien du peuple, qu'il augmente tous les jours en nombre de personnes, en courage & en force, & qui le rendant si content de sa condi-

tion présente qu'il ne craint rien tant que de changer de Maître ; font qu'il est toujours disposé à combattre pour l'avancement de l'intérêt public, comme s'il s'agissoit de son intérêt particulier : Nous avons déja vû que dans les Monarchies héréditaires on n'a aucun soin de mettre le commandement entre les mains du plus capable : on n'y choisit point le Commandant, il y vient par hazard ; & il arrive bien souvent qu'il lui manque non seulement des qualités dont il a besoin pour un tel emploi, mais ce qui est bien pis, ordinairement il est tout-à-fait incapable de s'acquitter des fonctions de sa charge ; au lieu que dans les Gouvernemens populaires on choisit presque toujours des personnes d'un mérite distingué ; & qu'il y en a un si grand nombre, que si l'on en perd quelques-unes, il est facile d'en trouver d'autres pour mettre en leur place. Je crois avoir suffisamment montré dans toute la suite de ce discours que les Gouvernemens populaires sont plus propres à augmenter le courage, le nombre, & la force d'une Nation dont on tire des armées ; que ces Gouvernemens sçavent mieux disposer les sujets à s'ac-

quitter de leur devoir que les Monarchies absolues, & que l'avantage des Républiques à cet égard est autant au-dessus de celui des Gouvernemens absolus, que la prudence qui nous détermine à faire un bon choix, est au-dessus des accidens de la naissance. Cela étant, on ne peut nier qu'à ces deux égards, on ne réüssisse beaucoup mieux dans tout ce qui a rapport à la guerre dans les Républiques, que dans les Monarchies.

Ce que la raison nous fait croire, l'expérience nous le confirme: nous voyons par tout la différence qu'il y a entre le courage de ceux qui combattent pour eux-mêmes & pour leur postérité, & la valeur de ceux qui combattent pour les intérêts d'un Maître dont la prospérité ne sert qu'à aggraver leur joug. Il n'y a point de Monarque qui puisse se vanter d'avoir détruit aucune République tant soit peu considérable, à moins qu'elle ne fût partagée en différentes factions; ou qu'elle ne fût affoiblie par les guerres qu'elle avoit été obligée de soutenir avec des peuples libres; telle étoit la condition des Républiques Grecques, lorsque les Macédoniens les attaquerent. Les Républi-

ques, au contraire, ont renversé les plus grandes Monarchies sans beaucoup de peine ; & ces Gouvernemens populaires ont perdu toute leur force & leur valeur après la perte de leur liberté & le changement de leurs loix. La puissance & la valeur des Italiens commença, s'accrut & finit avec leur liberté. Lorsque ces peuples étoient divisés en plusieurs Républiques, il n'y avoit aucune de ces Républiques qui ne fût capable d'entretenir de puissantes armées, & pour s'en rendre Maître, il falloit les défaire en plusieurs combats ; les vieillards, les femmes & les enfans ouvroient les portes de leurs villes aux victorieux, lorsqu'ils n'avoient plus personne à leur opposer, tous ceux qui étoient capables de porter les armes étant péris dans les combats. Enfin lorsque ces Gouvernemens populaires eurent été unis à celui des Romains, soit en qualité d'alliés, ou de sujets, ils formerent la puissance la plus redoutable qui ait jamais été dans le monde.

Alexandre Roi d'Epire étoit aussi vaillant qu'Aléxandre de Macédoine, & ses forces n'étoient guéres moins considérables que celles de ce Prince ;

mais ayant eu le malheur d'avoir affaire à un peuple libre, qui avoit appris à souffrir tout plutôt que de se laisser dépouiller de sa liberté, & qui croyoit que Dieu ne lui avoit donné des mains & des armes que pour la défendre, il périt dans son entreprise, au lieu qu'Aléxandre n'ayant eu en tête que des Nations esclaves commandées par de cruels & orgueilleux tyrans, qui pour la plûpart ignoroient le métier de la guerre, se rendit en peu de temps Maître de l'Asie.

Il ne paroit pas que Pirrhus ait été inférieur en rien, aux deux Princes dont nous venons de parler; mais les victoires qu'il remporta par une valeur & une conduite admirable, lui coûtérent si cher, qu'il s'estima trop heureux de pouvoir faire la paix avec des ennemis, qu'on pouvoit bien défaire quelque fois, mais qu'il n'étoit pas possible d'assujetir.

Hannibal moins prudent que Pirrhus, perdit tout le fruit de ses victoires; chassé de l'Italie où il s'étoit établi, il succomba sous les armes de ceux dont il avoit défait, ou tué les peres, & mourut banni de sa Patrie qui étoit déja soumise aux loix des vainqueurs.

La ville de Rome étant encore fort peu considérable, les Gaulois la mirent à deux doits de sa perte ; mais ils y laisserent leurs cadavres pour payement des maux qu'ils lui avoient fait souffrir; & toutes les irruptions qu'ils y firent dans la suite, n'y furent considérées que comme quelques tumultes passagers, & non pas comme de véritables guerres.

Les Allemands étoient peut être en plus grand nombre, & plus forts que les Gaulois, cependant ils ne reussirent pas mieux qu'eux, dans toutes les entreprises qu'ils formerent contre les Romains durant leur liberté. Ils entrerent souvent en Italie, mais ils n'y resterent pas long-temps, ou s'ils y restoient c'étoit pour y porter des chaînes. Ces Nations au contraire, attaquant ce Pays ou quelques autres Provinces de l'Empire, sous le régne des Empereurs, n'eurent point d'autres difficultés à surmonter que celles qui s'élevoient entre elles, pour sçavoir à qui resteroient les conquêtes qu'on avoit faites. Ces peuples ne trouverent ni vertu, ni vigueur, ni discipline parmi les Italiens: ceux qui les gouvernoient, se reposoient entierement sur leurs arti-

fices, & leur ſubtilité; n'étant pas en état de ſe défendre eux-mêmes, ils engageoient à force d'argent quelques-unes de ces Nations barbares à prendre leur parti, & à ſoutenir leur querelle contre celles qui les attaquoient. Ces artifices ne pouvoient pas leur ſervir long-temps: tout le monde n'étoit pas d'humeur à ſe laiſſer prendre à cette amorce. les Goths dédaignant de dépendre de ceux qui leur étoient tout-à-fait inférieurs en force & en valeur, s'emparerent de la Capitale du monde, pendant qu'Honorius uniquement occupé du ſoin de ſes poules n'avoit pas le temps de ſonger à ſa défenſe. Arcadius eut le bonheur de ne pas perdre la Capitale de ſes Etats; mais ne ſongeant qu'à ſe divertir parmi des Joueurs d'inſtrumens, des Comédiens, des Eunuques, des Cuiſiniers, des Danſeurs & des Bouffons; il laiſſa piller & ſaccager les Provinces, en toute liberté, à des Nations qui ne ſont connues que par les victoires qu'elles remporterent ſur lui.

Il ne ſerviroit de rien d'attribuer tous ces malheurs à la fatale corruption de ce ſiécle-là; car cette corruption étoit un effet du Gouvernement, & toutes ces déſolations en étoient une ſuite iné-

vitable Or comme le même desordre dans le Gouvernement a toujours régné depuis ce temps-là en Grece, aussi bien que dans la plus considérable partie de l'Italie, ces pays qui par leurs étendue, par leurs richesses, par l'avantage de leur situation, & par le nombre de leurs habitans, ne sont en rien inférieurs aux meilleures Provinces du monde, & qu'on pourroit peu-être avec justice préférer à tous les autres, pour l'esprit, le courage & l'industrie de ses Peuples, ont toujours été, depuis ce temps-là, la proye du premier qui a voulu s'en emparer. Guichardin, & quelques autres Historiens nous représentent Charles VIII. Roi de France comme un Prince également foible de corps, & d'esprit, dont les finances & les forces étoient fort peu considérables, mais comme on dit ordinairement *qu'un méchant liévre fait un bon chien*, ce Prince conquit la meilleure partie de l'Italie sans rompre seulement une lance. Ferdinand & Alphonse d'Arragon Rois de Naples n'avoient employé dans le Gouvernement que des Déclateurs, des faux témoins, des Juges corrompus; des soldats mercenaires, & d'autres Mi-

niſtres d'iniquité ; mais des gens de ce caractére n'étoient pas capables de les garantir d'une invaſion ; & la nobleſſe opprimée ni le peuple accablé d'un joug inſupportable ne s'intéreſſant point dans la querelle, ces Princes qui avoient traité leurs pauvres ſujets avec tant d'orgueil & de cruauté, n'eurent jamais le courage de regarder leur ennemi en face ; le pere étant mort de de chagrin & de frayeur, le fils ſe vit contraint de fuïr honteuſement d'un Royaume qu'il avoit ſi mal gouverné.

On a vû arriver la même choſe en Eſpagne. Jamais peuple ne s'eſt défendu avec plus d'opiniâtreté & de valeur, que le firent les Eſpagnols contre les Romains & les Cartaginois qui les ſurpaſſoient en richeſſes & en capacité. Tite Live les appelle *Gentem ad bella gerenda & reparanda natam* ; ordinairement ils ſe tuoient eux-mêmes lorſqu'ils ſe voyoient vaincus & déſarmés. *Nullam ſine armis vitam eſſe rati.* Mais quoique le ſang Romain qui ſe mêla dans la ſuite avec le leur par de fréquentes alliances, n'eût en rien diminué la nobleſſe ni le courage dont ils avoient hérité de leurs Ancêtres, & que leur union avec les Goths n'eût

ſervi qu'à augmenter leurs forces ; cependant la baſſeſſe & la lâcheté de deux Tyrans Witza & Rodrigo, qui n'avoient que du mépris pour les loix & qui vouloient tout gouverner à leur volonté, ne fut que trop ſuffiſante pour renverſer toute leur puiſſance. Les Maures peuples abjets & à demi déſarmés aſſujettirent par une légere eſcarmouche ceux qui avoient réſiſté aux Romains pendant plus de deux cent ans ; & juſqu'à préſent on n'a jamais ſçû ce que devint ce Roi qui attira tous ces malheurs ſur eux. Ce Royaume après pluſieurs révolutions eſt tombé avec pluſieurs autres ſous la domination de la Maiſon d'Autriche, qui poſſéde par ce moyen tous les tréſors du monde ; ce qui a fait croire à bien des gens qu'elle aſpiroit à la Monarchie Univerſelle. *Sed ut levia ſunt Aulicorum ingenia*, cette penſée n'étoit fondée que ſur la vanité de ces Princes ; ils étoient politiques & adroits, l'argent ne leur manquoit pas ; mais deſtitués de cette vertu ſolide, & de cette force qu'il faut avoir pour faire & pour conſerver des conquêtes, la ſeule qu'ils ayent jamais faite, ou gardée eſt celle du Duché de Milan, tous les autres Etats

dont ils ſont en poſſeſſion leur étant venus par mariage ; & quoique ces Rois d'Eſpagne de la Maiſon d'Autriche n'ayent pas fait des pertes extraordinaires dans les guerres qu'ils ont eues à ſoutenir, cependant ils ne ſont que languir, ils ſe conſument peu-à-peu par le défaut de leur Gouvernement, & ſont contraints d'implorer l'aſſiſtance de ceux qui étoient autrefois leurs ennemis mortels, & qu'ils ne regardoient qu'avec le dernier mépris. C'eſt-là la ſeule reſſource qu'ils ont dans les Pays étrangers, & l'unique ſecours qu'ils peuvent en eſpérer; le ſeul ennemi qu'un Uſurpateur a à craindre dans leurs Provinces déſolées, c'eſt la diſette & la famine, preuves inconteſtables du bon ordre, de la force, & de la fermeté qui régnent dans ce divin Gouvernement Monarchique dont Filmer fait ſon Idole, témoignage autentique de la prudence conſommée de leurs Rois qui ont trouvé avec tant d'adreſſe un ſi bon moyen de défendre leur Pays. Ne devons-nous pas croire après cela que ces Princes ont un ſoin tout-à-fait paternel du bien de leurs ſujets, & que de bons & fidéles Miniſtres ſuffiſent pour pourvoir à la

ſureté auſſi bien qu'au bonheur d' une Nation, en ſuppléant par leur prudence à tout ce qu'il peut y avoir de défectueux en la perſonne du Souverain.

Ce que nous avons déja dit ſuffit pour prévenir toutes les objections qu'on pourroit nous faire au ſujet de la proſpérité de la Monarchie Françoiſe; la beauté de ce Gouvernement eſt une beauté fauſſe & fardée. Cet Etat eſt gouverné par un Roi opulent & hautain qui a le bonheur d'avoir des voiſins qui, ſelon toutes les apparences ne traverſeront pas ſes deſſeins, & qui n'a rien à craindre de ſes miſérables ſujets; mais tout le corps de cette Monarchie eſt couvert d'ulcéres & de playes: elle n'a point de véritable force, & il n'y a rien de ſolide en elle. Ses peuples le ſervent avec tant de répugnance, qu'on aſſure qu'il a fait mourir, dans l'eſpace de quinze ans, plus de quatre-vingt mille de ſes propres ſoldats pour avoir déſerté; & ſi on l'attaquoit vigoureuſement, il n'auroit pas grand ſecours à attendre de la Nobleſſe qu'il a mécontentée, & d'un peuple qu'il a mis au déſeſpoir en le réduiſant dans la derniere indigence. Si pour détruire la force de ces raiſons & de

ces exemples, on me dit qu'en l'eſpace de deux ou trois mille ans, toutes choſes changent; que l'ancienne vertu du genre humain eſt éteinte; & que le ſoin de l'intérêt particulier a pris la place de l'amour qu'on avoit autrefois pour la Patrie: à cela je réponds que le temps ne change rien à cet égard, & que les changemens que nous voyons aujourd'hui, ne procédent que du changement qui eſt arrivé dans les Gouvernemens. Les peuples qui ont vécu ſous des Gouvernemens arbitraires ont toujours été expoſés au mêmes malheurs, & ſujets aux mêmes vices; ce qui eſt auſſi naturel qu'il eſt naturel aux animaux de produire des animaux ſelon leur eſpece & aux fruits d'avoir la nature des racines & des ſemences dont ils ſont produits. Le même ordre qui dans les premiers ſiécles inſpiroit aux hommes la valeur & l'adreſſe qu'ils témoignoient pour la défenſe de la Patrie, produiroit aujourd'hui les mêmes effets, s'il ſubſiſtoit encore. Pour preuve de cette vérité, il ne faut que réfléchir ſur ce que nous avons vû parmi nous; en peu d'années une bonne diſcipline, & les juſtes récompenſes qu'on donnoit à ceux qui s'acquittoient di-

gnement de leur devoir, ont produit plus d'exemples d'une vertu pure, incorruptible, invincible & parfaite, qu'il n'y en a jamais eu parmi les Grecs ou les Romains. Si cela ne suffit pas pour convaincre nos adversaires, ils n'auront pas de peine à en trouver un grand nombre d'autres, chez les Suisses, chez les Hollandois & chez les autres Nations libres; mais il n'est pas besoin d'allumer un flambeau en plein midi.

SECTION XXIV.

Les Gouvernemens populaires sont moins sujets aux troubles domestiques, & aux guerres civiles que les Monarchiques, & quand ils arrivent, ils peuvent mieux y apporter du remede, & remettre les choses en bon état.

IL seroit inutile de chercher un Gouvernement dont la constitution soit telle qu'on puisse s'assurer qu'il ne sera jamais exposé à des guerres civiles, à des troubles domestiques, ou à quelque sédition, c'est une félicité qui nous est refusée en cette vie, & dont nous ne jouïrons que dans l'autre. Mais si ce

ſont-là les plus grands malheurs qui puiſſent arriver à un peuple, nous connoîtrons aiſément quel eſt le meilleur de tous les Gouvernemens, ſi nous prenons la peine d'éxaminer qui ſont ceux qui y ſont le moins ou le plus ſujets. Cet éxamen ſe peut faire de deux manieres.

I. En recherchant les cauſes ordinaires de ces troubles, & de ces guerres civiles.

II. En éxaminant qu'elle ſorte de Gouvernement en a reçu le plus de préjudice, & y a été le plus ſujet.

Premierement, ces ſéditions, ces troubles & ces guerres proviennent d'erreur ou de malice, de cauſes juſtes ou injuſtes: d'erreur lorſqu'un peuple croit qu'on lui a fait du mal, ou qu'on a eu deſſein de lui en faire, quoiqu'on n'y ait pas ſeulement penſé, ou lorſqu'il regarde comme un mal ce qu'on lui a fait, quoique effectivement ce ne ſoit pas un mal. Le svilles les mieux réglées peuvent quelquefois tomber dans ces ſortes d'erreurs. Les Romains jaloux d'une liberté nouvellement recouvrée, s'imaginerent que Valerius Publicola aſpiroit à la Royauté, lorſqu'ils virent qu'il faiſoit bâtir une maiſon

dans une Place qui sembloit trop forte & trop éminente pour un particulier. Les Lacédémoniens ne soupçonnerent pas moins la conduite de Licurgue ; & un jeune libertin, dans une sédition, fut assez téméraire pour lui crever un œil : mais jamais peuple n'a témoigné tant d'amour & de respect à de bons Citoyens, que les Romains & les Lacédémoniens en témoignerent à ces grands hommes, lorsqu'ils connurent que leurs soupçons étoient mal fondés.

Quelquefois les faits sont véritables, mais le peuple les explique d'une maniere tout-à-fait opposée à l'intention qu'on a eue. Lorsqu'on eut chassé les Tarquins, les Patriciens retinrent pour eux-mêmes les principales charges de la Magistrature ; mais ce ne fut jamais leur dessein de rétablir les Rois sur le Thrône, ni une Oligarchie entre'eux, comme les familles populaires se l'imaginoient : aussi elles ne se furent pas plutôt apperçues de leur erreur que toute leur colere s'évanouït ? Et ces mêmes personnes qui sembloient ne méditer pas moins que la ruïne entiere de toutes les familles Patriciennes, s'apaisérent tout d'un coup.

coup. Menenius Agrippa appaisa une des plus violentes séditions, qui se soit élevée dans la République Romaine, en proposant au peuple la fable des différens membres du Corps humain, qui faisoient des plaintes contre le ventre: & la plus dangereuse de toutes fut étouffée, aussi-tôt qu'on eut accordé à ce peuple des Tribuns pour le protéger. Quelques jeunes Patriciens avoient favorisé les Décemvirs, & il y en avoit d'autres du même Corps qui ne vouloient pas se déclarer ouvertement contre eux; il n'en fallut pas davantage, pour faire croire au peuple qu'ils avoient tous conspiré avec ces nouveaux tyrans: mais Valerius, & Horatius, s'étant mis à la tête de ceux qui cherchoient à détruire cette nouvelle tyrannie, il reconnût bien-tôt son erreur, & regarda les Patriciens, comme les plus zelés défenseurs de sa liberté: *& inde*, dit Tite-Live, *auram Libertatis captare, unde Servitutem timuissent.* Les Gouvernemens Démocratiques sont fort sujets à ces sortes d'erreurs: elles sont rares dans les Aristocraties, & nous n'en avons point d'exemple parmi les Lacédémoniens depuis l'établissement des Loix de Licurgue; mais il

ſemble que les Monarchies abſolues en ſoient tout-à-fait éxemptes. On diſſimule, & on nie ſouvent le mal qu'on a deſſein de faire, juſques à ce qu'il ne ſoit plus temps d'y remédier autrement que par la force ; & ceux que la néceſſité oblige à ſe ſervir de ce reméde, n'ignorent pas qu'il faut infailliblement qu'ils périſſent, s'ils ne viennent, à bout de ce qu'ils ont entrepris. Celui qui tire l'épée contre ſon Prince, diſent les François, en doit jetter le fourreau ; car quelque juſte raiſon qu'il ait de prendre ce parti, il doit s'aſſurer que ſa ruïne eſt inévitable, s'il ne réüſſit pas. Il arrive rarement qu'un Prince faſſe la paix avec ceux qu'il regarde comme des rebelles, ou s'il la fait, il ne l'obſerve jamais, à moins que les ſujets ne ſe réſervent aſſez de forces pour l'obliger à tenir ſa parole ; & tôt ou tard on trouve bien moyen de leur ôter ce qu'on leur avoit accordé.

Les ſéditions qui proviennent de malice ſont rares dans les Gouvernemens populaires, ou plutôt on n'y en voit jamais arriver ; car elles ſont préjudiciables au peuple, & perſonne ne s'eſt jamais fait du mal volontairement, & de deſſein prémédité. Il peut y avoir

de la malice, & il y en a ſouvent dans ceux qui excitent ces ſéditions; mais on jette toûjours de la pouſſiere aux yeux du peuple, & ainſi on doit attribuer à ſon erreur, comme je l'ai déja dit, tout ce qu'il fait dans ces occaſions. Si dans la ſuite, le peuple s'apperçoit qu'il a été trompé, il ne manque pas de ſe vanger des fourbes qui l'ont ſurpris; comme cela ſe voit par ce qui arriva à Manlius Capitolinus, à Spurius Mélius, & à Sp. Caſſius: que s'il reconnoît trop tard ſon erreur, elle lui cauſe ordinairement la perte de ſa liberté; c'eſt ainſi qu'Agathocles, Dénis, Piſiſtrate & Céſar ayant ſçu tromper le peuple par leurs artifices s'érigerent en tyrans de leur Patrie. Mais dans les Monarchies abſolues preſque tous les troubles qui y arrivent proviennent de malice; il eſt très-difficile d'y remédier, & on ne peut les appaiſer s'ils ont duré aſſez long-temps pour pouvoir corrompre le peuple: ceux mêmes qui ſemblent s'y oppoſer, n'ont point d'autre but que celui de pêcher en eau trouble, & de ſe procurer quelque avantage pour eux, ou pour leurs amis. Ainſi voyons nous que dans les guerres civiles de l'Orient

entre Artaxerxes & Cirus, entre Phraartes & Bardanes, il ne s'agissoit que de sçavoir à qui demeureroit l'Empire des Perses & des Parthes : le peuple fut également ravagé par les deux partis tant que cette contestation dura ; & elle ne fut pas plutôt décidée qu'il fut obligé de se soumettre à la domination d'un Maître cruel & orgueilleux. On voit arriver la même chose dans tous les Gouvernemens absolus. Après la mort de Brutus & de Cassius, on n'entreprit point de guerre dans toute l'étendue de l'Empire Romain, qui n'eût pour principe quelque intérêt particulier : les Provinces en souffroint toûjours; & après avoir assisté un Général à chasser du trône un cruel tyran, elles éprouvoient souvent à leurs dépens, que celui-ci étoit encore plus cruel que son prédécesseur. Toutes les guerres Civiles qui ont déchiré la France sous les Rois des deux premieres races, provenoient uniquement de l'ambition de ces Princes qui ne pouvoient souffrir de compagnon ; & le pauvre peuple ne gagnoit jamais au change, ayant à souffrir également de uns & des autres.

Il arrive à-peu-près la même chose dans les Monarchies mixtes ; il se peut

bien faire qu'on y entreprend quelques guerres pour des causes légitimes, & pour l'intérêt public, mais on se sert ordinairement de prétextes qui sont faux : difficilement y peut-on introduire une réformation qui soit de longue durée, & souvent on desapprouveroit un changement entier quelque nécessaire qu'il fût. Quoique ces sortes de Royaumes soient sujets à de fréquentes & à de teribles émotions, comme cela paroît par ce que l'on a vû arriver en Angleterre & en Espagne, &c. les querelles y commencent ordinairement à l'occasion de quelque titre personnel; telle fut l'origine des divisions qui arriverent entre Henri I. & Robert, entre Etienne & Matilde; ou entre les Maisons de Iork & de Lancaster; & le pauvre peuple qui ne gagne jamais rien à la victoire de quelque côté qu'elle se déclare, & qui par conséquent s'il suivoit les régles de la prudence, devroit laisser aux compétiteurs le soin de décider leur querelle, s'y trouve malheureusement engagé, à l'éxemple de Théoreste & de Polinice.

Quelques-uns trouveront peut-être étrange, qu'en parlant des séditions & des guerres, j'aye avancé qu'il y en

a de juſtes ; mais je ne vois rien qui puiſſe m'engager à changer de langage à cet égard. L'intention de Dieu étant que les hommes vivent équitablement les uns avec les autres, il eſt très-certain que ſon intention eſt auſſi qu'on ne faſſe point de tort à celui ou à ceux qui ne cherchent point à en faire à perſonne. La Loi qui défend l'injuſtice ne feroit d'aucun uſage, s'il n'étoit pas permis de comdamner à l'amende ceux qui n'y veulent pas obéïr. Il s'en ſuit donc que ſi l'injuſtice eſt un mal, & qu'il ſoit défendu d'en faire, on doit punir ceux qui en font ; & que par les Loix qu'on a faites pour prévenir ces injuſtices, on s'eſt auſſi propoſé de punir celles qu'il ne feroit pas poſſible de prévenir. L'emploi des Magiſtrats eſt de faire exécuter cette loi ; on a mis en leurs mains l'épée de la juſtice, pour réprimer la fureur de ceux qui, vivant dans une Societé, ne veulent pas être une loi à eux-mêmes : ils portent auſſi l'épée de la guerre pour défendre la Nation contre la violence des étrangers. Ceci eſt ſans aucune exception, autrement ce feroit en vain qu'on auroit pris toutes ces précautions. Mais il peut arriver que les

Magiſtrats qui ſont établis pour empêcher que le peuple ne ſouffre point de dommages, ne s'acquittent pas de ce devoir, & on ne ſçait que trop qu'ils l'ont ſouvent négligé; ils rendent quelquefois leur emploi inutile par le peu de ſoin qu'ils ont d'adminiſtrer la juſtice; & quelquefois ils la renverſent entierement. C'eſt-là proprement frapper par la racine l'Ordonnance générale de Dieu qui a commandé qu'il y eût des loix; & les ordonnances particulieres de toutes les Societés, qui établiſſent telles loix qui leur ſemblent les meilleures. Le Magiſtrat eſt donc également compris ſous ces deux différentes ſortes d'ordonnances, & ſujet aux unes & aux autres, auſſi-bien que les particuliers.

Les moyens dont on ſe ſert pour prévenir, ou punir les injuſtices, ſont juridiques, ou non-juridiques. Les procédures juridiques ſuffiſent, lorſqu'on a affaire à des gens qui veulent bien ſubir l'éxamen, ou qu'on y peut contraindre s'ils ne le veulent pas, mais elles ne ſont d'aucun effet à l'égard de ceux qui réſiſtent, & qui ont tant de pouvoir qu'il n'eſt pas poſſible de les obliger à ſe ſoumettre aux Loix. Ce

feroit une chofe ridicule d'appeller devant un Tribunal un homme qui eft en état de donner de la terreur aux Juges, ou qui a des armées pour fe défendre : ce feroit auffi une impieté de croire, que celui qui a ajoûté la trahifon à tous fes autres crimes, & ufurpé un pouvoir au-deffus des Loix, dût être protégé par l'énormité de fes actions. On fe fert donc de voyes juridiques, lorfque le coupable fe foumet aux Loix ; & tous moyens font permis & juftes, lorfqu'il ne peut être tenu en bride par l'autorité des Loix.

On donne en général le nom de fédition à toutes les grandes affemblées qui fe font fans la permiffion des Magiftrats, ou contre l'autorité des Magiftrats, ou de ceux qui s'attribuent cette autorité. Athalia & Jéfabel étoient bien plus prêts de crier à la trahifon, que David ; & il y a tant d'éxemples de cette nature, qu'il feroit inutile de les rapporter ici.

Les troubles domeftiques procédent du defordre qui régne dans ces affemblées, où rarement on fait aucune chofe qui foit dans les formes ; & la guerre eft cette *Decertatio per vim*, ou cette décifion par force à laquelle on eft

obligé d'en venir, lorſque les autres moyens ſont inefficaces.

Si donc les Loix divines & humaines ſont abſolument inutiles, lorſqu'il dépend des Magiſtrats de les violer ; & s'il n'y a que les ſéditions, les troubles & les guerres qui puiſſent arrêter la licence de ceux qui par leur puiſſance ſe mettent à couvert des atteintes de la juſtice ; ces ſéditions, ces troubles & ces guerres ſont juſtifiées par les Loix divines & humaines.

Je n'entreprendrai pas de faire le dénombrement de toutes les occaſions où cela peut ſe pratiquer, je me contenterai d'en rapporter trois qui ont ſouvent donné lieu au peuple d'agir de cette maniere.

Premierement, quand une perſonne ou pluſieurs uſurpent l'autorité & le titre d'une Magiſtrature à laquelle elles n'ont pas été légitimement appellées.

Secondement, lorſqu'un homme ou pluſieurs ayant été légitimement établis dans une charge de Magiſtrature, la gardent au-delà du temps preſcrit par les Loix.

En troiſiéme & dernier lieu, quand celui ou ceux qui ſont légitimement

établis, quoique pendant le temps prefcrit, ufurpent une puiffance que la Loi ne leur a point donnée; ou qu'ils font fervir celle qu'ils ont reçue à des fins oppofées au but qu'on s'eft propofé en la leur mettant en main.

Au premier cas; Filmer nous défend d'entrer dans l'éxamen des titres: il nous enfeigne qu'il faut nous foumettre à ceux qui ont le pouvoir en main, fans nous enquerir s'ils l'ont acquis par ufurpation, ou autrement. Il ne prend pas garde que cette doctrine eft autant criminelle qu'abfurde, puifqu'elle tend à prouver qu'il n'y a point de mal à faire fervir les premieres dignités de l'Etat de récompenfe aux plus grands crimes, & à rendre le refpect dû au Souverain Magiftrat en qualité de pere du peuple, à un homme qui n'a point d'autre avantage audeffus de fes freres, excepté celui qu'il peut avoir acquis, en dépoffédant ou maffacrant injuftement celui qui étoit le légitime Souverain. Hobbs craignant qu'on ne s'épouvante des fuites néceffaires d'une doctrine fi pernicieufe & fi ridicule, ou ayant peutêtre cru qu'il n'étoit pas befoin qu'il portât les chofes fi loin, pour arriver

au but qu'il s'étoit proposé, agit avec plus de circonſpection, & ne fait point difficulté de dire qu'en défendant la cauſe des Souverains, il ne prétend pas favoriſer le parti de ceux qui s'emparent de l'autorité, ſans aucun titre, & ſans le conſentement des peuples. Il dit qu'un tel Souverain n'eſt ni Roi ni tyran, il ne lui donne point d'autre nom que celui de *Hoſtis*, & de *Latro*, & ſoutient qu'on peut avec juſtice le traiter comme on traite un ennemi public, ou un corſaire; ce qui eſt autant que s'il diſoit, qu'un particulier peut mettre tout en uſage pour le détruire. Quelque coupable que ſoit Hobbs à d'autres égards, il ſuit en ceci la voix de la nature & les préceptes du ſens commun : car un homme ne peut pas s'établir Magiſtrat pour ſoi-même; & perſonne ne peut avoir le droit & l'autorité de Magiſtrat, excepté celui qui eſt effectivement Magiſtrat. Si celui qui fait tort à tout le monde, eſt regardé avec juſtice comme un ennemi public; on doit ſans contredit regarder comme le plus mortel ennemi d'un peuple, celui qui uſurpe l'autorité Souveraine, puiſque par cette uſurpation il ſe rend coupable de la plus

cruelle & de la plus manifeste injustice qu'on puisse faire à une Nation. C'est pour cela même que parmi les peuples les plus vertueux, il y avoit une loi qui permettoit à tous les particuliers de tuer les tyrans ; & ceux qui l'ont fait tiennent le premier rang dans l'Histoire qui semble avoir réservé toutes ses louanges pour ces libérateurs de la Patrie.

Il s'en trouve d'autres qui appellent ces Souverains *tiranni sine titulo*, & ils donnent ce nom à tous ceux qui parviennent à la Souveraineté par des voyes injustes, & contraires aux Loix. Les Loix qu'ils renversent ne peuvent les protéger, & chaque particulier est en droit de s'armer contre un ennemi public.

La même régle a lieu à l'égard de tous ces prétendus Souverains, soit qu'il n'y en ait qu'un, soit qu'il y en ait plusieurs ; ainsi on pouvoit avec justice traiter de la même maniere les Mages, lorsqu'ils s'emparerent de l'Empire des Perses après la mort de Cambise ; les trente tyrans d'Athénes qui furent détronés par Thrasibule ; ceux de Thébes que Pélopidas fit mourir ; les Décemvirs de Rome & plus

ſieurs autres : car quoiqu'il arrive quelquefois qu'à cauſe du grand nombre des coupables, on laiſſe un crime impuni, cela n'empêche pas que ce qui eſt une méchante action dans une ſeule perſonne ne le ſoit dans dix ou dans vingt; & par conſéquent tout ce qu'on peut faire avec juſtice contre un ſeul uſurpateur, on le peut faire avec autant de juſtice contre pluſieurs, quelque conſidérable que ſoit leur nombre.

Secondement, ſi ceux qui ſont légitimement établis, continuent dans leurs charges au-delà du temps preſcrit par les Loix, c'eſt la même choſe. Ce qui eſt expiré, eſt comme s'il n'avoit jamais été. Le même homme qu'on créoit conſul pour un an, ou Dictateur pour ſix mois, devenoit après cela une perſonne privée, & s'il avoit continué plus long-temps dans ſa Magiſtrature, il auroit été ſujet au même châtiment que s'il avoit uſurpé cette charge dès le commencement. Epaminondas n'ignoroit pas ceci, quoi qu'il aimât mieux abandonner ſa vie à la merci de ſes citoyens, que de quitter la charge de Beotarche dans le temps preſcrit par les Loix, lorſqu'il vit, que celui qui

lui restoit, étoit trop court pour venir à bout de l'entreprise qu'il avoit formée contre Lacédémone ; & si on lui pardonna, ce fut uniquement en considération de son excellente vertu, de l'action glorieuse qu'il avoit faite, & par ce qu'on étoit très- persuadé de la droiture de ses intentions.

Quoique les Decemvirs Romains eussent été légitimement établis dans leurs charges, cela n'empêcha pas qu'on ne les traitât comme on auroit pû faire des pariculiers, qui auroient usurpé les emplois de la Magistrature, lorsqu'ils garderent ces charges au-delà du temps pour lequel on les leur avoit données. Tous les autres Magistrats étoient abolis; il n'y en avoit aucun qui pût régulierement convoquer l'assemblée du Sénat ou du peuple : mais lorsqu'on se fut apperçû des desseins ambitieux de ces Décemvirs, & qu'ils eurent aigri l'esprit du peuple par le meurtre de Virginia, on ne garda plus aucune mesure avec eux, & on passa par-dessus toutes les formalités. Le Sénat & le peuple s'assemblerent, & éxerçant leur autorité tout de même que s'ils avoient été régulierement convoqués, par le Magistrat qui étoit chargé de ce soin,

ils abolirent la puiſſance des Décemvirs, procéderent contre eux comme contre des ennemis & des tyrans, & ſe garantirent par ce moyen d'une ruine inévitable.

Troiſiémement, on peut avec juſtice agir de la même maniere contre un Magiſtrat légitime qui, pendant le temps preſcrit par les Loix pour l'éxercice de ſa charge, entreprend d'éxercer une autorité que la Loi ne lui a point donnée; car à cet égard, il eſt homme privé : *Quia*, dit Grotius, *catenus non habet imperium*. On peut donc réprimer la licence qu'il ſe donne, & le traiter comme on traiteroit un particulier, parce qu'on ne lui a pas mis la puiſſance en main pour faire ce qu'il lui plaît, mais au contraire pour éxécuter ce que la loi a ordonné pour le bien du peuple; & comme il n'a point d'autre autorité que celle que la Loi lui donne, la même Loi détermine & & limite la puiſſance qu'il doit avoir. Le titre de Souverain qu'on donne au Magiſtrat ne diminue en rien ce droit qui appartient naturellement aux peuples; car ce terme ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'il agit ſouverainement dans les affaires qui ſont commiſes à

ses soins. C'est en ce sens qu'on appelle les Parlemens de France *Cours Souveraines* ; car ils ont puissance de vie & de mort, & jugent en dernier ressort tous les procès & les différends qui surviennent entre les particuliers pour des biens ou autres choses, & on ne peut appeller de leurs Sentence; mais cependant, il n'y a jamais eu d'homme assez fou pour croire, qu'il leur est permis de faire tout ce qui leur plaît; ou qu'on ne doit pas leur résister s'ils entreprenoient de sortir des bornes de leur devoir. Quoi que les Dictateurs & les Consuls Romains fussent des Souverains Magistrats, cela n'empêchoit pas qu'ils ne fussent sujets au peuple, & qu'on ne fût en droit de les punir comme le moindre particulier, lorsqu'ils violoient les Loix. Mr. de Thou donne à ce mot de Souverain une signification si étenduë, qu'il ne fait point difficulté de dire, en parlant de Barlotta, Giustiniano & de quelques autres qui, n'étant que Colonels, furent envoyés pour commander en chef trois ou quatre mille hommes pour éxécuter une entreprise qu'on avoit formée, *Summum imperium ei delatum*. Grotius explique cette matiere en

distinguant ceux qui ont le *Summum imperium summo modo*, d'avec ceux qui l'ont *modo non summo*. Je ne sçai pas où on peut trouver un exemple de cette puissance Souveraine éxercée sans aucune limitation, qui soit fondé sur un meilleur titre que celui que donne la *possession*; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici, puisque nous avons seulement dessein d'éxaminer ce qui est légitime & conforme aux Loix. C'est pourquoi, remettant ce point à une autre fois, nous suivrons Grotius dans l'éxamen du droit des Souverains dont le pouvoir est limité de l'aveu de tout le monde: *Ubi partem imperii habet Rex, partem Senatus sive Populus*; auquel cas il dit, *Regi in partem non suam involanti, vis justa opponi potest*; d'autant que ceux qui en possedent une partie, sont inconcestablement en droit de défendre cette partie, *Quia data facultate datur jus facultatem tuendi*: autrement ce seroit une chose tout-à-fait inutile.

Ce n'est précisément que par la teneur de la Loi ou par la connoissance du but général que cette Loi s'est proposé qu'on peut connoître jusqu'où s'étend le droit de chaque Souverain Ma-

giſtrat en particulier. Les Doges de Veniſe ont aſſurément part au Gouvernement de cette République ; car on ne les appelleroit pas Magiſtrats, s'ils étoient exclus de l'adminiſtration des affaires. On leur donne le titre de Souverains ; toutes les Loix, & tous les Actes publics ſe paſſent ſous leur nom. L'Ambaſſadeur de cet Etat parlant au Pape Paul V. lui déclara hardiment que le Doge ne reconnoiſſoit point d'autre Supérieur que Dieu ſeul. Cependant on ne peut pas ignorer qu'ils ne ſoient ſujets aux Loix, puiſqu'on en a fait mourir pluſieurs, pour les avoir violées ; on voit même encore à préſent au pied de l'eſcalier du Palais de S. Marc, un Gibet remarquable qui n'a jamais ſervi qu'à l'éxécution de quelques-uns de ces Doges. Or ſi l'on peut avec juſtice s'oppoſer à ces Souverains, lorſqu'ils commettent des actions injuſtes ; il n'y a point d'homme raiſonnable qui ne demeure d'accord que ſi quelqu'un d'entre eux ſe mettoit en fait de renverſer les Loix par une injuſte violence, on pourroit auſſi avec juſtice ſe ſervir de la force pour réprimer ſon autorité, & le punir de ſon crime.

De-plus, il y a de certains Magistrats à qui on donne la puissance de pourvoir aux flottes, aux armes, aux munitions aux vivres, en un mot à tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre; c'est à eux qu'appartient de lever & de discipliner les soldats, de nommer les Officiers qui doivent commander dans les Forts & dans les Garnisons, & de traiter alliance avec les Princes ou Etats étrangers. Mais si un de ces Magistrats laissoit dépérir, vendoit, ou livroit aux ennemis, ces vaisseaux, ces armes, ces munitions, ou provisions; & qu'abusant de l'autorité qu'on lui a confiée, il fit des alliances avec les étrangers, dans lesquelles il ne se proposeroit pour but que son intérêt particulier, au préjudice de celui du Public, il est sûr que par cette conduite, il abolit lui-même sa Magistrature, & que le droit qu'il avoit cessé, en même temps, comme disent les gens de Justice, *frustratione finis*. La Loi qu'il a renversée ne le peut pas défendre, & il ne doit pas se promettre que l'autorité qu'on lui avoit confiée pour faire du bien, puisse lui faire obtenir l'impunité de ses crimes. Il étoit *singulis major* par l'excellence de l'emploi dont

il étoit revêtu, mais il étoit aussi *universis minor* par rapport à la nature de son institution, & au but qu'on s'étoit proposé en lui conférant sa charge. Le moyen le plus infaillible pour perdre sa prérogative, étoit de se servir de son autorité pour faire du mal à ceux de qui il la tenoit. Quand les affaires sont réduites à un tel point, il faut nécessairement que l'Auteur de tant de maux, ou la Nation périsse. Un troupeau ne peut subsister sous la conduite d'un berger qui cherche à le ruïner, ni un Peuple sous le Gouvernement d'un Magistrat infidéle. C'est avec justice qu'on comble de richesses & d'honneurs les Magistrats qui s'acquittent dignement des fonctions de leur charge, parce que cet emploi est excellent en lui-même, & qu'il y a beaucoup de difficulté à le bien remplir. On a besoin dans un semblable poste de beaucoup de courage, d'expérience, d'adresse, de fidelité, & de sagesse. Le bon berger, dit notre Seigneur Jesus-Christ, donne sa vie pour ses brebis : L'Ecriture nous parle d'une maniere fort desavantageuse du mercenaire qui s'enfuit lorsqu'il voit le danger; mais elle nous déclare que celui

qui travaille à la ruïne de ſon troupeau, eſt un loup raviſſant : l'autorité d'un pareil Souverain eſt incompatible avec le ſalut du peuple ; & quiconque deſapprouve les troubles, les ſeditions ou les guerres que l'on met en uſage pour lui ôter ſon emploi, lorſque les autres moyens ont été inutiles, renverſe le fondement de toutes les Loix en permettant à un furieux de détruire tout un peuple; & en accordant à un ſcélérat un pouvoir auquel il n'eſt pas permis de réſiſter, il expoſe tout ce qu'il y a de bon & de vertueux à une ruïne certaine & inévitable.

Il ſe trouve peu de perſonnes qui veuillent ſoutenir que les Doges de Veniſe ou de Génes, & les Avoiés de Suiſſe ou les Bourguemeſtres d'Amſterdam, ayent un pouvoir auſſi abſolu, & une prérogative auſſi éminente; il ſe trouvera même bien des gens, qui ne feront point difficulté de dire, que ces Magiſtrats ſont des conquins & des ſcélérats, s'ils manquent de fidélité à leur Patrie ; & qu'il vaut mieux les condamner à une mort infame que de ſouffrir qu'ils viennent à bout de leurs mauvais deſſeins. Mais ſi on convient de cette vérité par rapport aux premiers

Magiſtrats de ces Nations, pourquoi ne pourroit-on pas avec juſtice traiter de la même maniere tous les autres de quelque Nation qu'ils ſoient, & quelque titre qu'on leur donne ? En quel temps Dieu a-t-il accordé à ces peuples le privilége extraordinaire de pourvoir mieux à leur ſûreté, que les autres peuples du monde ne le peuvent faire ? Ou bien ce privilége a-t-il été conféré à toutes les Nations de la terre ſans exception, quoique celles-là ſeules en jouïſſent qui ont banni de leur Gouvernement les titres éclatans ? Si cela eſt, ce n'eſt pas leur bonheur que nous devons admirer, mais bien plutôt leur ſageſſe, que nous devons auſſi imiter. Mais pourquoi s'imagineroit-on que leurs Ancêtres n'ont pas eu le même ſoin de leur ſûreté ? Ceux qui ſe ſont réſervé l'autorité ſur un Magiſtrat à qui ils ont donné un certain nom n'ont-ils pas la même autorité ſur un autre Magiſtrat quelque nom qu'il puiſſe avoir ? Y a-t-il quelque charme dans les mots, ou y a-t-il des noms d'une ſi grande vertu, que celui qui les reçoit devienne en même temps le Maître de ceux qui l'ont fait ce qu'il eſt, pendant que les autres Magiſtrats à qui on ne

donne pas ces mêmes noms demeurent toûjours ſujets de ceux qui les ont créés ? Le Gouvernement de Veniſe changeroit-il de nature ; ſi les Vénitiens donnoient à leur Prince le nom de Roi ? Les Polonois ſont-ils moins libres qu'ils ne l'étoient auparavant, depuis que le titre de Roi a été conféré à leurs Ducs ? Ou les Moſcovites en ſont-ils moins eſclaves parce que leur Souverain Magiſtrat n'a que le titre de Duc ? Pour peu que nous éxaminions les choſes, il nous ſera aiſé de voir qu'il y a eu des Magiſtrats qui ſans avoir le nom de Roi ont eu beaucoup plus de puiſſance, que des Rois ; & que jamais Magiſtrats n'ont eu un pouvoir plus limité par les Loix, que celui des Gots en Eſpagne, de Hongrie, de Bohême, de Suéde, de Dannemarck, de Pologne, & de pluſieurs autres qui portoient le nom de Roi. Il n'y a donc point de droit univerſel qui appartienne proprement à un certain nom ; mais chaque Souverain jouit des priviléges & prérogatives que les Loix par leſquelles il a été fait ce qu'il eſt, ont bien voulu lui accorder. La Loi qui donne le pouvoir, le régle & le limite comme il lui plaît ? & on ne peut obliger ceux qui ne don-

nent que ce qu'ils veulent bien donner, de souffrir que celui à qui ils donnent, prenne plus qu'ils n'ont jugé à propos de lui donner; on ne peut pas non plus les contraindre à laisser son crime impuni, s'il veut s'emparer de ce qu'ils n'ont pas voulu lui accorder. On confirme ordinairement par serment tous les accords que l'on fait; de sorte qu'à la trahison qu'on commet en les violant, on ajoûte encore le parjure. Ce sont-là de bons Philosophes & de sçavans Théologiens qui croyent que cela suffit pour fonder le droit de ceux qui n'en ont point; ou qui s'imaginent que les Loix doivent protéger ceux qui les renversent, & les mettre en état de faire tout le mal qu'ils projettent. Si les Loix ne doivent pas produire cet effet, il s'en suivra que celui qui étoit Magistrat légitime retourne par ses méchantes actions à la condition d'une vie privée; & par conséquent on le peut traiter avec justice de la même maniere qu'on traiteroit un voleur qui ne veut pas se soumetre aux Loix.

Ceux qui se plaisent à chicaner me demanderont peut-être, qui sera juge en ces sortes d'occasions; & si j'ai des-

ſein de faire le peuple juge en ſa propre cauſe ? A cela je répons que lorſqu'il eſt queſtion d'un différend entre le Magiſtrat & le peuple, il faut néceſſairement que celui à qui on en remet la déciſion, ſoit juge en ſa propre cauſe; & il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi le Magiſtrat doit être ſoumis au jugement du peuple, ou le peuple à celui du Magiſtrat. Il faut voir s'il y a plus de juſtice à ſoumettre le peuple de Rome au jugement de Tarquin, que de laiſſer à ce peuple le droit de juger ce Tyran. Ce monſtre perſuadé qu'il étoit devenu l'horreur de tous les gens de bien, par le maſſacre du frere de ſa femme, de ſon beau-pere, & des plus honnêtes-gens du Sénat, n'auroit pas manqué d'exterminer ce qui reſtoit de plus illuſtre à Rome. Sa mauvaiſe conduite & ſes crimes énormes l'ayant rendu odieux à tout le peuple, il avoit lieu d'appréhender ſa vengeance; & ayant uniquement en vûe de détruire ceux qu'il craignoit, c'eſt-à-dire la ville de Rome, il ſeroit facilement venu à bout de ſon deſſein, ſi le peuple s'étoit ſoumis à ſon jugement. Si on laiſſe au peuple la liberté de juger Tarquin, je ne vois pas qu'on ait au-

cune injustice à craindre ; il n'est pas facile de s'imaginer comment ce peuple pourroit se porter à prononcer une sentence injuste contre lui. Les Romains avoient toûjours témoigné beaucoup d'affection pour les Rois ses prédécesseurs, ils le haïssoient seulement pour ses crimes abominables : la cruauté qu'ils détestoient en lui n'étoit pas une supposition, ils en avoient vû de trop sanglans effets pour en pouvoir doûter. Lorsque les plus honnêtes gens eurent été mis à mort par ordre de ce Barbare, il n'y avoit personne de ceux qui leur ressembloient qui pût raisonnablement se croire en sûreté. Brutus ne fit semblant d'être fou, que lorsqu'il eut vû par le meurtre de son frere, que c'étoit une chose dangereuse de passer pour sage dans l'esprit du Tyran. Si le peuple, comme le dit Filmer, est toûjours débauché, vicieux, fou, enragé & méchant ; s'il souhaite toûjours de mettre l'autorité entre les mains de ceux qui lui ressemblent le mieux, Tarquin, & ses fils étoient des personnes telles que le peuple Romain pouvoit souhaiter, & ce Prince ne pouvoit pas douter qu'il ne trouvât des juges favorables : si au contraire le peuple

Romain étoit vertueux & bon, Tarquin ne devoit appréhender aucune injustice de sa part ; il n'y avoit que les remords de sa conscience, & la connoissance qu'il avoit de ses crimes énormes, qui pût l'engager à récuser le jugement de ce peuple. Il y a apparence que Caligula, Néron, Domitien, & leurs semblables avoient les mêmes raisons pour ne vouloir pas s'y soumettre; mais il n'y a jamais eu d'homme raisonnable qui ait crû, qu'il valoit mieux que ces monstres de la nature décidassent s'il étoit à propos qu'on punît leurs crimes, ou non, que de laisser au Sénat & au peuple de Rome le droit de juger s'il étoit convenable de laisser la plus grande partie de l'Univers sous la Domination de ces scélérats qui ne tâchoient qu'à le détruire.

Si je parle ici de choses qui sont connues de tout le monde, il n'y a personne qui n'en ait vû de ses propres yeux, plusieurs autres de même nature; & quiconque désapprouve toutes les séditions, troubles & guerres qu'on excite quelquefois contre ces Princes, doit dire qu'il ne s'en trouve point parmi eux de méchans, ni qui cherchent

par un consentement universel de toute la Nation, pour l'avancement du bien public, pourquoi ne les déposeroit-on pas lorsque leurs actions ne tendent qu'au dommage & à la ruïne du peuple ? S'ils montent sur le Trône, sans y être appellés légitimement, pourquoi ne les en feroit-on pas descendre ? Leur sera-t-il permis d'empiéter sur la liberté des autres, & sera-t-il défendu à un peuple à qui on fait tort de reprendre ce qui lui appartient ? S'ils s'emparent de la puissance Royale par des moyens injustes, doit-on les en laisser pour toûjours en possession ? Les extorsions les parjures & les meurtres peuvent-ils rendre les grands qui en sont coupables, sacrés & inviolables ? Ces crimes pour lesquels on punit justement les particuliers avec la derniere sévérité, mettront-ils ces Souverains à couvert de tout châtiment, eux qui les portent au Souverain degré de malice, & qui ayant plus d'autorité sont par conséquent plus en état de faire beaucoup de mal à toute la Nation ? Les Loix qui n'ont été établies que dans la vûe de prévenir les crimes leur serviront-elles d'appui, & deviendront-elles autant de piéges pour les innocens

qu'elles devroient protéger ? Chaque particulier a-t-il mis en commun le droit qu'il avoit de se venger des dommages qu'on lui pouvoit faire, afin que l'autorité publique qui doit le protéger ou le venger, fût plus en état de le ruïner lui, sa posterité, & la Societé dans laquelle il est entré, sans qu'il soit possible de remédier à ce malheur ? Rendra-t-on inutiles les Ordonnances Divines ? Et les puissances qu'il a ordonné qu'on établît pour administrer la justice ne seront-elles plus considérées que comme un moyen d'assouvir les passions déréglées d'un homme ou d'un petit nombre d'hommes ? Mettront-elles en état de tout faire impunément, pour les encourager de plus en plus à commettre toutes sortes de crimes? Connoît-on si peu la corruption de la nature humaine, qu'on puisse encore se flater, pour peu de bon sens que l'on ait, d'obtenir justice de ceux qui ne craignent point d'être punis des actions injustes qu'ils pourroient commettre? ou peut-on s'imaginer que la modestie, l'intégrité, & l'innocence qu'on trouve rarement dans un homme, quelque précaution qu'on prenne à le bien choisir, soient nécessaire-

ment & inséparablement attachées à la personne de ceux qui montent sur le Trône de quelque maniere que ce puisse être ? Peut-on être assez fou pour se persuader que ces qualités passeront infailliblement à leurs Successeurs après eux ; & peut-on se mettre dans l'esprit qu'on puisse vivre en sûreté sous leur Gouvernement s'ils ne possedent pas ces rares vertus ? Certainement, si telle étoit la condition des hommes qui vivent dans une Societé, il y auroit plus de sûreté dans les Forêts que dans les villes ; & il seroit plus avantageux à chaque particulier de songer à se défendre tout seul, que d'entrer dans une Societé. Celui qui vivroit ainsi seul, pourroit-être attaqué, le défenseur auroit le même avantage que l'aggresseur, & il vaincroit ou seroit vaincu à proportion de son courage & de ses forces ; mais il n'y a point de valeur qui puisse le garantir de succomber sous la malice de son ennemi, si cet ennemi a de son côté l'autorité publique. Il faut donc demeurer d'accord qu'on est en droit de procéder par des voyes juridiques, ou non-juridiques contre tous ceux qui violent les Loix ; ou bien ces Loix, & les Societés dont elles

ſont le fondement, ne peuvent ſubſiſter ; & il faut renoncer abſolument à toutes les vûes qu'on s'eſt propoſées dans l'établiſſement des Gouvernemens, & voir périr en même temps tous ces Gouvernemens. On eſt obligé d'avoir recours aux moyens non-juridiques, aux ſéditions, aux troubles & aux guerres, lorſque les perſonnes qu'on veut mettre à la raiſon ſont ſi élevées en autorité, qu'on ne peut pas les forcer autrement de ſe ſoumettre aux voyes juridiques. Ceux qui nient cette vérité, doivent convenir que ſelon eux, il n'y a pas moyen de ſe délivrer de l'uſurpation des Tyrans, ou de ſe mettre à couvert de la trahiſon d'un Magiſtrat légitimement élû, qui ajoûte l'ingratitude & la trahiſon à l'uſurpation. Les Souverains Magiſtrats n'ont point dans le monde de plus dangereux ennemis, que ceux-là : car comme il n'y a perſonne qui ſouhaite une amniſtie pour des crimes qu'il n'a jamais commis, celui qui veut éxempter les Souverains de tout châtiment, inſinue qu'il les croit capables de commettre les plus grands crimes ; & en concluant que le peuple les dépoſeroit ſi cela lui étoit

poſſible, il reconnoît tacitement que ces Souverains ſe propoſent un intérêt perſonnel oppoſé à celui de leurs ſujets, ce qu'ils ne ſouffriroient pas s'ils pouvoient y apporter quelque remède. Cette opinion ne tendant qu'à faire voir que tous les Gouvernemens ſont tyranniques, ſemble n'avoir pour but que d'attirer ſur ceux qui gouvernent une ruïne certaine & inévitable.

Si l'on nous dit qu'on ne peut entendre parler de ſédition ſans que ce terme excite en nous l'idée de quelque mal, je répons à cela qu'on ne doit donc pas l'appliquer à ceux qui ne cherchent que ce qui eſt juſte ; & quoi que les moyens dont on ſe ſert, pour délivrer un peuple opprimé, de la violence d'un cruel Magiſtrat, qui a mis les armes à la main d'une troupe de ſcélérats, & qui les a engraiſſé du ſang & de la confiſcation des biens de ceux qui auroient pu s'oppoſer à ſes injuſtices, ſoient en quelque façon extraordinaires, la juſtice intérieure de l'action ſuffit pour juſtifier entierement ces Libérateurs de la Patrie. Celui qui a aſſez de vertu & de puiſſance pour délivrer un peuple de l'oppreſſion, eſt toûjours en droit de le faire Valerius

Asiaticus n'avoit point trempé au meurtre de Caligula; mais lorsque les soldats prétoriens en fureur, demanderent avec empressement qui étoit le meurtrier, il les appaisa en leur disant qu'il souhaiteroit de tout son cœur avoir été celui qui avoit fait une si bonne action. Jamais aucun homme raisonnable n'a demandé de quel droit & par quelle autorité Thrasibule, Harmodius, Ariston, Pelopidas, Epaminondas, Dion, Timoleon, Lucius Brutus, Publicola, Horatius, Valerius, Marcus Brutus, Cajus Cassius & plusieurs autres, ont délivré leur Patrie du joug des Tyrans. Les actions de ces grands hommes portoient avec elles leurs justifications & leurs vertus, & feront toûjours l'admiration de l'Univers, tant qu'on s'y ressouviendra du nom des Grecs & des Romains.

Utinam fecissem, Tacit.

Si ceci ne suffit pas pour faire voir combien ces actions sont justes & glorieuses, je crois que pour en être fortement persuadés, il suffira de nous ressouvenir de tout ce qu'ont fait Moïse, Aaron, Hotniel, Ehud, Barac, Gédéon, Samuël, Jephté, David, Jehu, Jehoiada, les Machabées & tant de Saints hommes que Dieu a suscités

pour délivrer son peuple de ceux qui l'opprimoient. L'Ecriture-Sainte leur donne des louanges immortelles pour avoir porté les Israëlites par des moyens extraordinaires, tels que ceux que notre Auteur entend par ce terme de *Sédition, de troubles & de guerre*, à recouvrer leur liberté & à se venger des maux que leur faisoient des Tyrans Domestiques ou Etrangers. Les Apôtres, de leur temps, ne se sont jamais proposé d'établir, ou de renverser aucun Gouvernement Civil; mais ils se conduisirent envers toutes les puissances de la terre, d'une maniere qui leur fit donner le nom de pestiférés, de séditieux, & de perturbateurs du repos public. Ils laisserent ces noms odieux en héritage à ceux qui dans les siécles suivans, en marchant sur leurs traces, méritoient d'être appellés leurs Successeurs. Ce fut en conséquence de cette idée qu'on avoit injustement conçûe de ces Saints Apôtres, qu'ils devinrent l'objet de la haine des Magistrats corrompus, & qu'ils se virent dans la nécessité de servir de victimes à leur cruauté, ou de se mettre en état de se défendre contre leurs violences. Quiconque ne voudra pas convenir

qu'ils étoient en droit de prendre ce dernier parti, doit condamner en même temps les actions les plus glorieuses des meilleurs, des plus sages & des plus Saints hommes qui ayent jamais vécu, aussi-bien que les Loix Divines & humaines, qu'ils ont toûjours prises pour l'unique régle de leur conduite.

J'avoue cependant, qu'il y a des séditions, des troubles, & des guerres qui procédent de la malice, & qu'on ne peut assez détester, parce que leur unique but est d'assouvir la passion de quelques particuliers, sans aucun égard au bien public. Cela ne peut arriver dans un Gouvernement populaire, à moins que ce ne soit parmi la populace; ou lorsque le Corps du peuple est si corrompu, qu'il ne peut plus subsister. Mais ces sortes de maux sont fort fréquens, ou pour mieux dire, sont naturels aux Monarchies absolues. Lorsqu'Abimelec voulut se faire Roi, il alluma une sédition parmi les plus abjets d'entre le peuple ? Il prit à sa solde des hommes vains & volages, que quelques versions appellent débauchés & vagabonds, avec leur secours il fit mourir ses freres, mais il

périt avant que de pouvoir venir à bout de son entreprise ; ses Partisans corrompus n'étant pas assez forts pour soumettre le reste du peuple qui étoit de meilleure foi qu'eux. Sp. Melius, & Manlius entreprirent la même chose à Rome: ils agirent par un mauvais principe, le prétexte du bien public dont ils se servoient pour couvrir leur desseins n'étoit qu'un faux prétexte. Il peut bien faire qu'il y avoit alors parmi les Romains d'aussi méchans Citoyens que ceux-là, & qu'ils n'ignoroient pas leur mauvais projets; mais le Corps de la Nation n'étant pas corrompu, il ne fut pas difficile de faire échouer leur pernicieuse entreprise. On connut évidemment, dit Tite-Live: *Nihil esse minus Populare quam regnum*: ceux qui avoient favorisé Manlius, furent les premiers à le condamner à la mort lorsqu'on eut prouvé que *egregias alioqui virtutes fœda regni cupiditate maculasset*. Mais lorsque la corruption est devenue générale parmi le peuple, on voit rarement échouer ces sortes d'entreprises, & elles se terminent d'ordinaire par l'établissement de la tyrannie. Il n'y a point d'autre espece de Gouvernement qui soit du goût des

ſcélérats, & des perſonnes vaines, & on n'a jamais vû que des hommes vertueux ayent contribué à élever un Tyran. Tous ceux qui ont jamais conçû le deſſein d'établir un Gouvernement tyrannique dans leur Patrie, ont cru que le ſeul moyen d'y réüſſir étoit en corrompant les mœurs du peuple, en gagnant les ſoldats par des largeſſes, en entretenant des troupes étrangeres & mercénaires, en ouvrant les priſons, en donnant la liberté aux eſclaves, en promettant aux pauvres l'abolition de leurs dettes, & en partageant de nouveau les terres entre les Citoyens; c'eſt uniquement par-là que tous les tyrans ſe ſont frayé le chemin au Trône. Les ſéditions que ces ſortes de perſonnes excitent, tendent toûjours à la ruïne du Gouvernement populaire; mais lorſqu'elles arrivent dans les Monarchies abſolues, le mal qu'elles font ne tombe que ſur une ſeule perſonne, & lorſqu'on a dépoſé celui dont on croit avoir lieu de ſe plaindre, les auteurs de ces troubles, en mettent un autre à ſa place, qui ne pouvant ſubſiſter que par le ſecours de ceux qui lui ont mis la puiſſance en main, eſt néceſſairement obligé de fomenter ces vices qui

les ont portés à l'élever sur le Trône quoiqu'il ne soit pas impossible qu'un autre se serve des mêmes voyes, pour l'en faire descendre.

Tout ce qui résulte de ceci est, que ceux qui soutiennent le Gouvernement populaire, regardent le vice & l'indigence comme des maux qui s'augmentent naturellement l'un l'autre, & qui contribuent également à la ruïne de l'Etat. Lorsque le vice a réduit les hommes dans l'indigence, ils sont toûjours prêts à faire du mal ; il n'y a point de crimes, quelque énormes qu'ils soient, dont des gens débauchés, perdus de réputation, & épuisés de biens, ne soient capables. L'égalité qui régne dans les Gouvernemens populaires est tout-à-fait contraire à ces gens-là ; & ceux qui veulent maintenir cette égalité, doivent maintenir la pureté de mœurs, la sobrieté, & faire en sorte qu'un chacun soit content de ce que la Loi a bien voulu lui accorder. D'un autre côté, le Monarque absolu qui ne veut point avoir d'autre Loi que sa volonté, tâche toûjours d'augmenter le nombre de ceux qui, par leur débauche ou pauvreté, ont du penchant à vouloir dépendre unique-

ment de lui; quoique le même tempérament d'esprit, & les mêmes circonstances de fortune où ils se trouvent, les disposent également à exiter des séditions capables de le mettre en danger; & que la même corruption qui les a porté à l'élever sur le Trône, puisse bien encore les pousser à vendre la Couronne à un autre qui leur en offrira une somme plus considérable.

Nonobstant tout ce que je viens de dire, je ne prétens pas soutenir que tous les Monarques sont vicieux; mais seulement, que quiconque veut établir un pouvoir absolu, doit se servir de ces moyens; & que si ce pouvoir est déja établi, & qu'il tombât entre les mains d'une personne, qui fût assez vertueuse, & d'un naturel assez modéré pour vouloir tâcher de rendre le joug si aisé, qu'un peuple mieux discipliné fût content de le porter, cette méthode néanmoins ne pourroit subsister que pendant sa vie, & même, que ce seroit peut-être un moyen de l'abbréger. En effet, ce qui tire son origine d'une source corrompue ne peut rien produire de bon, ou si cela arrive quelquefois, c'est une espece de miracle; la vertu ne peut pas soutenir long-

temps ce qui procéde d'un principe vicieux; & nous voyons que les plus scélérats d'entre les Empereurs Romains n'avoient pas plus à craindre les entreprises d'un petit nombre d'honnêtes gens qui s'étoient garantis de leur fureur, que les meilleurs de ces Souverains avoient lieu d'appréhender la rage des Citoyens corrompus, qui ne pouvoient souffrir aucune correction, & qui n'avoient pour but que de se donner un Maître sous lequel ils pussent s'abandonner impunément à toute sortes de vices. Ce petit nombre de bons Empereurs qui échapperent à la fureur de ces scélérats donnerent seulement à l'Empire le temps de respirer, l'Etat eut quelque peut de relâche pendant leur régne, mais leurs enfans, ou leurs Successeurs le replongerent bien-tôt dans l'abîme de malheurs & de miseres d'où ils avoient eu dessein de le tirer. Il falloit qu'un Prince fût doüé d'une vertu bien extraordinaire, pour pouvoir se résoudre a persévérer dans un chemin opposé au principe de son propre Gouvernement; cette vertu extraordinaire se trouvant rarement dans un Prince, & ne demeurant pas longtemps dans une famille, tous les efforts

des meilleurs Souverains devinrent inutiles, & eux-mêmes périrent avant que de pouvoir réüssir dans leurs entreprises, ou bien après leur mort on bouleversa tout ce qu'ils avoient fait de bon & on retomba dans le même abîme de dissolution & de déréglement.

Quoique les Rois Hébreux n'eussent pas une puissance sans bornes, cependant elle passoit les limites que Dieu lui-même avoit prescrites, elle suffisoit pour augmenter le nombre des scélérats, & pour leur donner occasion de troubler perpétuellement l'Etat. D'un côté, le Roi étoit environné de flateurs, & de courtisans qui ne cherchoient qu'à faire du mal; de l'autre côté, on trouvoit des sujets mécontens & endettés. Quoique la cause de David fût juste, quoique ce Prince fût sage, vaillant & pieux, il ne se trouva néanmoins personne qui voulût le suivre lorsqu'il fut obligé de s'enfuïr de devant Saül, excepté quelques-uns de ses proches, qui sçavoient les promesses que Dieu lui avoit faites, & ceux d'entre le peuple qui se trouvoient pressés de leurs créanciers. Après la mort de Saül, il s'alluma une longue & sanglante guerre entre Isbosçet & David. Isbosçet ayant été mis à mort, la moin-

dre chose suffisoit pour que la Nation se portât à repandre son propre sang. Absalom par son éloquence fut capable de faire révolter tout Israël contre son pere : Scebah fils de Bicri n'eut pas plus de peine à exciter contre ce Prince une sédition encore plus dangereuse : David par sa prudence, par sa valeur, & avec le secours du Ciel appaisa tous ces troubles, & laissa à son fils Salomon un Royaume paisible & tranquille ; mais après la mort de ce dernier, il s'alluma un feu qui ne s'éteignit que par une dispersion générale de toute la Nation. Salomon par ses magnificences excessives avoit réduit le peuple dans une si grande pauvreté, qu'ils consentirent avec joye à la premiere proposition de révolte que Jeroboam leur fit. Depuis ce temps-là on ne vit que troubles domestiques, & séditions parmi les Israëlites, où ils eurent de continuelles guerres à soutenir avec leurs freres de la Tribu de Juda. neuf Rois avec leurs familles périrent dans ces séditions, & ces guerres furent si sanglantes, que jamais peuple ne s'est vû exposé à tant de malheurs ; ces malheurs continuerent sans aucune interruption, & furent enfin cause de la désolation du Pays, qui fut suivie de la

captivité de tout le peuple. Quoique Dieu, suivant ses promesses, eût conservé une lampe dans la maison de David; cependant la Tribu de Juda n'en fut pas beaucoup plus heureuse. Joas périt par la conspiration de quelques particuliers, & Amasias, selon toutes les apparences, fut mis à mort par le commandement du peuple, pour avoir par son imprudence exposé ses sujets à un carnage terrible. Athaliah extermina toute la famille Royale, & fut tuée elle-même par le comandement de Jehojada, qui n'ayant point appris de Filmer qu'on dût se soumettre aux puissances sans s'informer des moyens dont les Princes se sont servis pour monter sur le Trône, la fît traîner hors du Temple pour lui faire souffrir une mort qu'elle méritoit bien. Tout ce qui nous reste de ces Rois de Juda est une suite d'Histoires tragiques: & si l'on prétend que tous ces malheurs n'étoient pas tant un effet de certaines causes qui peuvent s'appliquer aux autres Nations, qu'un châtiment que Dieu irrité contre son peuple lui envoyoit pour le punir de son Idolâtrie; je répons à cela que cette Idolâtrie étoit une production du Gouvernement qu'ils avoient établi parmi eux; & qu'ayant mieux ai-

mé se soumettre à la volonté d'un seul homme, qu'aux loix de Dieu, ils méritoient justement de souffrir tous les maux qui suivent naturellement un mauvais choix. Tous les peuples qui ont tenu la même conduite, ont souffert les mêmes miséres. Alexandre étoit doüé d'une vertu admirable, & jamais Prince n'a été plus heureux, cependant son régne fut une suite continuelles de conspirations, il les découvrit à la vérité mais cette découverte lui couta bien cher, puisqu'elle le porta à faire mourir Parmenion, Philotas, Clitus, Calisthenes, Hermolaus & plusieurs autres de ses meilleurs amis. S'il se garantit du fer, il ne put éviter le poison. Le meurtre de ses femmes, de sa mere & de ses enfans qui ne purent se mettre à couvert de la rage de ses propres soldats, la fureur de ses Généraux qui ne cessa que lorsqu'ils se furent exterminés les uns les autres; son Royaume paternel, qui après plusieurs révolutions, tomba sous la domination de Cassander son plus mortel ennemi, la ruïne entiere de son armée victorieuse, & particulierement celle des fameux Argiraspides, qui étant devenus infidéles & séditieux après la mort d'Eumenes furent envoyés dans

les pays inconnus de l'Orient pour y périr, toutes ces choses, dis-je, sont des preuves suffisantes de l'admirable fermeté, du bon ordre, de la paix, & de la tranquilité qui regnent dans les Monarchies absolues. Après ce Gouvernement, il en parut un autre de même nature sur le Théâtre du monde; ce fut celui des Romains, qui s'etablit par le moyen des guerres, qui consumerent les deux tiers du peuple; qui se confirma par les proscriptions qui firent périr tous ceux qui se distinguoient par leur Noblesse, par leur vertu, ou par leurs richesses. La paix dont les Romains jouïrent sous le regne d'Auguste étoit un repos semblable à celui que le malin esprit accordoit à l'enfant de l'Evangile, lorsqu'après l'avoir cruellemenr tourmenté il le laissoit comme mort. Cette déplorable ville étoit seulement tombée dans une espece d'évanouissement; après avoir été déchirée pendant un long-temps par de violentes séditions, par des troubles domestiques & par de cruelles guerres elle demeura comme morte, & ne trouvant point de libérateur semblable à celui qui guerit l'enfant, elle fut livrée en la puissance de nouveaux Démons, qui ne cesserent point de

la tourmenter jusqu'à ce qu'elle fût entierement détruite. Auguste crut qu'il ne la pouvoit pas mettre en de meilleures mains qu'en celles de Tibére, pour augmenter ses malheurs. Persuadé, que pour se faire regretter des Romains après sa mort, il falloit leur donner un Maître encore plus méchant que lui, il crut ne pouvoir mieux réüssir dans ce dessein qu'en choisissant pour successeur ce monstre d'orgueil, de cruauté & de débauche. Tibére repondit parfaitement bien à ce que l'on s'étoit promis de lui; son régne fut une suite non interrompue de meurtres, de subornations, de parjures & d'empoisonnemens; sous ce digne Souverain les débauches les plus infames monterent sur le Trône, les Provinces se révolterent, & les armées se mutinerent. Ses successeurs ne firent pas mieux que lui, & leur sort n'est pas digne d'envie: Caligula fut tué par ses propres Gardes, Claudius fut empoisonné par sa femme: l'Espagne, les Gaules, la Germanie, la Pannonie, la Mœsie, la Syrie, & l'Egypte se révolterent toutes en même temps contre Néron; le peuple & le Sénat suivirent l'exemple des Provinces. Je ne doute pas que ce ne fût-là une sédition au sentiment de notre Auteur.

Néron ayant été tué par un esclave, ou s'étant défait de sa propre main, pour éviter de périr par celle d'un bourreau, Galba signala son entré à Rome par le Sang qu'il y répandit; mais lorsque ses propres Soldats virent qu'il ne vouloit pas leur donner autant d'argent qu'ils en prétendoient pour l'avoir élevé sur le Trône, ils le massacrerent : & pour être convaincu de la fermeté des Monarchies absolues, on n'a qu'à se souvenir que cela ne se fit pas de l'avis du Sénat, ni par une conjuration de personnes considérables: *Suscepere duo manipulares Populi Romani Imperium transferendum, & transtulerunt.* Deux misérables coquins donnerent l'Empire à Othon; & peu s'en fallut que tout le Sénat ne fût massacré, pour n'avoir pas obéït aussi-tôt qu'il l'auroit dû faire, à une autorité si digne de respect; à peine cette illustre assemblée put-elle se garantir de la fureur de ses compatriotes ivres & enragés. Pour un témoignage encore plus autentique que les Monarchies ne sont point sujettes aux séditions & aux troubles, il ne faut que considérer qu'il eut seulement deux Compétiteurs en même temps contre lesquels il fut obligé de défendre cet Empire qu'il

qu'il avoit si justement acquis. Son armée fut défaite à Bebriac, il se tua lui-même ; & bien-tôt après Vitellius son successeur fut jetté dans un Cloaque. Après la mort de celui-ci, on suivit toûjours la même méthode : Rome fut mise à feu & à sang ; & pour rapporter tous les malheurs publics, il faudroit transcrire toutes les Histoires qui nous restent. Dans les siécles suivans, on ne reconnut point d'autre loi que la maxime de Pirrhus, qui ayant été interrogé pour sçavoir qui seroit son successeur, répondit que ce seroit celui qui auroit la meilleure épée. Tout homme qui pouvoit réüssir à corrompre deux ou trois Légions, croyoit avoir un titre bien fondé pour prétendre à l'Empire ; & à moins qu'il ne périt par la trahison, ou par la mutinerie de ses propres soldats, on le voyoit rarement renoncer à ses ambitieux projets avant que d'avoir tenté le sort d'une bataille ; & après tout celui qui remportoit la victoire ne jouïssoit paisiblement du Trône qu'autant qu'il plaisoit à ses soldats ; & les Provinces désolées n'ayant plus ni force, ni vertu, étoient contraintes de suivre en esclaves la fureur ou la fortune de ces scélérats. Rome étoit dans ce tris-

te état lorſqu'elle dédia à Conſtantin l'Arc de Triomphe qu'elle avoit préparé pour Maxence; & les Provinces qui avoient donné l'Empire à Albinus & à Niger ſe ſoumirent à Septimus Severus. Dans cette grande diverſité d'accidens & de malheurs qui mettoient alors tout l'Univers en confuſion, il n'y avoit point d'Empereur qui eût d'autre droit que celui qu'il achetoit à prix d'argent, ou qu'il acqueroit par la violence; il n'en jouïſſoit qu'auſſi long-temps que ces moyens ſubſiſtoient; ainſi il ne pouvoit pas être fort tranquille, puiſqu'il n'y a rien au monde de moins aſſuré qu'une Domination acquiſe par argent, ou par force. De cette maniere, la plûpart de ces Princes périrent par le fer, l'Italie fut entierement ravagée, & Rome ſe vit pluſieurs fois pillée & réduite en cendres. La Maîtreſſe du monde étant devenuë eſclave, les Provinces qui avoient été conquiſes par la valeur & par la vertu de ſes anciens habitans, firent partie du Patrimoine d'un Uſurpateur qui, ſans aucun égard pour le bien public, les partagea entre ſes enfans, à proportion du nombre qu'il en avoit, ou en conſultant ſeulement ſa paſſion. Ceux-ci ſe détruiſoient les uns les autres,

ou ſuccomboient ſous les armes victorieuſes d'un tiers qui avoit même fortune qu'avoit eu leur pere ; la plus grande partie de ces Provinces tombant ordinairement en partage au plus ſcélérat. Si le contraire arrivoit quelquefois, le Gouvernement du meilleur, n'étoit proprement qu'un bon intervale qui ne ſervoit qu'à augmenter l'horreur des gens de bien pour les malheurs qui ſuivoient la mort de ce Souverain. Tout ce que pouvoient faire les meilleurs d'entre ces Princes, c'étoit d'arrêter le mal pour quelque temps, mais il n'étoit pas en leur pouvoir de réformer le principe corrompu de leur Gouvernement; pluſieurs d'entre eux ont été mis à mort, auſſi-tôt qu'on s'eſt apperçû que c'étoit là leur deſſein ; & d'autres qui finirent leurs jours en paix, laiſſerent l'Empire à des parens qui étoient bien éloignés de leur reſſembler. Domitien monta ſur le trône en qualité de frere de Tite. Les vertus excellentes qui avoient brillé avec tant d'éclat en la perſonne d'Antonius & d'Aurelius, parloient en faveur de Commode & d'Héliogobale. Honorius & Arcadius qui par leur lâcheté furent cauſe de la ruïne des Empires d'Occident & d'Orient, étoient

fils du brave Théodose. Ceux qui avoient assez de vertu pour ne tremper point leurs mains dans le sang, & pour bannir de leur cœur la malice, l'avarice & l'orgueil, ne pouvoient pas faire passer leurs bonnes qualités à leurs Successeurs, ni corriger la perversité & la corruption qui avoient pénétré jusqu'à la racine de leur Gouvernement. Toute la masse du sang étoit gâtée : tout le Corps n'étoit qu'un ulcére que la main du Tout-puissant étoit seule capable de guérir ; & Dieu qui a toûjours eu l'iniquité en horreur ; & qui avoit déclaré en tant d'endroits qu'il n'entendroit point les cris de son peuple, lorsqu'il auroit choisi ce qui n'étoit pas bon, n'avoit garde de faire ressentir les effets de sa miséricorde à des étrangers, qui avoient fait un mauvais choix.

Je me suis arrêté si long-temps aux Histoires des Juifs, des Macédoniens, & des Romains, parce que ce sont les plus remarquables, & celles qui nous sont mieux connues : on ne peut parler qu'avec beaucoup d'incertitude & d'obscurité des Monarchies Babilonienne, Assyrienne, Caldéenne, Bactrienne, & Egyptienne. Nous n'en sçavons presque autre chose, que ce que l'Ecriture nous

en dit par occasion, lorsqu'elle nous parle de leur cruauté barbare & de leur folie. Les autres Monarchies ont été semblables à celles-ci, & je ne sçai pas où on peut trouver un seul de ces Gouvernemens qui ait joui d'une paix durable, à moins que ce ne soit dans le Perou, où l'Inca Garcilasso de la Vega dit, qu'un homme & une femme enfans du Soleil & de la Lune, étant venus parmi un peuple Barbare qui vivoit sans Religion & sans Loi, y établirent un Empire qui fut gouverné avec beaucoup de justice par douze générations consécutives, qui y firent régner la paix & la tranquilité : mais ceci étant aussi fabuleux que leur origine, nous ne nous y arrêterons pas, aimant mieux examiner les Monarchies qui nous sont mieux connues. De toutes celles-là, il n'y en pas eu une seule qui n'ait été sujette à un plus grand nombre de séditions, & à de plus dangereux troubles, que tous les Gouvernemens Populaires qui ont jamais été dans le Monde : & la condition de ces Monarchies qui ne sont pas absoluës, mais qui cependant donnent la préférence à la naissance, sans aucun égard au mérite ou à la vertu, n'est pas beaucoup meilleure.

On peut auſſi-bien prouver cette vérité par les raiſons de ces ſéditions & de ces troubles que par le fait même.

Ces raiſons procédent de la violence des paſſions qui portent les hommes à la ſédition, & de l'embarras qu'il y a à réſoudre toutes les difficultés qui ſurviennent au ſujet de la Succeſſion.

Il n'y a point d'homme éxempt de paſſions, il y en a peu qui puiſſe les modérer, & il ne s'en trouve point qui puiſſe les détruire entierement. Comme les tempéramens des hommes ſont différens, auſſi ſe laiſſent-ils gouverner par des objets différens; ils ſuivent ordinairement leur paſſion dominante, ſoit que leur penchant les porte à la colére, au deſir, à l'avarice, à la débauche, ou à quelque autre appétit plus ou moins blâmable; chaque genre de vie fournit de quoi fomenter en quelque façon toutes ces paſſions; mais la Souveraineté renferme en ſoi tout ce qui peut être du goût des plus violens & des plus vicieux. Un Roi avare a de grands revenus, outre ce qu'il peut acquerir par fraude & par rapine, pour ſatisfaire ſa paſſion : S'il aime les plaiſirs ſenſuels, la diverſité de ces plaiſirs, & la facilité qu'il trouve à accomplir ſes

ſouhaits, ne feront qu'enflammer de plus en plus cette paſſion voluptueuſe. Ceux qui ſont ambitieux, ſe voyant la puiſſance en main, ſe croyent capables de tout entreprendre ; & les moins capables de gouverner, ou les plus pareſſeux ſe déchargent du ſoin qu'ils devroient prendre, perſuadés qu'il ſe trouve aſſez d'autres perſonnes qui ſont bien aiſes d'être payées pour ſe charger du fardeau des affaires, pendant qu'ils vivent dans l'oiſiveté. Ceux qui ont naturellement du penchant à l'orgueil & à la cruauté ſont expoſés à de plus violentes tentations qui les pouſſent à uſurper une Domination qui ne leur appartient pas ; & les mauvais conſeils des flateurs qui les environnent concourant toûjours avec leurs paſſions, les animent à exercer à la derniere rigueur l'autorité qu'ils ont reçuë, pour aſſouvir par là leur propre rage, & ſe mettre à couvert des effets de la haine publique qu'ils ſçavent bien qu'ils ont méritée. Si ce que dit Filmer eſt véritable, qu'il n'y ait point d'autre régle que la force & le ſuccès, & que celui qui a la puiſſance en main doive être conſidéré comme le Pere du Peuple ; quiconque a l'un peut faire eſſai de l'autre. Ceux-mêmes qui

ont égard à la justice ne manqueront jamais de trouver des raisons pour se persuader qu'ils l'ont de leur côté. Il peut y avoir quelque abus à réformer dans l'Etat; on peut leur avoir fait tort à eux ou à leurs amis; on leur a peut-être refusé des emplois & des honneurs qu'ils croyent bien mériter; ou peut-être on leur préfére des personnes qui à leur avis ont moins de mérite qu'eux. Presque tous les hommes se trompent dans l'opinion qu'ils ont de leur mérite, s'estimant ordinairement beaucoup plus qu'ils ne valent; & si un heureux succès suffit pour faire un Monarque, ils croyent pouvoir entreprendre avec justice tout ce dont ils espérent pouvoir venir à bout. C'est-là le cas où se trouvoit Jules César; il crut que tout lui étoit permis, lorsqu'on lui eut refusé le Consulat qu'il s'imaginoit avoir bien mérité.

Viribus utendum est quas fecimus: arma tenenti
Omnia dat qui justa negat. Lucan.

Ces entreprises semblent être réservées pour les grands courages; mais il

n'y a point d'homme si lâche qui ne soit capable d'entreprendre, & de venir quelquefois à bout de ce qu'il entreprend, lorsqu'il trouve une conjoncture favorable. Nous ne trouvons rien dans toutes les Histoires qui approche de la folie, de la paresse, de la lâcheté, & de l'yvrognerie de Vitellius; rien qui égale l'impureté & l'avarice de Galba; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne parvinssent à l'Empire de l'Univers: Othon fut élevé sur le trône, parce qu'il étoit tout-à-fait semblable à Néron: l'avarice de Vespasien le fit mépriser de tout le monde, jusques à ce que l'on eût vû les rênes de l'Etat entre les mains de personnes si méprisables, qu'on eut lieu de croire qu'il n'y avoit point d'homme qui ne fût digne d'occuper leur place; & l'on vit communément dans les siécles suivans les plus scélérats monter sur le Trône par les moyens les plus détestables.

Il ne sert de rien de dire que les Loix de Dieu & de la nature ont prévenu tous ces malheurs, en ordonnant que le plus proche du sang soit héritier de la Couronne; car s'il y avoit eu une pareille Loi, ou qu'elle eût pû prévenir tous ces malheurs, les hommes

n'y auroient pas été perpétuellement exposés : & quand même il y en auroit effectivement une, elle n'empêcheroit pas qu'il ne se trouvât encore tant de difficultés au sujet de cette proximité du sang, qu'il n'y auroit pas d'homme raisonnable, qui osât entreprendre de les résoudre. La Loi est inutile, à moins qu'il n'y ait une puissance établie pour juger des différends qui naissent au sujet des différentes manieres dont on l'explique. La maxime fondamentale des grandes Monarchies est qu'il ne peut point y avoir *d'interrégne:* l'héritier de la Couronne est en possession aussi-tôt que celui qui la portoit est mort. *Le mort*, comme disent les François, *saisit le vif:* il ne peut donc y avoir de telle Loi dans le monde, ou elle ne sert de rien. S'il y a des juges pour interpréter la Loi, personne ne peut être Roi avant qu'ils ayent jugé en sa faveur; & il n'est pas Roi en vertu de son droit, mais en vertu de la sentence qu'ils ont prononcée. S'il n'y a point de juges, cette Loi est purement imaginaire; & un chacun peut l'expliquer à sa maniére. Celui qui voit une Couronne devant ses yeux, & qui a les armes à la main n'a besoin que d'un heureux succès pour se faire Roi;

& s'il réüssit, tout le monde est obligé de lui obéïr.

Il faudroit être fou pour dire que la chose est claire d'elle-même, & qu'elle n'a pas besoin d'être décidée; car il n'y a personne qui ne sçache, que lorsqu'il est seulement question d'un héritage entre particuliers, il n'y a aucune Loi, quelque précise qu'elle puisse être, qui ne soit sujette à diverses explications, qui sont la source des différends qui naissent tous les jours, qui ne peuvent être terminés que par une puissance à la quelle deux parties soient obligées de se soumettre: Or les querelles qui s'allument pour la possession d'un Royaume, sont d'autant plus épineuses, qu'il n'est pas possible de trouver cette Loi, & d'autant plus dangereuses, que les compétiteurs sont ordinairement plus puissans.

De plus, il faut que cette Loi ait été donnée en général à tous les hommes du monde, ou en particulier à chaque Nation. Si elle est particuliere à chaque peuple, une affaire de cette importance demande de bonnes preuves; il faut sçavoir quand, comment, où, & par qui elle a été donnée à un chacun de ces peuples. Or l'Ecriture

Sainte nous enseignant au contraire qu'il n'y a eu que les Juifs à qui Dieu ait donné des Loix, & qu'elles ne leur prescrivoient rien de semblable à ce que l'on appelle Monarchie héréditaire, selon la proximité du sang, nous pouvons soutenir hardiment que Dieu n'a jamais donné une telle Loi à aucun particulier, ni à aucune Nation. S'il ne l'a pas donnée à un chacun, il ne l'a pas donnée à tous; car un chacun est compris sous le mot de tous; & si personne ne l'a, il est impossible que tous l'ayent; ou que tous soient obliges de l'observer, s'il ne se trouve personne qui puisse dire ni qui sçache, quand, où, & par qui elle a été donnée, ni quel en est le véritable sens. Or c'est ce qu'aucun n'a encore pû nous apprendre, comme cela est évident par la diversité des loix & coûtumes des Nations, par rapport à la disposition des Successeurs héréditaires; & jusqu'à présent aucun de ces peuples n'a pû faire voir que la méthode qu'il suit à cet égard soit plus conforme à la nature que celles qui sont en usage parmi les autres nations.

Si Filmer prétend être l'interprête de Dieu, & qu'il se croye capable de

lever ces doutes, il me permettra bien de lui demander duquel de ces cinq moyens ſuivans Dieu a ordonné qu'on ſe ſervît ; & après cela nous examinerons ce qui en réſulte.

I. En France, en Turquie, & en d'autres lieux, la ſucceſſion tombe directement ſur le plus proche mâle de la branche aînée, & ſuivant cette régle, le fils eſt préféré au frere de celui qui a porté le dernier la Couronne ; c'eſt ainſi que le Roi de France qui régne à préſent, eſt monté ſur le Trône préférablement au Duc d'Orléans ſon oncle. Suivant cette même maxime, on préfére les fils de l'aîné aux freres de l'aîné ; comme cela ſe pratiqua à l'égard de Richad II. Roi d'Angleterre qui fut élevé ſur le Trône préférablement à tous les freres du brave Prince Edouard ſon pere.

II. Il y a d'autres peuples qui donnent toujours la Couronne aux enfans mâles de la famille Régnante, mais qui cependant préférent le plus âgé, ſans examiner s'il eſt ſorti de la branche aînée ; & le droit de répréſentation n'ayant point de lieu parmi eux, celui qui eſt le plus âgé, eſt eſtimé le plus proche parent du premier Roi ; & le

second fils du dernier Roi, plus proche que son petit fils quoique sorti de l'aîné; suivant laquelle régle tous les fils d'Edouard III. qui lui survécurent, auroient dû être préférés à Richard II. qui étoit son petit fils.

III. Dans les deux cas ci-dessus mentionnés on n'a aucun égard aux filles, qui sont excluës de la Couronne aussi bien que des autres Magistratures, parce qu'on croit qu'elles sont naturellement incapables de commander aux hommes & de remplir les devoirs d'un Magistrat; leurs descendans sont aussi exclus de la Succession du Trône. En Turquie, en France, & dans d'autres Royaumes considérables, elles ne peuvent pas avoir la moindre prétention; mais dans quelques autres Etats, & sur tout en Angleterre, elles héritent, tout comme les mâles, lorsqu'elles sont les plus proches du sang; c'est par ce moyen que notre Couronne a passé dans différentes familles & Nations.

IV. Comme elles sont entierement excluës en de certains Royaumes, & qu'il y en a d'autres où on les admet à la Succession simplement, sans aucune condition; aussi en trouve-t-on, où il

ne leur eſt pas permis de ſe marier hors du Pays, ou ſans le conſentement des Etats : c'eſt ce qui ſe pratique en Suede.

V. Il y a des Royaumes où on a uniquement égard à la proximité du ſang, ſans éxaminer ſi le plus proche parent eſt légitime ou bâtard; dans d'autres les bâtards ſont entierement exclus de la ſucceſſion.

Il eſt évident par cette diverſité de ſentimens qui partagent ces différens peuples ſur ce ſujet, que quand même ils conviendroient tous que le plus proche du Sang doit héritier; il ſurviendroit cependant tant de conteſtations ſur la maniere d'interpréter & d'appliquer la régle générale, que ce ſeroit une ſource inépuiſable de querelles mortelles & irréconciliables.

Si quelqu'un prétend que ce qui ſe pratique à cet égard en Angleterre, eſt entierement conforme à la régle que Dieu a donnée à tous les hommes du monde; ce ſera à lui à débattre cette queſtion avec les Rois de France, & avec pluſieurs autres Princes qui ne peuvent avoir aucun droit aux Couronnes qu'ils portent, ſi on reçoit la maxime d'Angleterre comme un éta-

blissement divin. Ensuite, il faudra qu'ils prouvent que Dieu se communiquoit plus immédiatement à nos ancêtres, & qu'il leur donnoit une connoissance plus distincte & plus parfaite de ses volontés qu'à toutes les autres Nations, qui d'ailleurs sont assez considérables pour donner à ce qui se pratique chez elles, autant de poids que nous en pouvons donner aux coutumes qui sont reçûes parmi nous. Mais tout cela n'empêchera pas que nous ne puissions conclure avec beaucoup de raison, que si Dieu a donné aux hommes une pareille régle, il y a plus de mille ans que nous n'avons point eu de Roi en Angleterre ; puisque de tous ceux qui ont été assis sur ce Trône, il n'y en a pas eu un seul qui n'y soit monté par une violation manifeste de cette régle. C'est ce qui paroît clairement par les exemples que j'ai déja rapportés, de Guillaume I. de Guillaume II. son fils, de Henri I. de Henri II. & de ses enfans, de Jean, d'Edouard III. de Henri IV. d'Edouard IV. & de ses enfans, de Henri VII. & de tous ceux qui tirent leur droit de lui. Et si la possession, ou un heureux succès suffit pour établir un droit légitime, je crois qu'il s'ensuivra que Jack

Strans, Wat Tyler, Perkin Warbeck ou quelques coquins comme eux, auroient été Rois légitimes, s'ils avoient réüssi dans leurs téméraires entreprises. Cette doctrine ne tend pas à moins qu'à exposer en proye toutes les couronnes au premier qui sera en état de s'en emparer, à détruire toutes sortes de Loix & de réglemens, & enfin à soumettre le droit le plus legitime au caprice de la fortune. Si cela est ainsi, un certain Comte de Pembroke, qu'on ne croyoit pourtant pas un fort grand génie, avoit raison de dire que son grand pere étoit un très habile homme, quoiqu'il ne sçut ni lire ni écrire : la raison qu'il en donnoit, c'est qu'il avoit pris une ferme résolution de suivre toûjours le parti de la Couronne, quand même on la mettroit sur le bout d'un tison. Mais si une pareille résolution suffit pour acquerir à un homme la réputation de sage & de prudent, c'est dommage qu'on ait demeuré si long-temps à découvrir ce beau secret ; puisqu'un grand nombre de personnes, qui faute d'y avoir jamais pensé, ont vécu & sont mortes couvertes de l'infamie, & de la honte qui accompagnent toujours les méchantes actions, la lâcheté & la folie, auroient pû passer pour les plus

illuſtres de leurs ſiécles, s'ils avoient connu cette belle maxime. On auroit pû prévenir les factions ſanglantes qui ont toûjours déchiré les Nations ſujettes à ces ſortes de Monarchies, en jettant à croix & à pile, ou en faiſant battre en duel les deux prétendans, comme cela fut pratiqué par Corbis & Orſua, Cléoreſtes & Polinice, Ironſide & Canut ; n'y ayant rien de plus injuſte, de plus impie, & de plus ridicule que de hazarder ſa vie & ſes biens dans une querelle, lors qu'il n'y va point de l'intérêt de notre conſcience, & que la victoire ne nous peut apporter aucun profit.

Si la raiſon nous enſeigne, que juſques à ce que l'on ait admis cet expédient pour terminer promptement ces ſortes de querelles, des hommes ambitieux trouveront toûjours le moyen d'embaraſſer les peuples dans leurs différends, & que les autres jugeant différemment de ces ſortes de choſes, qu'on ne peut réduire à une régle certaine, ſe croiront obligés en conſcience de ſuivre le parti qui leur ſemble le plus juſte; l'expérience nous apprend auſſi la même choſe: elle ne nous fait que trop connoître que l'ambition a produit plus

de malheurs, que toutes les autres paſſions qui ont jamais régné dans le cœur de l'homme. Pour prouver cette vérité, il ne ſera pas hors de propos de diſtinguer les malheurs cauſés par celui qui eſt ſur le Trône, dans la vûë de prévenir les entrepriſes de ceux qui voudroient l'en faire deſcendre, & les miſeres que cauſent au peuple des prétendans qui ſe diſputent la Couronne.

Le conſeil que donna Tarquin à ſon fils en abattant en préſence de ſon Envoyé toutes les têtes de pavots qui ſurpaſſoient les autres, & celui de Lizander, ont toûjours ſervi de regle aux Princes qui craignent qu'on ne leur ôte la Couronne. Les plus illuſtres de la Nation ſont ceux que ces Princes appréhendent le plus, parce qu'ils les regardent comme des perſonnes toûjours prêtes à entreprendre, & très-capables de venir à bout de leurs entrepriſes. Cette élévation procede de la naiſſance, des richeſſes, de la vertu, ou de la réputation ; & lors que toutes ces choſes ſe rencontrent enſemble dans une même perſonne, elles l'élévent au plus haut période de grandeur. Mais je ne ſçai pas où l'on peut trouver un exemple d'un homme, qui poſſé-

dant tous ces avantages, ait pû ſubſiſter long-temps ſous une Monarchie abſolue. S'il eſt d'une naiſſance illuſtre, il faut qu'à l'exemple de Brutus, il cache l'éclat de ſes vertus, & qu'il ne cherche point à acquerir de la réputation, ou qu'il ſe réſolve à périr, à moins que pour ſauver ſa vie il ne previenne le tyran en lui ôtant la ſienne : tous les autres moyens qu'il pourroit employer lui ſeroient inutiles; il ſeroit impoſſible de le guérir de toutes les craintes & de tous les ſoupçons qu'il pourroit concevoir : le Tyran n'a d'égard pour perſonne, & lorſqu'on lui a rendu des ſervices ſi conſiderables, qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de les récompenſer dignement, il ne manque jamais de faire périr ceux qui l'ont mis dans la néceſſité de paroître ingrat. On peut employer divers moyens, & ſe ſervir de differens prétextes ſuivant le tempérament des peuples ou la conjoncture des temps; mais enfin ces bons Rois croyent qu'il en faut venir-là; & pourvû qu'ils en viennent à bout, il leur importe fort peu que ce ſoit en obſervant quelque forme de juſtice, ou que l'éxécution ſe faſſe par un Muet avec une corde d'arc. Le Comte de Northum-

berland, & son brave fils Hotspur éleverent Henri IV. sur le Trône. Le vaillant Comte de Warwick y fit monter Edouard IV.; Stanley mît la Couronne sur la tête de Henri VII; mais aucun de ces Souverains ne se crut en sureté jusques à ce qu'il eût fait périr son bienfaicteur. Quelque inébranlable que soit la fidélité d'un tel homme, quelque humilité & quelque modestie qu'il fasse paroître, tout cela n'est point capable de le garantir d'un pareil malheur. La modération que Germanicus témoigna en refusant les honneurs qu'on lui vouloit faire, & son adresse à appaiser les Légions mutinées, ne servit qu'à avancer sa ruïne: lorsqu'on vit qu'il dépendoit de lui de monter sur le Trône, on crut qu'il falloit qu'il y montât, ou qu'il pérît: il n'y avoit point de milieu entre le Trône & le Tombeau. Il y a apparence que Caligula, Néron & d'autres bêtes semblables à eux haïssoient la vertu à cause du bien qu'elle renferme en soi; mais je ne sçaurois m'imaginer que ces Princes non plus que leurs Prédécesseurs, & leurs Successeurs, se fussent porté à l'extirper entierement, si ce n'est qu'ils connurent par expérience qu'elle étoit

incompatible avec leur Gouvernement ; lorsqu'ils en furent une fois persuadés, ils ne crurent pas devoir épargner personne, non pas même leurs plus proches parens. Artaxerxes fit mourir son fils Darius; Hérode massacra impitoyablement la meilleure de ses femmes, & tous ses fils excepté le plus méchant. Tibere fit périr Agrippa Posthumus, & Germanicus avec sa femme & ses deux fils. Nonobstant toutes les louanges que l'on a données à Constantin le Grand, ce Prince se souilla du sang de son beau-pere, de sa femme, & de son fils. Philippe II. Roi d'Espagne ôta impitoyablement la vie à Don Carlos pour se délivrer de l'appréhension qu'il avoit conçue des desseins de ce Prince; & on ne doute point que Philippe IV. ne se soit défait de son frere Don Carlos & de son fils Balthazar pour la même raison. Ces cruautés Barbares étoient si communes en Angleterre, que tous les Princes Plantagenets, & toutes les familles nobles qui leur étoient alliées étant éteintes, nos ancêtres furent obligés d'aller chercher un Roi dans une des moins considérables de la Province de Galles.

Lorſque l'on vit cette Maxime ſi bien établie, ceux qui n'étoient pas d'humeur à vouloir ſi-tôt renoncer à la vie, tâchérent de trouver le moyen de ſe défendre; & ne trouvant point d'autre expédient que celui de faire mourir la perſonne qui étoit ſur le Trône, ils ont toûjours tâché d'éxécuter ce deſſein par quelque conſpiration ſecrette, ou à force ouverte lorſqu'ils ne l'ont pu faire autrement. Le nombre des Princes qui ont été détruits de cette maniére, & des Pays qui ont été mis en combuſtion par ceux que la crainte de perir a porté à ces extrémités, n'eſt pas beaucoup moindre que le nombre de ceux qui ont été expoſés aux mêmes malheurs par l'ambition des perſonnes qui peu contentes de leur condition préſente, cherchoient à s'élever ſur les ruïnes d'autri. Les deſordres cauſés par la conteſtation de pluſieurs prétendans à la même Couronne, avant qu'un d'entre eux s'en pût rendre paiſible poſſeſſeur, n'ont pas été moins fréquens, ni moins ſanglans, que ceux dont j'ai déja parlé; les miſéres auſquelles les différends de ces Rivaux ont expoſé la plûpart des Etats, & la ruïne qu'ils out attiré ſur les Empires Grec

& Romain suffisent pour prouver cette vérité ; cependant pour éclaircir encore davantage cette matiere, j'en rapporterai d'autres exemples. Mais parce que ce seroit avoir trop de présomption que de m'imaginer que j'ai lû toutes les Histoires du Monde, & que je me rendrois ennuyeux si je rapportois toutes celles que je sçais, je me contenterai de celles qui sont les plus remarquables : & si je fais voir que tous les Gouvernemens absolus ont été sujets aux mêmes malheurs, nous pourrons croire, sans craindre de nous tromper, qu'ils ne sont pas accidentels, mais produits par une cause permanente qui opérera toujours les mêmes, ou semblables effets.

Pour commencer par les exemples que nous fournit l'Histoire de France ; la Succession n'étant pas bien établie du temps de Mérovée, qui s'empara de la Couronne au préjudice des petits fils de Pharamond, il ne fut pas plutôt mort que Gilles monta sur le Trône, ayant obligé Chilpéric fils de Merovée de sortir du Royaume ; ce qui ne se fit pas sans répandre bien du sang ; Chilperic y rentra quelque temps après par des moyens aussi violens ; on

dit

dit que ce Prince ayant épousé Basine femme du Roi de Turinge, qu'il avoit débauchée auparavant, sans se souvenir des obligations qu'il avoit à son mari, chez qui il avoit trouvé un azile assûré, eut une vision la nuit qui suivit leur mariage; il vit d'abord des lions, des licornes, & des léopards, ensuite des ours & des loups, & enfin des chiens, des chats & une infinité de petites bêtes qui se déchiroient. Les François ont toûjours crû que cette vision leur réprésentoit le naturel & la destinée des trois Races qui devoient les gouverner; & l'expérience n'a que trop fait voir qu'ils ne se sont pas trompé dans cette pensée. Clovis leur premier Roi Chrétien, fameux dans l'Histoire, ayant considérablement aggrandi ses Etats par des moyens légitimes ou injustes, mais principalement par le meurtre d'Alaric, de Ragnacaire & de leurs enfans, & en persuadant à Sigismond de Mets de tremper ses mains dans le sang de son pére Sigebert; Clovis dis-je après tant de glorieuses actions, laissa son Royaume à ses quatres fils qui lui firent ressentir de cruels effets de leur rage; un chacun d'eux faisant tous ses efforts

Hist de France vie de Chilpéric I.

Mezeray & de Serres.

pour s'emparer de toute la Monarchie qu'ils avoient partagée entr'eux ; & lorſqu'après tous les malheurs qu'entrainent avec ſoi de ſemblables conteſtations, la fortune ſe fut déclarée en faveur de Clothaire, qui étoit le plus méchant de tous, & qui étoit redevable de ce grand ſuccès au maſſacre de ſes freres, de ſes neveux, & de la plus conſidérable Nobleſſe Gauloiſe & Françoiſe, lui ſeul en retira tous les avanges, la Nation n'en devenant pas plus heureuſe. Car après ſa mort la fureur de ſes fils replongea les pauvres peuples dans le même abîme de malheurs, où ils avoient été engloutis ſous la domination cruelle de ce Prince & de ſes fréres. Les fils de Clothaire avoient appris de leurs prédéceſſeurs à faire le mal ſans répugnance, mais deux infames P. les plogérent de plus en plus dans le vice ; les conſeils pernicieux de ces deux Monſtres d'impureté Frédégonde & Brunehaut les précipiterent dans un abîme de crimes énormes. Cette ſorte de vermine qui eſt ſi commune dans les Monarchies, a rarement gouverné les Sénats ou les Gouvernemens populaires. Chilpéric II. ayant fait maſſacrer pluſieurs perſonnes du ſang Ro-

yal, & un nombre infini de nobleſſe & de peuple, ſe rendit maître par ce moyen d'une étenduë ſi conſidérable de pays, qu'on l'appella depuis Roi de France; pour affermir ſes uſurpations & s'aſſûrer ce nouveau Titre, il fit mourir ſon fils aîné, ſous prétexte que Brunehaud l'animoit à ſe révolter contre lui. Non-content de ce meurtre, il fit ſemblablement périr Clovis ſon ſecond fils de peur qu'il ne vengeât la mort de ſon frere : il épouſa l'infame Frédégonde, & fut aſſaſſiné peu de temps après par ſon adultere Landri. Le Royaume ſe vit expoſé après ſa mort aux mêmes malheurs, par la rage & la fureur des Princes qui lui ſurvéquirent; la plus part de ces Princes périrent par le fer, & Brunehaud qui avoit été la principale cauſe de ces Tragédies fut attachée à la queuë d'un cheval indomté, & ſouffrit une mort auſſi infame que ſa vie avoit été impure; mais tout cela ne rendit pas la Nation plus heureuſe. C'étoient là les lions & les léopards. Ils mirent tout le Royaume en combuſtion; mais ayant de l'adreſſe & de la valeur, ils maintinrent en quelque façon le crédit & la puiſſance de la Nation, & celui qui

s'emparoit du Trône, avoit soin de la défendre. Mais ceux-ci s'étant défaits les uns les autres, la racine empoisonnée produisit une autre espèce de peste encore plus mortelle à l'Etat que ne l'avoit été leur fureur. La vigeur étoit éteinte, & la succession étant mieux établie, dix Rois à qui les François ont donné le nom de *Fainéans* succédérent à ceux-ci. Peut-être trouvera-t-on des personnes qui diront que ceux qui ne font rien, ne font point de mal; mais ce raisonnement-là est faux, par rapport aux Rois. Celui qui se charge du Gouvernement d'un peuple, ne peut faire de plus grand mal que de ne rien faire, & le crime le moins pardonnable qu'il puisse commettre, c'est de négliger lâchement l'éxercice de sa charge pour se jetter dans les bras de la volupté & de la paresse. La vertu & la valeur périssent sous le regne d'un tel Souverain; on ne sçait ce que c'est que d'observer une bonne discipline, on méprise la justice, on pervertit les loix, ou bien on les rend inutiles, le peuple se laisse corrompre; on épuise le trésor public & toute l'Autorité étant entre les mains de flateurs, de P. de favoris, de ma-

querelles, & de lâches ſcélérats qui rendent le Gouvernement mépriſable, toutes ſortes de déſordres y entrent en foule. Cette ſtupidité pareſſeuſe & lâche a fait plus de mal, que la plus grande cruauté qui ait jamais été éxercée dans le monde par des gens ſpirituels & courageux; ou, pour mieux dire, ces bêtes pareſſeuſes ont toujours été plus cruelles que toutes les perſonnes d'eſprit. Les régnes de Septimus Sévérus, de Mahomet II. & de Sélim II. furent cruels & ſanglans; mais ils éxercérent leur fureur contre les étrangers, & contre quelques-uns de leurs plus proches parens, ou contre ceux qu'ils ſoupçonnoient de vouloir entreprendre contre leur autorité: la condition du peuple étoit tolérable; ceux qui vouloient vivre ſans rien entreprendre, n'avoient rien à craindre: on ſoutenoit la réputation de l'Empire, on en deffendoit les Frontiéres, & on avoit ſoin de maintenir la tranquillité publique. Mais lorſque l'Epée fut en la main de Princes pareſſeux, fous & lâches, elle devint inutile quand il fut queſtion de s'en ſervir contre des ennemis étrangers, ou pour punir les perturbateurs du repos public, quoi-

qu'ils s'en serviffent toûjours avec trop de fucces contre leurs meilleurs sujets. Le feul moyen de fe garantir de leur fureur, étoit d'allumer une guerre civile; on ne peut guére éviter ces fortes de guerres, lorfqu'une Couronne défenduë par un Prince lâche doit être la récompenfe du premier qui ofera entreprendre de s'en faifir. C'eft là une fource inépuifable de defordres; & jamais une Nation n'a joui d'une paix durable, lorfque les plus diftingués d'entre les fujets ont connu qu'il y avoit moins de danger à former les plus violentes entreprifes, qu'à fe foumettre patiemment au vouloir d'un Prince, qui fe laiffe gouverner par des miférables, qui fe mettent en crédit auprès de lui, en le flatant dans fes vices les plus énormes. Mais ceci n'eft pas encore tout; ces Princes haïffent & craignent ceux qui les furpaffent autant en vertu & en réputation, qu'ils leur font inférieurs en biens & en puiffance; & ne croyent pas pouvoir mettre leurs perfonnes en fûreté ni accroître leur autorité, à moins qu'ils ne trouvent le moyen de les faire périr. Ce leur eft une chofe ordinaire. *Inter Scorta & Ganeas principibus veris per-*

niciem machinare, & de faire servir la cruauté de manteau à leur lâcheté & à leur ignorance. Outre les malheurs que cause au public la perte des personnes illustres, qui sont proprement la base & le soutien de l'Etat, ces sortes de régnes sont toujours accompagnés de troubles & de guerres civiles; les Grands se servent de voyes aussi violentes pour se rendre maîtres de la personne d'un Prince foible, lorsque l'ordre de la succession est si bien établi, qu'ils ne jugent pas à propos de le dépouiller du titre de Roi, que s'il s'agissoit de le déposer pour se mettre en sa place. Les querelles sanglantes qui s'allumerent entre Grimbauld, Ebroin, Grimoald & plusieurs autres, pour la Charge de Maire du Palais, ne firent pas moins de mal à la France que lui en avoit fait la rage des Princes qui s'étoient disputé la Couronne. Elles eurent tout le même succès: Après plusieurs révolutions, Charles Martel s'empara de tout le Gouvernement du Royaume qu'il avoit deffendu contre les Sarrasins avec tant de valeur; & ayant transmis sa charge & son autorité à son fils Pepin, l'Assemblée Générale des Etats, du consentement de

toute la Nation, lui donna le Titre de Roi; action qui fut approuvée de tout l'Univers. Cela donna quelque relâche au peuple : mais il n'étoit pas possible de guérir par ce moyen un mal qui avoit pris de si profondes racines ; & le Royaume qui, par la sagesse, par la valeur, & par la réputation de Pepin, avoit été éxemt de guerres civiles pendant sa vie, en fut aussi cruellement agité que jamais, incontinent après la mort de ce Prince. Ses fils Carloman & Charles partagerent entr'eux la Monarchie, mais peu de temps après un chacun d'eux voulut avoir tout. Carloman mit le Royaume en conbustion; fit soulever les Lombards, & s'avança avec une puissante armée contre son frere, jusques à ce qu'il fut arrêté au milieu de sa course par une mort prématurée ; car on ne doute point que cette mort ne fût l'effet de ces présens que les Princes donnent libéralement à ceux de leurs proches qu'ils croyent aspirer à la Couronne. Charles priva ses deux fils de l'héritage de leur pere, il les enferma dans une étroite prison, & nous ne sçavons ce qu'ils devinrent. Son troisiéme frere Griffon ne causa pas moins de troubles, & ne fut pas

plus heureux que l'avoit été Carloman ; les remûmens des Gascons, des Italiens & des Allemans ne se terminérent que par sa mort. Mais tous ces avantages considérables que Charles avoit acquis à son pays par une valeur & une fortune extraordinaire, finirent avec sa vie : il donna l'Empire & le Royaume de France à son fils Louis le Débonnaire, & laissa le Royaume d'Italie à son petit fils Bernard : mais ces deux Princes ne purent jamais s'accorder ensemble, & Bernard étant tombé entre les mains de Louis, cet oncle inhumain lui fit crever les yeux, & il en perdit la vie trois jours après. Cela ne fut pas suffisant pour maintenir la paix : les trois fils de Louis, Lothaire, Louis & Pepin se révolterent contre lui, assemblerent un Concile à Lyon, le déposerent, & partagérent l'Empire entr'eux. Cinq ans après ce Prince infortuné trouva moyen de se sauver du Monastère où on l'avoit enfermé, il recommença la guerre, tomba encore une fois en la puissance de Lothaire qui le retint prisonnier. Après sa mort la guerre s'alluma plus que jamais entre ses enfans : l'Empereur Lothaire attaqua Louis Roi de

Baviere & Charles Roi de Rhétie : ces deux Princes unis ensemble le défirent, * & le confinérent dans un Monastére où il mourut. Il s'éleva de nouvelles querelles entre les deux freres au sujet du partage des terres qu'ils lui avoient ôtées, & laissérent seulement la Lorraine à son fils. Louis mourut bien tôt après, & Charles prenant possession de l'Empire & du Royaume finit une vie peu glorieuse après avoir échoüé dans l'entreprise qu'il avoit formée de dépoüiller Hermengarde, fille de son frére Louis, du Royaume d'Arles, & des autres Provinces que son pere lui avoit laissées. Louis le Bégue son fils régna deux ans ; son régne fut rempli de troubles ; & Charles le Simple, qui étoit le seul légitime qu'il eût, ne monta sur le Trône qu'après la mort de ses deux bâtards Louis & Carloman, de Charles le gras & d'Eudes Duc d'Anjou. Charles le gras fut déposé de

* *Je crois que Mr. Sidney se trompe à cet égard : Lothaire dégoûté des Grandeurs du monde se dépouilla volontairement de sa Souveraineté & changea sa pourpre Impériale en un froc, dont il se couvrit dans l'Abbaye de Prom où il mourut quelques mois après.* Mezeray. Abr. Chro. p. 329. edition de Hollande.

l'Empire & du Royaume, dépouillé de ses biens, & mourut de pauvreté dans un Village. Charles le simple ne fut pas plus heureux, & les peuples ne joüirent pas d'une grande tranquillité sous son régne : Robert Duc d'Anjou lui fit la guerre, & se fit couronner à Rheims ; mais il perdit lui-même la vie bien-tôt après dans un sanglant combat qui se donna proche de Soissons. Hébert Comte de Vermandois son gendre ayant ramassé les débris de son armée, se rendit maître de la personne de Charles, & convoqua l'Assemblée Générale des Etats qui le déposérent, & donnérent la Couronne à Raoul Duc de Bourgogne, quoi qu'il ne fût du Sang Royal que du côté de sa mere, ce qui n'est pour rien conté en France. Charles le-simple étant mort, son fils Louis lui succéda ; mais il régna avec peu de gloire, & ses sujets furent accablés de malheurs sous sa domination. C'est-là la paix dont les François joüirent sous leurs Monarques pendant cinq ou six siécles ; & il seroit difficile de dire de quoi ils eurent plus à souffrir ou de la violence de leurs Souverains, ou de l'Ambition de ceux qui aspiroient à la Couronne,

N 6

ou ſi la fureur de ceux d'entre leurs Rois qui eurent de l'activité & de la valeur, leur fut plus pernicieuſe que la pareſſe des Rois Fénéans : Mais quoi qu'il en ſoit, toûjours eſt-il certain qu'ils perdirent ſous ces derniers, tout ce qu'ils avoient gagné à la ſueur de leurs corps & au péril de leurs vies ſous la conduite des premiers. Henri & Othon de Saxe par une vertu ſemblable à celle de Charlemagne ôtérent l'Empire aux François, & en établirent le ſiége en Allemagne, laiſſant ſeulement la France à Louis d'Outre-Mer, & à ſon fils Lothaire. Ceux-ci ſemblent avoir raſſemblé en leurs perſonnes la trahiſon, la cruauté, l'ambition & la baſſeſſe : toujours entreprenans, & toujours battus : leurs paſſions furieuſes les pouſſoient inceſſamment à former d'injuſtes deſſeins ; ils tourmenterent ſi cruellement leurs ſujets & leurs voiſins, qu'ils devinrent l'objet de leur haine & de leur mépris. Ces choſes éteignirent la vénération dûë à la mémoire de Pepin & de Charlemagne ; & obligea la Nation à avoir recours à un étranger pour mettre fin à ſes malheurs, plutôt que de ſe laiſſer entierement ruïner par leurs indignes deſcendans.

Ces peuples avoient éprouvé tous les moyens imaginables, il avoient déposé quatre Rois en l'espace de cent cinquante ans ; ils avoient donné la Couronne à cinq personnes, qui n'y avoient point d'autre droit que celui que la Nation leur avoit conféré ; ils avoient ensuite rétabli sur le Trône les descendans de ceux qu'ils avoient déposé ; mais tout cela ne leur servit de rien : les vices de ces Souverains étoient incorrigibles, les maux qu'ils leur faisoient souffrir étoient insupportables, ils avoient continuellement la guerre les uns avec les autres, & périssoient malheureusement dans les combats, ou par trahison. Ils ne manquoient jamais d'engager la Nation dans des guerres civiles pour la deffense de leurs impertinentes querelles, & cela dura sans interruption jusques à ce qu'on eût rejetté toute la race, pour mettre la Couronne sur la tête de Hugues Capet. Les peuples ne furent pas tout-à-fait si malheureux sous lui & sous ses descendans, mais la diminution de leurs maux étoit l'effet d'une cause qui n'est en aucune façon avantageuse à la Monarchie absoluë. Les miséres que les François avoient souffertes leur apprirent

qu'il étoit à propos de donner des bornes plus étroites à l'autorité Royale ; & rendant héréditaires les Duchés & les Comtés, qui auparavant n'étoient que des Charges dont le Roi pouvoit disposer, ils mirent la Noblesse en état de s'opposer à la trop grande puissance du Monarque ; & quoique ce nouvel établissement exposât le commun peuple à quelques véxations, cependant elles étoient peu considérables en comparaison des maux qu'ils avoient soufferts auparavant. Lorsque les Grands se virent en possession de terres qui ne dépendoient point de la volonté du Roi, ils commencérent d'aimer leur Patrie ; & quoi qu'ils servissent le Souverain de bon cœur dans toutes les occasions où il s'agissoit de l'intérêt public, ils ne se laissoient pas facilement engager dans les querelles personnelles de ceux qui étoient sur le Trône, ou de ceux qui vouloient y monter. Pour se conserver eux-mêmes dans cet heureux état, ils traitoient leurs Vassaux avec beaucoup de douceur ; & les choses ayant toûjours continué à peu près sur le même pié, excepté depuis environ cinquante ans, cette Monarchie fut moins agitée

qu'elle ne l'avoit été lorſque l'autorité du Roi étoit moins bornée. Néanmoins ces pauvres peuples n'eurent pas grande raiſon de ſe glorifier de cet avantage ; il reſtoit encore parmi eux une racine qui de temps en temps produiſoit des fruits empoiſonnés : les guerres civiles étoient fréquentes dans ce Royaume, quoi qu'elles ne fuſſent pas ſi cruelles que les précédentes l'avoient été ; & ſouvent on ne s'engageoit dans ces guerres que pour appuyer les prétentions des différens Princes qui aſpiroient à la Royauté. Toutes les guerres que la France eut à ſoutenir contre l'Angleterre, depuis qu'Edouard II. eut épouſé Iſabelle fille de Philippe le Bel, qu'il prétendoit devoir être ſon héritiére, ſont de cette nature. Les combats de Créci, de Poitiers & d'Azincourt ſi funeſtes à la France ; tant de ſang répandu, & tant de Pays ravagés par Edouard III., par Edouard Prince de Galles, & par Henri V., firent connoître aux François de quoi les conteſtations entre pluſieurs prétendans ſont capables ; ces peuples furent accablés de tous ces malheurs, faute de trouver un interpréte des Loix de la ſucceſſion, qui pût décider le différend entre l'hé-

ritier mâle, ou l'héritier en général. Les divisions qui déchirérent les maisons d'Orléans & de Bourgogne, d'Orléans & d'Armagnac, procédoient de la même source; & les assassinats, qui semblent avoir été la cause immédiate de ces querelles, étoient uniquement l'effet de la haine que leur concurrence avoit allumée dans leurs cœurs.

Les contestations encore plus odieuses, quoique moins sanglantes, qui désunirent Louis XI., & son pére Charles VII., & la jalousie que ce premier conçût contre son fils Charles VIII. procédérent du même principe. Charles de Bourbon se préparoit à mettre toute la France à feu & à sang pour une semblable querelle, lorsque ses desseins finirent avec sa vie à l'assaut de Rome. Si les Ducs de Guise avoient été plus heureux dans leur entreprise, ils auroient bien-tôt quitté le prétexte de la Religion dont ils se couvroient, pour faire valoir ouvertement le droit qu'ils prétendoient avoir à la Couronne; & pour réparer le tort qu'on avoit fait, selon eux, à la race de Pepin, ils n'auroient pas manqué de détruire celle de Hugues Capet; Henri III. Roi de France pensant prévenir ce malheur par

le maſſacre de Henri le Balafré, & du Cardinal de Guiſe ſon frere, ne fit qu'avancer ſa propre ruïne & mit tout ſon Royaume dans une horrible confuſion. Notre ſiécle nous fournit plus d'un éxemple d'entrepriſes de même nature ſuivies du même ſuccès. Le Duc d'Orléans a ſouvent pris les armes contre ſon frére Louis XIII.; la Reine ſa mere attira les Eſpagnols dans le parti de ce Prince; Mr. de Montmorencî périt en voulant deffendre ſa querelle; Fontrailles la renouvella par un Traité qu'il fit avec l'Eſpagne, dans lequel il ne s'agiſſoit pas moins de la ruïne du Roi que de celle du Cardinal: cette querelle coûta la vie à Meſſieurs de Cinq-Mars & de Thou. Ceux qui connoiſſent la diſpoſition des affaires de cette Monarchie, ne doutent point que le Comte de Soiſſons ne ſe fût emparé de la Couronne, & qu'il n'eût été aſſiſté dans ce deſſein par la plus conſidérable partie de la France, s'il n'eût pas été tué en pourſuivant la victoire qu'il avoit remportée à la bataille de Sedan. Depuis ce temps-là il y a eu tant de troubles dans le Royaume qu'il eſt aiſé de voir que ceux qui en étoient les Auteurs ſe propoſoient

tout autre chose que l'éloignement de Mazarin; & on a dit plus d'une fois au Maréchal de Turenne qu'il avoit conservé & affermi la Couronne sur la tête du Roi, en arrêtant à Gien les progrès que le Prince de Condé auroit pû faire après la défaite du Maréchal d'Hocquincourt. Pour faire voir encore plus clairement la fermeté, le bon ordre, & la tranquillité domestique qui régnent dans les Monarchies absoluës, il ne faut que jetter les yeux sur ce qui s'est passé de nos jours; nous avons souvent vû les Princes de la maison de Bourbon divisés entr'eux; le Duc d'Orléans, le Comte de Soissons, les Princes de Condé & de Conti en guerre avec le Roi: les Ducs d'Angoulême, de Vendôme, de Longueville, le Comte de Moret & d'autres Bâtards de la maison Royale suivre leur exemple; les maisons de Guise, d'Elbeuf, de Bouillon, de Nemours, de la Rochefoucault, & presque toutes les plus illustres familles de France, avec les Parlemens de Paris, de Bourdeaux & quelques autres Cours Souveraines se joindre à ces Princes. Je pourrois rapporter plusieurs autres éxemples pour faire voir que cette Monarchie, aussi bien que toutes les au-

tres, a été dès ses commencemens, remplie de sang & de carnage par la violence de ses Souverains & par l'ambition de ceux qui aspiroient au Trône; & que la fin d'une guerre civile a été le commencement d'une autre: mais je crois que ce que j'ai dit est suffisant pour prouver en général qu'elle n'a jamais goûté un repos tranquille au dedans, sans parler des guerres étrangéres qu'elle a eu à soutenir.

Les Royaumes d'Espagne n'ont pas été plus éxemts de troubles; mais principalement celui de Castille dont les Rois avoient une autorité moins bornée, que les Souverains de ces autres Royaumes. Si l'on vouloit rapporter tous les éxemples de cette nature, il faudroit transcrire toutes leurs Histoires; mais quiconque aura assez de temps pour les éxaminer, trouvera qu'après plusieurs troubles, Alphonse II., quoi qu'on lui ait donné le glorieux nom de Sage, fut déposé par les menées de son ambitieux fils: il verra Don Alphonse surnommé le Deshérité supplanté par son oncle Don Sanche le brave; Pierre le cruel chassé du trône & tué par le Comte de Tristemare son frére Bâtard. Depuis le temps de

cet Alphonse dont je viens de parler jusqu'au régne de Ferdinand & d'Isabelle, qui comprend l'espace d'environ deux cent ans, il s'en est passé si peu sans guerres civiles, qu'à peine puis-je me ressouvenir qu'on en ait été exempt deux ans de suite : & quiconque prétend que dans ces derniers temps, cette Monarchie a joüi d'une paix plus tranquille, doit avoüer, s'il a de la bonne foi, qu'il faut plûtôt attribuer cette Paix à l'adresse qu'on a euë de se défaire de ceux qui pouvoient brouiller, qu'à la bonté de la constitution de ce Gouvernement; il y a apparence que cette tranquillité auroit été interrompuë, si on n'avoit pas trouvé le secret de prévenir les desseins de Don Jean d'Autriche, de Carlos fils de Philippe II. d'un autre Prince de même nom fils de Philippe III. & de Don Balthazar fils de Philippe IV.

Que si ce que nous avons déja dit ne suffit pas pour nous convaincre de ces vérités, jettons les yeux sur ce qui s'est passé chez nos plus proches voisins, & nous verrons dans quels malheurs le démêlé de Bailleul & de Bruce plongea le Royaume d'Ecosse, quel-

les en furent les funeſtes ſuites, juſques à ce que la Couronne tomba dans la famille des Stuards : le régne tranquille & l'heureuſe mort des cinq Rois qui ont porté le nom de Jacques : l'admirable fermeté & la paix dont ce Gouvernement jouït ſous la Domination de la Reine Marie ; & enfin la parfaite union dans laquelle elle vêcut avec ſon mari, ſon fils & ſon peuple, auſſi bien que le bonheur de cette Nation, tant quelle fut gouvernée par cette bonne Princeſſe. *Buchan. de reb. Scot. Drummond. Melvil.*

Mais les malheurs que de ſemblables conteſtations ont cauſé à l'Angleterre, ſurpaſſent encore tous ceux dont j'ai déja fait mention. Guillaume le conquerant ne fut pas plutôt mort, que la Nation ſe vit déchirée par ſon fils Robert qui diſputa la Couronne à ſes deux autres fils Guillaume & Henri. Après leur mort & celle de leurs enfans, la même choſe arriva entre Etienne & Matilde : pour terminer toutes ces conteſtations on donna la Couronne à Henri, mais cet expédient ne produiſit aucun effet. Bien-tôt après il s'éleva entre ce Prince & ſes fils, des diſputes encore plus ſcandaleuſes, & qui ne furent pas moins dangereu-

ſes ; ces enfans dénaturés plongerent le Royaume dans un abîme de malheurs, & par leur rébellion ils firent mourir leur pere de chagrin. Les régnes de Jean & de Henri III. furent encore plus remplis de troubles. Edouard II. Prince adonné à toute ſorte de débauches gouverna la Nation d'une maniere infâme & déteſtable, on fut obligé de le dépoſer ; & enfin ſa femme & ſon fils le firent cruellement mourir. Edouard III. employa ſa valeur & celle de ſes ſujets contre les François & contre les Ecoſſois ; mais leurs victoires n'aporterent aucun avantage à la Nation, parce que les fondemens du Gouvernement étoient en deſordre : Le Souverain s'en attribua toute la gloire & tout le profit. Ce Prince étant mort, les Anglois perdirent par la lâcheté de ſon Succeſſeur tout ce qu'ils avoient conquis en Ecoſſe & en France, & cette perte leur coûta plus de ſang, que les conquêtes ne leur en avoient coûté ; les guerres civiles que la fureur & la rage de ce ſucceſſeur allumerent dans l'Etat, eurent le même ſuccès que celles d'Edouard II. La tranquillité du régne de Henri IV. fut interrompuë par de dangereuſes guer-

tres civiles ; & je ne ſçai ſi la victoire qu'il remporta à Shrewsbury auroit bien pû le maintenir ſur le Trône, ſi ſa mort n'avoit prévenu les nouveaux troubles qui étoient ſur le point d'éclore. Henri V. acquit tant de réputation par ſa vertu & par ſes victoires, que perſonne n'oſa aſpirer ouvertement à la Couronne tant qu'il vecut; mais la tempête qui s'étoit formée contre ſa famille, éclata avec la derniere violence auſſi-tôt qu'il fut mort. La foibleſſe de ſon fils encouragea le Duc d'Iork à faire valoir un nouveau tître; ce qui cauſa de ſi grands malheurs que jamais peuple n'en a ſouffert de ſi funeſtes, excepté en de pareilles occaſions ; car ſans conter le carnage de pluſieurs milliers de perſonnes, & ſur tout de celles qui étoient accoûtumées de porter les armes ; ſans parler de la meilleure partie du Royaume qui fut ravagée, & de la perte de tout ce que nos Rois avoient hérité ou conquis en France, quatre-vingt Princes du Sang, comme Philippes de Commines les appelle, périrent dans les combats ou par la main du bourreau. Pluſieurs familles des plus illuſtres de la Nation furent éteintes, & les autres perdirent

les personnes les plus considérables qu'elles eussent parmi elles. On massacra trois Rois, & deux héritiers présomptifs de la Couronne; la Nation se vit réduite à la honteuse nécessité d'élever sur le Trone un jeune homme, qui pour couvrir la bassesse de sa naissance, n'avoit autre chose que sa Généalogie Galloise, qui servoit à faire voir qu'un Tailleur tiroit son origine du Prince Arthur, de Cadvallader, & de Brutus. Mais les playes de la Nation étoient trop grandes pour pouvoir être guéries par cet appareil. Ce nouveau Souverain ne pouvoit pas beaucoup s'assurer sur un aussi chétif Titre, quoi qu'il eût tâché de le rendre meilleur, en épousant une Princesse, dont la naissance étoit fort douteuse. Sa propre bassesse lui inspiroit de la haine pour les Nobles; & croyant qu'il leur seroit aussi aisé de lui ôter la Couronne qu'il leur avoit été aisé de la lui donner, il employa toutes sortes d'artifices, pour détruire les restes de la Maison d'Iork, dans la crainte qu'il n'en sortît quelque Rival qui lui disputât le Trône, & fit tous ses efforts pour détruire tous ceux qui étoient en état de lui résister. Cette conduite

conduite affoiblit extrêmement le corps de la Nobleſſe, qui tenoit la balance entre lui & les Communes, & ce fut-là ce qui commença à changer la forme de notre ancien Gouvernement : mais nonobſtant toutes ces précautions, ce Prince réüſſit ſi mal à établir la tranquillité dans le Royaume, que des miſérables, comme Perkin, Warbeck & Simnel, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre tout en combuſtion. Le régne de Henri VIII. fut rempli de troubles & de ſang ; Marie régna en furieuſe, & ſous ſon Gouvernement, nous ſerions ſans doute devenus eſclaves de la plus puiſſante, de la plus orgueilleuſe, & de la plus cruelle Nation qu'il y eût alors ſur la terre, ſi Dieu ne nous avoit miraculeuſement protégé. Edouard VI. & la Reine Eliſabeth, nonobſtant la bonté de leur naturel, & la connoiſſance qu'ils avoient de la vérité en matiere de Religion, furent contraints par ce qu'on appelle *Jalouſie d'Etat* de répandre ſi ſouvent le ſang des perſonnes les plus illuſtres par leur naiſſance, que ſi leurs régnes méritent d'être regardés comme les plus doux dont on ait entendu parler ſous les Gouvernemens

eſt le plus dangereux. On voit évidemment que les vices des Souverains ſont dommageables au peuple, mais je ne ſçaurois dire lequel eſt plus funeſte aux ſujets de la cruauté & de l'orgueil de Maîtres, ou de leur ſtupidité & de leur fainéantiſe. Tous les Gouvernemens Monarchiques ſont ſujets aux guerres civiles; mais il n'eſt pas facile de déterminer ſi celles qui procédent des conteſtations qui naiſſent entre différens prétendans à une même Couronne, avant qu'un de ces prétendans s'en ſoit rendu paiſible poſſeſſeur, ſont plus fréquentes & plus ſanglantes que celles qui proviennent de l'appréhenſion que celui qui eſt ſur le Trône a de perdre ce qu'il a acquis, qui l'oblige à faire tous ſes efforts pour le conſerver: ou de la rage de ceux qui voudroient lui arracher le Sceptre d'entre les mains. Toujours eſt-il certain que les républiques ſont moins ſujettes aux guerres civiles, dans ces Gouvernemens où on exclut de l'autorité Souveraine les femmes, les enfans, les fous & les enragés. Tant que les Loix, & la diſcipline qui fomentent la vertu, conſervent leur vigeur, les perſonnes courageuſes & prudentes ne manquent jamais de parvenir aux di-

gnités; & il n'y a point d'homme qui ne fasse tout son possible pour donner des marques de sa vertu, lorsqu'il est assuré que les honneurs & les charges en seront la récompense. S'il arrive quelquefois dans ces Républiques, que par des voyes indirectes, des personnes sans mérite s'élevent aux emplois, ou qu'on se méprenne dans le choix qu'on en a fait, leurs vices & leurs défauts tournent ordinairement à leur confusion & à leur propre dommage; & le Gouvernement ne peut pas recevoir beaucoup de préjudice de l'incapacité d'un Magistrat, qui ne doit l'être que pendant un an; & qui est environné de personnes, qui ayant possédé le même emploi, ou qui y aspirant, sont capables par leur vertu de suppléer à son défaut; qui ne peuvent espérer de récompense d'un homme qui les peut corrompre, & sont assurés de la protection aussi bien que de la faveur du Sénat & du peuple, qui ne manqueront pas de les seconder dans le dessein qu'ils ont de défendre l'intérêt du public. Tant qu'on observe ce bon ordre, l'autorité des Magistrats suffit pour appaiser les querelles qui arrivent entre les particuliers; qu en tout cas, elles ne sont jamais grand mal.

Les conteſtations qui s'émeuvent entre la Nobleſſe & le peuple produiſent ſouvent de bonnes Loix pour l'affermiſſement de la liberté; comme cela eſt arrivé à Rome pendant plus de trois cent ans après le banniſſement des Tarquins; & pour les appaiſer, on ne répand pas beaucoup de ſang, & ſouvent point du tout. Quelquefois un homme ſage & vertueux ſuffit pour découvrir l'erreur d'une ou des deux parties; & par ce moyen, ceux qui un moment auparavant étoient le plus oppoſés les uns aux autres, deviennent les meilleurs amis, un chacun concourant à ôter le mal qui cauſoit la diviſion. Lorſqu'il ſembloit que le Sénat & le peuple Romain étoient le plus animé l'un contre l'autre, on ne fit que créer des Tribuns, ordonner que ceux du peuple parviendroient aux charges, leur permettre de s'allier par mariage dans les familles Patriciennes, diminuer l'intérêt de largent; & il n'en fallut pas davantage pour appaiſer une querelle qui ſembloit devoir mettre tout l'Etat en combuſtion. Ces ſortes de troubles étoient non ſeulement fort innocens, mais il eſt même certain qu'ils ont donné occaſion à la réformation de pluſieurs abus qu'on n'avoit

pas prévûs en établissant le Gouvernement ; & que sans eux, les Romains ne seroient jamais parvenus à ce comble de gloire, de grandeur, & de bonheur où ils arriverent dans la suite. Qui auroit vû ce peuple s'assembler tumultueusement, courir en confusion par la ville, crier contre les Rois, les Consuls, le Sénat, ou les Décemvirs, se feroit imaginé que tout alloit être rempli de sang & de carnage ; cependant rien de tel n'est jamais arrivé. Les Romains vouloient seulement ôter à Tarquin une Couronne dont il s'étoit mis en possession par ses crimes ; c'étoit-là tout ce qu'ils demandoient, ils ne songerent pas même à punir aucun des Ministres de ses cruautés, ni à lui ôter ses biens, jusques à ce que sous prétexte de traiter les Ambassadeurs, par une nouvelle trahison, il mit la ville de Rome en plus grand danger que jamais. On traita les Décemvirs avec la même douceur, quoique par leurs méchantes actions ils n'eussent pas moins irrité le peuple : Appius Claudius, & Oppius s'étant, par une mort volontaire, soustraits au châtiment qu'ils méritoient, on se contenta de bannir leurs Collégues, & sans répan-

dre de ſang on rétablit la Magiſtrature, comme elle étoit auparavant. Ce peuple qui ne ſe ſoulevoit que pour recouvrer ce qui lui appartenoit légitimement, étoit content, auſſi-tôt qu'on le lui rendoit; au lieu que ceux qui ſuivent les mouvemens d'une ambition déréglée, ne ſe croyent jamais en ſureté, juſques à ce qu'ils ayent détruit tous ceux qu'ils voyent en état de pouvoir leur réſiſter, & qu'ils ayent aſſouvi leur rage dans le ſang de leurs adverſaires. Voilà, comme on le peut voir, la différence qu'il y a entre les troubles qui arriverent autrefois à Rome, lorſque le peuple ſe retira ſur le mont Aventin, ou en pluſieurs autres occaſions, & les Batailles de Towton, de Teuxbury, d'Eveshal, de Lewes, de Hexham, de Barnet, de St. Albans, & de Bolworth. Il ne ſert de rien de dire qu'on doit plutôt comparer ces combats à ceux de Pharſale, d'Actium, ou de Philippes; car lorque les Loix d'une République ſont abolies, elle perd en même temps le nom de République. Tout ce qui ſe fait par force, ou par fraude pour avancer l'intérêt, & ſuivre la paſſion d'un particulier, au préjudice, & contre les Loix de la Pa-

trie, eſt purement & abſolument Monarchique. On doit attribuer aux conteſtations qui arrivent entre différens prétendans à la Monarchie, tout ce qui ſe paſſa entre Marius, Sylla, Cinna, Catilina, Céſar, Pompée, Craſſus, Auguſte, Antoine & Lépide: on doit dire la même choſe des malheurs que cauſerent dans le ſiécle ſuivant les guerres qui s'allumérent entre Galba, Othon, Vitellius & Veſpaſien. Mais ce qui eſt encore pis, c'eſt qu'au lieu que les ſujets d'une République combattent pour eux mêmes, lorſqu'il eſt néceſſaire de combattre, & qu'ils recueillent les fruits de leurs victoires, lorsqu'ils réüſſiſſent, comme auſſi ceux qui reſtent du parti vaincu, participent à la liberté que ces victoires ont affermies & joüiſſent du bénéfice des bonnes Loix qu'elles ont procurées; ceux au contraire qui ſuivent les Enſeignes de ces perſonnes qui n'ont point d'autre but que celui de faire leurs propres affaires, ſont plus ſemblables à des bêtes qu'à des hommes; puiſqu'ils s'expoſent à ſouffrir mille dangers & des maux inexprimables pour ſe rendre malheureux eux & leur poſtérité, & pour ſe donner un Maître qui croiſſant

tous les jours en orgueil, en avarice, & en cruauté, les obligera à répandre autant de ſang pour le faire deſcendre du Trône, qu'il leur en a fallu répandre pour l'y faire monter.

Ces choſes étant, ſi je ne me trompe, auſſi claires qu'elles puiſſent l'être, je veux bien que notre Auteur ſe ſerve de tous les avantages qu'il pourra tirer de la deſcription pompeuſe qu'il fait des troubles de Rome qui, ſi nous l'en croyons, *furent cauſe que les cloaques furent remplis de corps morts, & qu'on répandit tant de ſang dans la place du Marché, qu'il fallût ſe ſervir d'éponges pour la ſécher*; à quoi il peut encore ajouter les crimes de la vie de Sylla, & les miſeres dont ſa mort fut accompagnée. Mais cependant je ſerois bien aiſe qu'on me dît quel nombre d'éponges auroit ſuffi à recueillir le ſang de cinq cent mille perſonnes qui furent tuées en un jour, lorſque les Maiſons de David, & de Jéroboam ſe diſputerent la Couronne, ou de quarre cent mille qui périrent dans un combat qui ſe donna entre Joas & Amazias pour le même ſujet; quels Cloaques auroient été aſſez grands pour contenir tous les cadavres de ceux qui perdirent la vie dans les guerres qui

s'allumerent entre les différens prétendans à l'Empire Romain; ou de ceux qui périrent dans celles de France, d'Espagne, d'Angleterre, & de plusieurs autres Etats en de pareilles occasions. Si Sylla agit pendant quelque temps en Monarque absolu, il n'est pas surprenant qu'il soit mort en Monarque, ou que Dieu l'ait puni comme Hérode, comme Philippe II. Roi d'Espagne, & quelques autres, puisque ses Citoyens l'avoient injustement épargné. Si lorsqu'il fut devenu détestable aux yeux de Dieu & des hommes, il devint aussi misérable, son exemple doit empêcher les autres de commettre des crimes qui sont sujets à la vengeance d'un pouvoir auquel personne ne peut échapper; & encourager ceux qui défendent leurs priviléges, ou qui tâchent de recouvrer la liberté dont on les a dépoüillés, à agir vigoureusement dans une cause que Dieu favorise avec tant de témoignages éclatans de sa protection.

SECTION XXV.

Les Monarchies sont plus sujettes à la vénalité, & à la corruption que les Gouvernemens populaires.

QUOIQUE les Courtisans flateurs imputent ordinairement aux Gouvernemens populaires plusieurs maux dont ils ne sont nullement la cause, j'avoue que je n'aurois jamais pensé qu'il y en eût d'assez impudens, pour accuser ces Républiques de vénalité & de corruption, si je n'avois trouvé cette accusation dans l'ouvrage de Filmer. Ils auroient pû, selon moi, attribuer ces vices à leurs Gouvernemens Monarchiques, puisqu'il est certain qu'il n'y a point de lieu ou ils soient plus communs que dans les Cours des Souverains, où les Maquerelles, les P...., les Bouffons, les Esclaves, & d'autres personnes lâches, qui naturellement ont l'esprit mercénaire, ont le plus de crédit. Quiconque voudra sçavoir si ces vices sont plus communs dans les Républiques, que dans les Monarchies, sur tout si elles

ſont abſolues, n'a qu'à éxaminer ſi les Cornélius, les Junius, les Fabius, les Valerius, les Quintus, les Curius, les Fabrices, & tous les autres qui ont eu le plus de crédit à Rome après le banniſſement des Tarquins, ont été plus ſujets à la vénalité & à la corruption, que Séjan, Macron, Narciſſe, Pallas, Icellus, Tigellin, Vinnius, Lacon, Agrippine, Meſſaline, Lollia, Poppæa, & leurs ſemblables: S'il étoit plus facile de corrompre un ou deux de ces ſcélérats, ou de ces P..., que de corrompre le Sénat & le peuple de Rome, de Carthage, d'Athènes & de Lacédémone; & ſi cette canaille a eu plus de pouvoir ſur l'éſprit des Princes qu'elle a ſervis, que ſes ſemblabes n'en ont eu dans les Gouvernemens populaires. Il ne ſert de rien de dire que ces Princes étoient méchans & lâches, car il y en a pluſieurs autres qui le ſont auſſi bien qu'eux; & tant que l'autorité ſera entre les mains d'un ſeul homme, on ne pourra jamais s'aſſurer qu'il ne leur reſſemblera pas. Bien plus, il eſt certain que tant que le pouvoir ſera en de telles mains, les méchans trouveront toujours aſſez d'occaſions de venir à bout de leurs deſſeins. *Bonus, cautus, optimus Imperator venditur*, di-

ſoit autrefois Dioclétien ; & quoique cet Empereur fût prudent & ſage, cependant le principal motif qui le porta à renoncer à l'Empire, c'eſt qu'il reconnut qu'il lui étoit impoſſible de ſe défendre des artifices de ceux qui étoient en crédit auprès de lui, qui le trahiſſoient, & le vendoient tous les jours. Les Souverains ne voyent que par les yeux d'autrui, & ne peuvent ſe garantir des fauſſes impreſſions que leur donnent continuellement des perſonnes, qui n'ont pour but que de les tromper. Il ſemble qu'Antonin le pieux & Marc-Aurele ayent été les meilleurs & les plus ſages de tous les Empereurs ; mais les deux Fauſtines avoient tant d'aſcendant ſur leurs eſprits, que cela étoit honteux pour eux en particulier, & très-funeſte à l'Empire & aux plus honnêtes gens de ces temps-là. Des femmes de ce caractére peuvent ſe rendre Maîtreſſes de l'eſprit d'un homme dans le Gouvernement le mieux réglé, mais cela ne peut pas cauſer de grands malheurs au Public, lorſque pluſieurs perſonnes égales, ou fort peu inférieures en autorité à celui qui ſe laiſſe ainſi gouverner, ſe peuvent oppoſer à tout ce qu'il voudroit entreprendre de préjudi-

ciable à l'Etat, pour complaire à ces pestes du genre humain ; au contraire, le mal est sans reméde, lorsque tout dépend de la volonté d'une seule personne qui est ainsi gouvernée, & qui n'agit que par leurs pernicieux conseils. Il y avoit plus de subtilité & de raillerie que de vérité, dans ce que disoit Thémistocle, *que son petit garçon avoit plus de pouvoir qu'aucun autre homme de la Grece, parce qu'il gouvernoit sa mere, dont il étoit lui-même gouverné, & que lui gouvernoit la Ville d'Athénes, qui commandoit à toutes les autres Villes de la Gréce.* En effet, on connut bien qu'il avoit fort peu de pouvoir lui même, puisque par passion, & pour quelque intérêt particulier, il se détacha de l'intérêt du public ; & on a toujours vû arriver la même chose dans tous les Pays qui ont été gouvernés de la même maniere.

De plus, la corruption régne toûjours davantage dans les Etats où ceux qui ont la puissance en main, la favorisent le plus, où la récompense de ces sortes de crimes est plus grande, plus aisée à obtenir, & plus estimée, & où on a moins lieu d'en appréhender le châtiment.

I. Quand au premier égard, nous avons déja prouvé qu'il n'est pas possible de conserver la liberté dans un Etat où les mœurs du peuple sont corompuës, ni d'y introduire le Gouvernement Monarchique, tant que la Nation conserve son intégrité; ce qui suffit pour faire voir que ceux qui ont le maniment des affaires dans les Républiques, doivent s'opposer de toutes leurs forces à la corruption, parce que s'ils la laissoient introduire dans l'Etat, leur ruïne & celle du Gouvernement seroit inévitable; & d'un autre côté, qu'un Monarque doit faire tout son possible pour l'introduire, parce que sans elle il ne peut pas subsister. C'est aussi une chose si naturelle aux Monarques de donner les charges & les emplois à ceux qui prétendent d'aimer leurs personnes, & de ne vouloir dépendre que de leur bon plaisir, qu'il ne seroit peut être pas possible d'en trouver un dans le monde, qui de cette maxime, n'ait fait la régle de son Gouvernement: & ceci n'est pas seulement le chemin qui mene à la corruption; mais on peut dire, qu'il n'y en a point de plus dangereux que celui-là. Car quoi qu'un homme de bien puisse aimer un bon Roi, cependant il ne lui obéïra

que lorſque ſes commandemens ſeront juſtes ; & perſonne ne peut s'engager à faire aveuglément tout ce qu'on lui pourra commander, à moins que de vouloir renoncer à tous les devoirs de la vertu & de la Religion ; parcequ'il ne ſçait pas ſi ce qu'on lui ordonnera ſera conforme ou directement contraire aux Loix divines & humaines. Mais ſi un Monarque eſt méchant, & que ſes actions ſoient telles que l'expérience nous apprend qu'elles ſont trop ſouvent, quiconque a de l'affection pour ſa perſonne, & le ſeconde dans ſes deſſeins, ſe déclare ennemi de tout ce qu'il y a de bon dans le monde ; & l'avancement de ces ſortes de gens aux emplois & aux dignités non ſeulement introduit, entretient, & augmente la corruption, mais la fortifie même d'une telle maniere, qu'il eſt impoſſible de la bannir, à moins que de renouveller tout l'ordre du Gouvernement. Il n'eſt pas impoſſible que les méchans puiſſent parvenir aux dignités quelque bien réglé que ſoit un Gouvernement ; mais lorſque les plus ſcélérats ſont élevés aux honneurs, & placés le plus près du Trône, par ce qu'ils ſont tels, ils tâcheront toujours d'inſpirer aux autres les mêmes ſentimens dont ils

ſont imbus ; en quoi ils ne peuvent pas manquer de réüſſir à moins qu'on ne les prévienne, en les exterminant, & en déracinant le principe dont ils font la régle de leur vie.

II. Au ſecond égard ; l'homme ſuit naturellement ce qui eſt bon, ou ce qui lui ſemble tel : De-là vient que dans les Etats bien policés, où la vertu eſt eſtimée, & où les perſonnes ne ſont avancées aux honneurs qu'en conſidération des qualités qu'elles poſſedent qui peuvent être utiles au public, on éleve les ſujets dès leurs plus tendres années dans la croyance qu'il n'y a rien dans le monde qui mérite d'être l'objet de nos ſouhaits, excepté les honneurs & les emplois qu'on acquiert par des actions vertueuſes : de cette maniere la vertu y devient commune, comme à Lacédémone, à Rome & en d'autres lieux dont on a entierement banni, ou du moins où l'on eſtime fort peu les richeſſes, qui jointes à la vanité qui les accompagne, & aux honneurs qu'on leur accorde, ſont la racine de tout mal. Tant que les richeſſes n'ont point apporté à ceux qui les poſſédoient d'autre avantage que la commodité de vivre plus ſomptueuſement ou plus délicieuſement, les ames

bien nées n'en ont fait aucun cas. Lorsqu'Aristippe dit à Cleanthes que s'il vouloit aller à la Cour & flater le Tyran, il n'auroit pas besoin d'aller chercher son souper sous une haye; ce Philosophe lui répondit qu'un homme qui étoit content d'un pareil souper n'avoit pas besoin d'aller à la Cour pour flater un Tyran. Epaminondas, Aristide, Phocion, & même les Rois de Lacédémone n'ont trouvé rien d'incommode dans la pauvreté, tant qu'on a honoré leur vertu & que leur valeur a été redoutable aux plus puissans aussi bien qu'aux plus riches Monarques du monde. Curius, Fabricius, Quintius, Cincinnatus, & Paulus Emilius pouvoient sans peine se contenter de la médiocrité de leur fortune, puisqu'elle ne les empêchoit aucunement de parvenir aux honneurs que leurs vertus méritoient. Il étoit bien inutile de vouloir corrompre un homme qui faisoit ses meilleurs repas de choux qui croissoient dans son jardin. Celui qui ne croyoit pas que l'or fût nécessaire pour vivre, n'avoit garde de se laisser corrompre par de l'or. Il n'étoit pas aisé de corrompre celui qui de sa charruë pouvoit s'élever sur un Char de Triomphe, & qui étoit fort content d'en

descendre pour retourner au labourage ; & il n'est pas étonnant que celui dont les Exécuteurs Testamentaires reconnurent si bien la pauvreté, lorsqu'ils ne trouverent pas de quoi faire ses funérailles, ait donné la Macédoine & la Gréce en pillage à ses soldats, sans prendre pour lui aucune part du butin. Mais lorsque le luxe fut devenu à la mode, qu'on commença à faire de l'honneur à ceux qui vivoient splendidement, quoi qu'ils ne possédassent aucunes qualités qui pussent les faire distinguer des plus chétifs esclaves, alors les plus vertueux, s'ils étoient pauvres, devinrent des objets de mépris ; & cette pauvreté qui avoit été la mere & la nourrice de leur vertu, leur devint insupportable. Le Poëte connoissoit bien quel effet ce changement avoit produit dans le monde, lorsqui'il dit :

Nullum crimen abest facinusque libidinis, exquo,
Paupertas Romana perit. Juven.

Lorsque les richesses devinrent nécessaires, le desir de les posséder, qui est la source de tous maux, s'empara de l'esprit des hommes. Lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient pas parvenir aux

honneurs par de nobles actions, ils crurent qu'ils devoient amasser des richesses pour les acheter des P..., & des scélérats qui les exposoient en vente : & lorsqu'ils furent une fois entrés dans ce chemin, ils apprirent bien-tôt les vices de ceux dont ils avoient obtenu leurs emplois & se firent un plaisir de suivre la route qui les y avoit conduits. Lorsqu'ils furent arrivés jusques-là, rien ne fut plus capable de les arrêter : il ne resta dans leur esprit ni pensée, ni souvenir de ce qui est juste & bon. Ceux qui avoient acheté, d'Icellus ou de Narcisse le commandement des armées, ou le Gouvernement des Provinces, ne songerent qu'à s'enrichir & à ramasser dans ces emplois le plus d'argent qu'il leur étoit possible, afin de se mettre en état par ce moyen, d'acheter des charges encore plus considérables, ou de s'assurer de plus en plus la protection de ces illustres favoris. De cette maniere le Gouvernement du monde devint un infame trafic, & les trésors qui en provenoient, étoient la plûpart du temps dissipés, par des moyens encore plus detestables que la rapine, la violence, & la fraude dont on s'étoit servi pour les acquerir. Il ne

reſtoit aux auteurs de ces crimes, que leurs crimes, & ils ſe voyoient dans la néceſſité d'en augmenter le nombre, reduits à cette extrémité par la miſére où leurs dépenſes extravagantes les avoient plongés. Ces choſes ſont inſéparables de la vie d'un Courtiſan; car comme des naturels ſervils ſe laiſſent plutôt conduire par les ſens que par la raiſon, auſſi ceux qui ſe dévouent au ſervice des Cours, ne trouvent point dans leur miſére d'autre conſolation, que celle qu'ils reçoivent des plaiſirs ſenſuels, ou d'autres choſes auſſi peu ſolides, dont ils font cas; & n'ont point d'autre ſoin que d'attraper de l'argent pour ſuppléer à leurs beſoins; ſoit en le demandant avec ſoumiſſion & baſſeſſe; ſoit en le dérobant ou en corrompant les autres: car quelques honteux que ſoient les moyens dont ils ſe ſervent, ce leur eſt tout un, pourvû qu'ils trouvent de quoi fournir à leurs dépenſes. On eſtime leurs Officiers plus ou moins à proportion des occaſions qu'ils donnent d'éxercer ces vertus de Cour: dans la recherche que l'on en fait on ne ſe propoſe que le gain, & on ne ſe ſert que des moyens qui peuvent y conduire. Pour réüſſir

dans ce deſſein on tâche ordinairement de connoître l'humeur & l'inclination du Prince, on le flate dans ſes vices, on le ſert dans ſes plaiſirs, on fomente ſes paſſions, & on travaille de tout ſon pouvoir à faire réüſſir ſes plus déteſtables projets, afin de lui perſuader qu'on aime ſa perſonne, & qu'on eſt entierement dévoué à ſes volontés. Lorſque la valeur, l'induſtrie & la ſageſſe conduiſoient aux honneurs & aux emplois, il n'étoit pas facile à un homme d'en impoſer au Sénat & de lui faire croire, qu'il poſſédoit toutes ces qualités, lorſqu'il ne les poſſédoit pas: mais lorſque les Souverains recherchent ſeulement ceux qui les aiment, & qui ſont toujours prêts à faire tout ce qu'ils leur commandent, il eſt facile de les tromper; & parce que les gens de bien ne veulent pas leur obéir, quand leurs commandemens ſont injuſtes, ils ſont toujours environnés des plus ſcélérats de la Nation. Ceux-ci qui ne les ſuivent que dans la vûë d'en obtenir des récompenſes ne leur épargnent pas les proteſtations d'amitié, & par ce moyen s'élevent aux emplois & aux dignités. La ſource étant ainſi corrompuë, il n'en peut rien ſortir de pur. Cette ca-

naille mercénaire ayant la conduite des affaires entre ses mains, vend la justice & les emplois, & en fait le trafic du monde le plus lucratif. Lors * qu'Eutrope étoit encore esclave, il se contentoit de couper des bourses, & de crocheter des serrures; mais quand il fut parvenu au Ministére, il vendit des Villes, des Armées, & des Provinces: & il s'est trouvé des personnes qui ont crû pouvoir prouver par des raisons fort vraisemblables que Pallas un des Affranchis de Claudius, amassa plus de richesses par la même voye, en six ans, que tous les Dictateurs & les Consuls Romains n'en avoient amassé depuis le banissement des Tarquins, jusqu'au temps qu'ils porterent leurs armes dans l'Asie. Ceux qui vinrent après eux suivirent la même route, se servirent des mêmes artifices, & plusieurs d'entre eux réüssirent de la même maniere. Leurs richesses n'étoient pas des dépoüilles qu'ils eussent remporté sur les ennemis, mais des fruits de leur corruption. Ils n'estimoient que l'argent, & ceux qui en

* ——— *Nunc uberiore rapina*
Peccat in Orbe manus. Claud.

avoient assez pour les corrompre étoient assurés de s'élever aux premieres charges de l'Etat; & n'avoient rien à craindre quelque crime qu'ils pussent commettre. De pareilles causes produiront toujours de semblables effets. Tant que la vanité, le luxe, & la prodigalité seront à la mode, il faudra nécessairement que le desir d'avoir des richesses augmente à proportion: & tant que l'autorité sera entre les mains de gens mercénaires, ils tireront toûjours le plus de profit qu'ils pourront de leurs emplois, pour parler, comme parlent les Courtisans. La justice aussi bien que la faveur sera toûjours exposée en vente, & le seul moyen de parvenir aux dignités, sera de les acheter à beaux deniers comptans. Celui qui a obtenu une charge de cette maniére ne l'exercera pas *gratis*: il croit pouvoir vendre ce qu'il a acheté; & n'auroit pas voulu entrer par la voye de la corruption, s'il n'avoit eu dessein de se laisser aussi corrompre. Je dis bien plus, & soutiens que si un homme bien intentionné se laissoit si fort emporter au torrent d'une coûtume établie, qu'il pût se résoudre à acheter quelque emploi de ces scélérats, il

il ſeroit lui-même obligé de faire la même choſe, afin d'amaſſer des richeſſes, pour ſe mettre en état d'engager ſes bienfaicteurs à lui continuer leur protection, ou d'obtenir celle de ceux qui leur ſuccéderont. Et cette corruption ayant ainſi commencé par la tête, ſe répand néceſſairement dans tous les membres de l'Etat. Ou ſi quelqu'un, par un changement dont on ne peut ſe flater, après avoir commis un crime, pouvoit ſe réſoudre à n'en plus commettre, cette réſolution ne ſerviroit qu'à attirer ſur lui une ruine inévitable, ſans que ſes bonnes intentions puſſent être d'aucune utilité au public; après ſa perte, les affaires reprendroient leur train ordinaire.

De plus, quiconque veut travailler à l'avancement de ſa fortune, doit ſe ſervir de moyens comformes au temps auquel il vit, & à l'humeur des perſonnes avec qui il a affaire. Il auroit été auſſi ridicule à un homme ſans mérite, d'entrer en concurrence avec Junius Brutus, Cincinnatus, Papirius Curſor, Camillus, Fabius Maximus, ou Scipion, & de prétendre pouvoir corrompre le Sénat & le peuple de Rome, pour ſe faire donner le com-

mandement des armées qu'ils levérent contre les Tarquins, les Toſcans, les Latins, les Samnites, les Gaulois ou les Carthaginois; qu'aux perſonnes les plus vertueuſes de croire, qu'en donnant des preuves inconteſtables de leur ſageſſe, de leur expérience, de leur intégrité & de leur valeur, ils obtiendroient infailliblement des emplois & des charges, de Néron, de Caligula, & de Claudius, ou des infâmes ſcélérats qui gouvernoient ces indignes Princes. Ils haïſſoient & craignoient tous ceux qui excelloient en vertu, & s'appliquant uniquement à détruire les plus honnêtes gens de l'Empire, parce qu'ils les reconnoiſſoient pour tels, ils donnoient aux plus méchans le Gouvernement en main, ce qui ne pouvoit pas manquer de produire les effets que nous avons vû. Il y a apparence qu'on étoit bien perſuadé de cette vérité, car nous ne voyons pas que perſonne ait jamais prétendu de s'aggrandir à la Cour de ces Monſtres de la Nature, excepté ceux qui s'étoient dépoüillé de tout ſentiment d'honneur & d'honnêteté : *Revertar cum Leno, Meretrix, Scurra, Cinædus ero*, diſoit un de ces Anciens qui connoiſſoit les Maximes

de ces Cours-là ; & en quelque lieu qu'on en ſuive de ſemblables, ceux qui veulent parvenir aux dignités & aux honneurs, pour bien réüſſir doivent entierement ſe conformer à cette corruption, & à cette vénalité. Je remarquerai en paſſant qu'une perſonne de qualité qui vit encore parmi nous, & qui eſt ennemi mortel de la vénalité, fut dépoüillé d'une charge conſidérable dont il étoit revêtu, comme un homme qui donnoit du ſcandale à la Cour ; car, dit le prémier Miniſtre, il ne veut point profiter des avantages qu'il pourroit tirer du poſte où il eſt, & de cette maniere, il eſt cauſe qu'on blâme ceux qui le font.

Si on me dit, que cela ne ſe pratique pas généralement dans toutes les Cours, j'en veux bien demeurer d'accord ; j'avouë même que ſi un Prince eſt juſte, vertueux, ſage, qu'il ait l'âme grande, & qu'il ne cherche pas à ſe rendre abſolu, il peut faire choix de perſonnes qui ne ſont point mercénaires, ou empêcher qu'il ne leur ſoit facile de ſe laiſſer corrompre, & d'éviter le châtiment qu'elles méritent en cas que cela leur arrive. Un Prince de notre temps converſant familierement

avec quelques uns des principaux de ſa Cour, leur dit, qu'il avoit ſouvent entendu parler des profits conſidérables que faiſoient ceux qui approchoient de la perſonne des Princes, & leur demanda s'ils faiſoient la même choſe? l'un d'eux lui répondit, qu'ils en avoient auſſi bien la volonté que les autres, mais qu'ils ne trouvoient perſonne qui voulût leur donner un liard; par ce que un chacun ayant un libre accès auprès de Sa Majeſté, perſonne n'avoit beſoin d'eux pour recommander ſes affaires: & qu'on étoit très-perſuadé que de lui-même il accordoit tout ce qui étoit juſte, & qu'aucun de ſes courtiſans n'auroit aſſez de crédit pour pouvoir obtenir de lui aucune choſe qui fût contraire à la juſtice & à l'équité. Je ne veux pas dire qu'un Roi de ce caractére ſoit un Phénix; un Siécle en produit peut-être plus d'un, mais certainement ils ſont rares, & tout ce qui eſt bon dans leur Gouvernement ne procedant que de l'excellence de leurs vertus perſonnelles, finit lorſque cette vertu qui en étoit le principe vient à manquer. L'expérience nous apprend le peu de fonds qu'on doit faire ſur un pareil ſecours; car

lorſque les Couronnes ſont héréditaires, il arrive rarement que les enfans marchent ſur les traces de leurs peres ; & les Royaumes électifs ont auſſi leurs défauts. Pluſieurs font paroître de la modeſtie & de l'innocence dans une vie privée, qui s'abandonnent au vice & à la corruption lorſqu'ils ſe voyent élevés en autorité. On ne connut la violence, l'orgueil & la malice de Saül, que lorſque le peuple l'eut fait monter ſur le Trône. Or dans tous les Etats où le Gouvernement eſt abſolu, auſſi bien que dans ceux où le Prince tâche d'introduire ce pouvoir ſans bornes, il eſt impoſſible d'y trouver cette intégrité. Un Souverain de ce caractére ne manquera jamais de conférer les dignités à ceux qui ſeront d'humeur à vouloir dépendre uniquement de ſa volonté ; & ces ſortes de perſonnes étant toûjours méchantes & déréglées, les gens de bien ne pourront ſe réſoudre à leur obéïr ; on engagera les ſcélérats à cette complaiſance, à force de préſens ; & c'eſt-là proprement ouvrir la porte à toutes ſortes de corruptions. J'avouë qu'il peut arriver quelque choſe de ſemblable dans les Monarchies bien réglées, ou dans les

Gouvernemens populaires. Ceux qui remplissent les premiers emplois peuvent se porter à trahir le dépôt qu'on leur a confié ; & lorsqu'ils sont dans cette disposition, ils mettent tout en usage pour se faire des créatures qui dépendent absolument de leur bon plaisir. Leurs desseins étant méchans & corrompus, ils n'en peuvent venir à bout qu'en introduisant la corruption dans l'Etat ; au lieu que ceux qui veulent maintenir le bon ordre & les loix dans un Gouvernement Monarchique, doivent s'opposer à cette corruption puisque s'ils lui donnoient entrée, elles les ruïneroit infailliblement. Rien ne peut mieux faire connoître combien les Monarchies absoluës sont plus sujettes à cette vénalité & corruption que les Gouvernemens populaires & mixtes, que ce que nous avons prouvé, que ces vices sont enracinés dans les principes de ces premiers Gouvernemens, qui ne peuvent subsister sans leur secours ; & qu'ils sont si contraires aux derniers, que leur perte est inévitable, s'ils ne trouvent le moyen de leur empêcher l'entrée.

Si quelqu'un est assez fou pour s'imaginer qu'il étoit aussi facile de cor-

rompre Brutus, Camille, Scipion, Fabius, Annibal, Periclès, Ariſtide, Agéſilaus, Epaminondas, ou Pélopidas, que Séjan, Tigellin, Vinnius, ou Lacon; qu'on pouvoit acheter à auſſi bon marché le Sénat & le peuple de Rome, de Carthage, d'Athènes, ou de Thébes, qu'un malheureux Scélérat, qu'un Eſclave, qu'un Eunuque ou une infame P...; ou que quoique cela ne fût pas ſi aiſé dans les ſiécles paſſés, il l'eſt à préſent: qu'il prenne la peine de conſidérer de quels moyens on ſe ſert de nos jours pour parvenir aux charges de Judicature, aux Bénéfices Eccléſiaſtiques, ou aux emplois conſidérables de l'Etat, aux charges honorables ou lucratives ſous la domination des Monarques que nous ſçavons être abſolus, ou qui voudroient bien l'être. Qu'il éxamine la maniére dont on diſpoſe aujourd'hui en France des charges de Juſtice; comment Mazarin parvint au Miniſtére; quel trafic il fit des Abbaïes & des Evêchés, & quels tréſors il a amaſſés par ce moyen; qu'il voye ſi cette admirable maxime n'a pas toujours été obſervée depuis la mort de ce Miniſtre, & ſi elle n'a pas paſſé juſques chez nous, comme un

éxemple digne d'être imité, depuis l'heureux rétablissement de Sa Majesté: Qu'il éxamine si les maquerelles, les P..., les voleurs, les boufons, les parasites & une troupe de scélérats mercénaires, n'ont pas plus de pouvoir à Whitehal, à Versailles, au Vatican, & à l'Escurial qu'ils n'en ont à Venise, à Amsterdam, & en Suisse: Si Hide, Arlington, Danby, Sunderland, Jenkins, Chiffinch, ou les Duchesses de Cléveland & de Portsmouth, auroient pû avoir l'autorité & le crédit qu'ils ont parmi nous, si cela avoit été laissé aux suffrages du Parlement & du peuple : ou enfin si ceux dont toute la capacité aboutit à sçavoir tirer avantage des vices ausquels un homme est enclin, ont plus d'influence sur l'esprit d'une personne qui naît dans une famille régnante, ou sur un Sénat composé d'hommes qui ont été choisis pour leur vertu & leur noblesse, ou sur tout le Corps d'une Nation.

Or si celui qui a, ou qui souhaite d'avoir une puissance absoluë, animé par son intérêt particulier se porte à introduire cette corruption, que le peuple, le Sénat & les Magistrats qui vivent sous un Gouvernement populaire

ont en horreur, la regardant comme une chose qui ne peut qu'attirer sur eux une ruïne inévitable : si son éxemple, ses artifices, & les moyens dont il se sert, lui & ses Créatures, sont d'une merveilleuse efficace pour l'introduction de ce vice : S'il ne faut pas moins qu'une vertu extraordinaire, qui à peine se rencontre jamais dans un Prince qui a, ou qui aspire à une semblable autorité, pour le pouvoir détourner de ce dessein ; & si cette vertu n'a jamais continué long-temps dans une même famille, & que rien ne nous engage à croire qu'elle y puisse continuer long-temps ; nous ne pouvons pas nous persuader avec raison qu'il y ait jamais eu une certaine race d'hommes à qui un semblable pouvoir ait été accordé, ni qui en ait jamais joui : nous ne devons pas aussi nous imaginer qu'il y ait jamais eu ou qu'il y ait jamais aucun de ces Souverains qui aspirent au pouvoir absolu, qui n'ait fait, ou qui ne fasse tous ses efforts pour introduire dans le Gouvernement cette corruption qui leur est si nécessaire pour la sûreté de leur personne, aussi bien que pour ce qui les intéresse le plus dans le monde ; & il est bien sûr

qu'ils ne manqueront jamais de venir à bout de leurs grands desseins, à moins qu'on ne s'oppose à eux, ou qu'on ne les dépose.

SECTION XXVI.

Les Troubles & les guerres civiles ne sont pas les plus grands maux qui puissent arriver à une Nation

MAIS *on donnera peau pour peau*, dit Filmer, & *l'homme cédera volontiers tout ce qu'il possede pour sauver sa vie.* Puisqu'il a crû qu'il étoit nécessaire qu'il ornât son livre de quelque passage de l'Ecriture, il n'en pouvoit trouver qui convint mieux à son dessein que celui que le diable lui-même à prononcé; cependant je ne crois pas qu'il en puisse faire grand usage; car quand même je serois d'humeur à vouloir renoncer à la vérité jusqu'au point d'avoüer que ces paroles n'ont rien qui y répugne, je pourrois toujours en toute sûreté nier les conséquences qu'il en tire, sçavoir *que ces Gouvernemens sont les plus mau-*

vais, où il se répand plus de sang; & qu'on fait mourir plus de personnes dans les Républiques que dans les Monarchies absoluës. Car ayant démontré que toutes les guerres & les troubles qui ont affligé les Gouvernemens populaires, n'ont jamais causé tant de carnage, que les contestations entre plusieurs Concurrens à la Couronne en ont causé dans l'Empire Grec & Romain, dans les Royaumes d'Israël, de Juda, de France, d'Espagne, d'Ecosse & d'Angleterre; si les troubles, les guerres, & le carnage sont proprement ce dont il est ici question, il n'y a point de doute que ces Gouvernemens sont les plus mauvais de tous, où ces guerres ont été les plus fréquentes, & les plus sanglantes. Mais quoique ces troubles soient incontestablement de terribles châtimens, je nie pourtant que ce Gouvernement soit le plus mauvais, qui y est plus sujet. C'est fort mal fait aux hommes de se tuer les uns les autres dans les séditions, les troubles & les guerres; mais c'est encore plus mal fait de réduire le peuple à une misére, à une foiblesse & à une lâcheté si grande, qu'il ne lui reste plus ni courage, ni force pour rien entreprendre;

P 6

de ne lui rien laisser qui mérite qu'il cherche à s'en assûrer la possession, & de donner le glorieux nom de paix à une affreuse solitude. La grèce, à mon avis, étoit heureuse & glorieuse, lorsque remplie d'une infinité de Villes qui regorgeoient d'habitans, on y voyoit fleurir tous les Arts utiles & profitables à la Société : lorsque ses peuples étoient craints & caressés des plus grands Rois, dont aucun ne les a jamais attaqués qu'à sa perte & à sa confusion : lorsque Babilone & Suse trembloient au seul mouvement de leurs armées : lorsque leur valeur éxercée dans ces guerres & ces troubles que notre Auteur regarde comme les plus grands maux qui puissent affliger un Etat, les eut élevés à un si haut degré de puissance, qu'il n'y avoit rien sur la terre qui fût capable de leur résister : Mais je la crois fort malheureuse à présent, nonobstant la paix qui régne dans les murailles de ses Villes désertes ; peut-on dire que les tristes restes de ces Nations épuisées jouïssent d'un grand bonheur aujourd'hui, qu'ils sont réduits à se mettre à l'abri de leurs Villes desolées, qu'il ne leur reste rien dont la possession puisse exciter parmi

eux ni querelles ni conteſtations, & qu'ils n'ont ni la force ni le courage de ſe vanger des indignités que leur fait ſouffrir un Maître orgueilleux & inſupportable ?

On peut dire la même choſe de l'Italie : pendant que les peuples ont été libres, il s'eſt emû quelque fois des ſéditions parmi eux, & ils ont ſouvent eu la guerre avec leurs voiſins. Tant qu'ils ont conſervé leur liberté, ils ont aimé leur Patrie, & ont toujours été prêts de la défendre au péril de leur vie. Ceux qui avoient le bonheur de réüſſir dans leur juſte défenſe croiſſoient en forces & en puiſſance ; & ceux mêmes à qui la fortune étoit le plus contraire dans un temps, trouvoient toujours quelque moyen de réparer leurs pertes, pourvû que leur Gouvernement n'eût pas été tout-à-fait renverſé. Tant qu'ils garderent la proprieté de leurs biens, ils n'eurent garde de ſouffrir qu'on envahît leur Patrie, parce qu'ils étoient perſuadés, qu'ils perdroient tout, s'ils ne s'oppoſoient aux entrepriſes des Uſurpateurs. Cela donna occaſion aux guerres & aux troubles ; mais cela ſervit en même temps à aiguiſer leur courage, à entre-

tenir une bonne dicipline parmi eux; & les peuples qui furent le plus sujets à ces troubles, s'accrûrent toujours considérablement en nombre de personnes aussi-bien qu'en puissance; de sorte qu'on peut dire avec vérité que jamais Pays n'a été plus puissant qu'étoit l'Italie, lorsqu'Annibal entreprit de s'en rendre le Maître; & qu'après la défaite de ce grand Capitaine, rien au monde ne fut capable de résister à la valeur & au pouvoir des Romains. Ils se tuoient quelque fois les uns les autres; mais leurs ennemis ne gagnérent sur eux qu'autant de terre qu'il en falloit pour inhumer ceux qui avoient succombé sous l'effort de leurs armes. Toutes choses y ont changé de face, graces au bien-heureux Gouvernement auquel ces peuples sont présentement soumis, on y suit une maxime bien différente. Le soin paternel du Roi d'Espagne, du Pape, & des autres Princes, à établi la paix parmi ces Nations. Depuis plusieurs siécles nous n'avons pas entendu dire qu'il se soit élevé aucune sédition entre les Latins, les Sabins, les Volsques, les Eques, les Samnites & autres habitans de cet heureux Climat. Un petit nombre de

Citoyens à demi morts de faim, renfermés dans des murailles fortifiées de lierre, n'ont rien à craindre des Troubles domestiques ni des guerres étrangéres; & rien n'interrompt leur sommeil, que la faim qu'ils endurent, le cri de leurs enfans, ou le hurlement des loups. Au lieu d'un grand nombre de Villes mutines & querelleuses dont ce Pays étoit rempli, on n'y voit qu'un petit nombre de cabanes éparses ça & là, où régne un profond silence; & la fierté de ces Nations est si bien abaissée, qu'un misérable Collecteur arrache sans crainte des mains de chaque particulier, ce qu'il réservoit pour l'entretien de toute sa famille. Si quelqu'une de ces Provinces est éxempte de cette vermine, elle en a l'obligation à l'extrême pauvreté où elle est réduite. Dans Rome même, il ne s'y passe rien qui approche tant soit peu de ce qu'on appelle sédition, & qui sente la violence; on y vit en sûreté de ce côté-là, & tout ce qu'un particulier a à craindre dans cet heureux séjour, c'est de succomber sous les artifices trompeurs d'un Prêtre, ou de périr par le poison que lui pourroit donner un de se voisins, dans l'espérance de posseder après

ſa mort, ſes biens, ſa femme, ſa P...; ou ſes enfans. Les Gouverneurs craignent auſſi peu Gracchus qu'Annibal; & au lieu de fatiguer leurs ſujets par des guerres continuelles, ils ſe contentent de s'emparer de leurs biens & de leurs héritages, en pervertiſſant les Loix, en corrompant les juges, en produiſant de faux témoins, & en leur ſuſcitant de fâcheux procès. Voilà en quoi conſiſte le plus grand bonheur de ces peuples. Dans les lieux où on met ces artifices en uſage, il s'y trouve encore des habitans, & ils ont quelque choſe à perdre; mais la plus grande partie de ces Provinces ſont devenuës autant de terres déſertes, & bien loin d'être expoſées comme autrefois, aux deſordres qui arrivent ordinairement dans les Villes bien peuplées, elles jouïſſent de cette heureuſe paix qu'on voit régner dans les déſerts.

De plus, il y a une maniere d'ôter la vie aux hommes qui eſt encore pire que de les faire périr par le fer; car comme le dit fort bien Tertullien dans une autre occaſion, *prohibere naſci, eſt occidere*; *empêcher de naître, c'eſt tuer*; ces Gouvernemens ſont meurtriers dans le ſouverain dégré, qui réduiſent leurs

ſujets à la derniere miſére, qui leur ôtent tout courage pour des établiſſemens, & qui par leurs extorſions les contraignent d'aller chercher une autre Patrie. Florence & les autres Villes de la Toſcane furent fort peuplées, riches & floriſſantes tandis qu'elles furent libres, malgré les ſéditions dont elles furent déchirées, & les horribles factions des Guelphes & des Gibelins, des Neri & des Bianchi, des Nobles & des Communes; au lieu que ſous le paiſible Gouvernement des Médicis, dans l'eſpace de cent cinquante ans, le nombre des habitans a été réduit à la dixiéme partie de ce qu'il étoit autrefois. Il eſt à remarquer que lorſque Philippe II. Roi d'Eſpagne donna la République de Sienne au Duc de Florence, l'Ambaſſadeur que ce Monarque avoit alors à Rome, lui manda, que par ce préſent, il s'étoit privé de plus de ſix cent cinquante mille ſujets; & on ne croit pas qu'il y ait aujourd'hui vint mille habitans dans cette Ville & dans toute l'étenduë de ſon territoire. Piſe, Piſtoie, Arezzo, Cortona, & pluſieurs autres Villes qui étoient alors conſidérables, & bien peuplées, ſont diminuées à proportion, & Flo-

rence encore plus que toutes les autres. Quoique cette Ville eût été pendant long-temps affligée de séditions, de troubles & de guerres, qui pour la plûpart n'avoient pas été à son avantage, ses peuples étoient encore si puissans, que lorsque Charles VIII. Roi de France y ayant été reçû comme ami, avec toute son armée, qui peu de temps après conquit le Royaume de Naples, voulût s'en rendre Maître, ils coururent aux armes, ce qui donna tant de terreur à ce jeune Monarque qu'il se crut trop heureux d'en sortir aux conditions qu'eux mêmes voulurent bien lui prescrire. Machiavel rapporte qu'en ce temps-là, la seule Ville de Florence avec le Val d'Arno, qui est un petit territoire des dépendances de cette Ville, pouvoit en peu d'heures au son d'une cloche, mettre sur pié plus de cent trente cinq mille hommes bien armés; au lieu qu'à présent cette Ville, aussi bien que toutes les autres de la même Province sont devenuës si méprisables, si desertes, si pauvres, & le peu d'habitans qu'on y trouve si lâches qu'il ne leur est pas possible de résister à leurs Princes qui les oppriment, ni de les défendre ou de se défendre

eux-mêmes, ſi un ennemi étranger venoit les attaquer. Les peuples y ſont épars ou détruits, & les meilleures familles vont chercher un établiſſement à Veniſe, à Génes, à Rome, à Luques & à Naples. Cette diſperſion n'eſt pas l'effet des guerres, ou de la peſte ; on voit régner dans cet Etat une paix parfaite, & on n'y eſt point affligé d'autre peſte, que de celle du Gouvernement auquel ce pays eſt ſoumis. Mais celui qui les a guéris de ces deſordres & de ces troubles, ne mérite pas à mon avis plus de loüanges qu'en mériteroit un Médecin qui ſe vanteroit qu'il n'y a pas une ſeule perſonne malade dans une maiſon qu'on a confiée à ſes ſoins, parce qu'il les a toutes empoiſonnées. Les Eſpagnols ont établi la même paix dans les Royaumes de Naples & de Sicile, dans l'Amérique, & dans pluſieurs autres lieux de leur Domination. Les Turcs ſe ſervent des mêmes voyes pour prévenir les deſordres & les ſéditions qui pourroient s'allumer dans les Pays de leur obéïſſance. Et ces moyens ſont ſi efficaces dans tous les endroits où on les met en uſage, qu'on dit que Mario Chigi frere du Pape Aléxandre VII. par une baſſe & infâme

tromperie dont il usa dans la vente des Bleds fit périr en moins de huit années plus de la troisiéme partie des Habitans de l'Etat Ecclésiastique ; & ce Pays d'où les Romains tiroient leurs principales forces du temps des guerres de Carthage a plus souffert par l'avarice & la tromperie de ce scélérat, qu'il n'a jamais souffert de toutes les victoires qu'Annibal remporta autrefois sur ses habitans.

On n'auroit jamais fait, si on vouloit nommer tous les Royaumes dont la Monarchie absoluë a fait une paisible solitude ; mais les Gouvernemens populaires & mixtes se sont toujours appliqués à augmenter le nombre, la force, la puissance, les richesses & le courage de leurs sujets, en donnant moyen à leurs Citoyens de subsister commodément, en invitant les Etrangers à venir s'établir chez eux, & en inspirant aux uns & aux autres tant d'amour pour la Patrie, que chaque particulier pût regarder la cause publique comme la sienne propre, & être toûjours prêt de la défendre. Cette maxime peut quelquefois donner occasion à des troubles & à des guerres, tout de même que les corps les plus

robustes peuvent être attaqués de maladies : Lorsque tous les particuliers s'intéressent au bien public, ils peuvent différer dans leurs sentimens, & il se peut faire qu'en prenant un chemin pour l'autre, il s'en trouve qui font du préjudice à l'Etat au lieu du bien qu'ils avoient dessein de lui faire : mais à moins qu'il ne s'éléve un Tyran qui détruise le Gouvernement qui est la source de leur félicité ; ou qu'ils ne succombent sous le pouvoir d'une vertu ou d'une fortune qui surpasse la leur & à laquelle il n'est pas possible de résister ; ils se remettent bien-tôt de leurs pertes, & ordinairement ils s'élévent à un plus haut degré de gloire & de bonheur. C'est ce que l'on a vû arriver aux Républiques de Grece & d'Italie, qui pour cette raison ont été nommées avec justice les pepiniéres de la vertu, & leurs Magistrats les Conservateurs des hommes ; au lieu que ces Monarques pacifiques dont Filmer nous fait l'éloge, ne peuvent mériter d'autre tître que celui d'ennemis & de destructeurs du Genre humain.

Je ne sçaurois m'imaginer qu'il parle sérieusement lors qu'en éxagérant les cruautés de Sylla, il veut s'en

ſervir pour prouver, que les malheurs auſquels on eſt expoſé dans les Gouvernemens libres ſont plus grands que ceux qu'on ſouffre ſous la domination des Rois & des Tyrans : car il n'y a jamais eu de Tyran au Monde ſi celui-là ne l'étoit pas, quoi qu'à la fin il ſe démît de ſa puiſſance, ſoit qu'il le fît parce qu'il étoit las d'un ſi péſant fardeau, ſoit qu'il y fût porté par les infirmités dont il fut attaqué, ſoit que ce fût par la crainte qu'il conçut des attentats qu'on pouvoit faire contre ſa perſonne, ou par l'horreur qu'il avoit de ſon crime; mais helas ! le mal avoit pris de ſi fortes racines, qu'il étoit ſans reméde : il ne reſtoit plus aucune liberté à Rome : les Loix avoient ſuccombé ſous la violence des armes : il ne s'agiſſoit plus que de ſçavoir qui ſeroit le Souverain ; & on n'a pas lieu de croire que ſi Pompée avoit remporté la victoire à Pharſale, il en eût uſé avec plus de modération que ne fît Céſar : ou que Rome eût été plus heureuſe ſous ſa domination que ſous celle de Céſar. Sa cauſe ſembloit la plus juſte parce que le Sénat ſuivoit ſon parti, & que Céſar étoit l'aggreſſeur ; mais il n'étoit pas meilleur que

lui par rapport à ses qualités personnelles, & il semble que ses desseins n'étoient pas moins pernicieux. Il avoit été long-temps aupparavant *suarum legum auctor & eversor*. Ce fut lui qui jetta les fondemens du premier Triumvirat ; & il faudroit avoir perdu l'esprit pour s'imaginer que celui qui avoit fait paroître tant d'insolence avant que d'être arrivé au faîte de la grandeur, eût pu se modérer, si la fortune eût mis la destinée de l'Empire Romain entre ses mains. Marius, Cinna, Catilina, Octave & Marc-Antoine tinrent tous la même conduite, & leurs projets n'étoient pas d'une nature différente, ils fouloient les Loix aux pieds: ils ne se proposoient aucunement le bien public ; l'ambition particuliere étoit ce qui donnoit le branle à toutes les affaires ; & on doit aussi peu attribuer aux Républiques, aux Aristocraties, ou aux Gouvernemens mixtes, tout ce qui se fit par eux, ou par leurs partisans pour l'avancement de leurs intérêts, qu'on peut leur attribuer la fureur de Caligula & de Néron.

SECTION XXVII.

Les malheurs & les cruautés qui procédent de la Tyrannie, sont plus grands que tous les maux qui peuvent procéder d'un Gouvernement populaire ou mixte.

IL eſt temps préſentement de venir à l'éxamen des raiſons qui ſervent de fondement aux Maximes générales de notre Auteur. *Les cruautés d'un Tyran*, dit-il, *ne s'étendent ordinairement que ſur quelques particuliers qui l'ont offenſé, & non pas ſur tout le Royaume. On a dit avec beaucoup de vérité, en parlant du Roi Jacques I., que quelque vicieux que puiſſe être un Roi, il ne laiſſe pas de favoriſer la juſtice en général, & de maintenir quelque ordre dans l'Etat. Nous liſons même dans les Hiſtoires que le cruel Domitien, Denis le Tyran, & pluſieurs autres Souverains de ce caractére, ont fait obſerver la juſtice avec beaucoup d'exactitude, excepté dans de certains cas particuliers; où le Souverain ſe laiſſoit emporter à ſa paſſion.* C'eſt-là ce

ce que l'on peut dire des Gouvernemens Populaires ; car quoiqu'il puisse bien arriver qu'un peuple, par méprise, fasse quelquefois du mal à un particulier, & que ce mal fait à un particulier soit quelquefois préjudiciable au public, parce que l'homme qui a été lézé ou détruit auroit pu être utile à la Société, toûjours est-il sûr que cela n'arrive jamais que par erreur : car le corps de la Nation retenant en soi l'autorité, & le Goùvernement, tout ce qui est préjudiciable à ce Gouvernement, l'est aussi à la Nation ; & si ces peuple ruïnent le Gouvernement, ils se ruïnent eux-mêmes, ce que jamais homme ne fera volontairement & de dessein prémédité. La chose est tout-à-fait différente sous le Gouvernement des Monarchies absoluës. Un Prince qui se propose pour but son interêt particuler, distinct de celui de ses Sujets, devient ennemi du public ; en suivant le mouvement de ses passions, il offense tous les membres de la Société, excepté un petit nombre de Créatures corrompuës, dont il se sert pour opprimer les autres sous un joug qu'ils ne veulent pas porter, & s'attire par là la haine de toute la Na-

tion. Cette haine eſt toujours proportionnée aux dommages qu'on leur fait, ces dommages étant immodérés, cette haine ne peut qu'être extrême ; & une Nation étant puiſſante en comparaiſon du Prince qui la gouverne, il craindra toujours ceux qui le haïſſent, & haïra toujours ceux qu'il craint. Lorſque Louis Farneſe premier Duc de Parme eut par ſa tyrannie aigri contre lui l'eſprit des habitans de cette petite Ville, leur haine ne lui fut pas moins funeſte que celle de tout l'Empire l'avoit été à Néron ; & comme l'un mit la Ville de Rome en feu, l'autre n'auroit pas manqué de détruire celle de Parme, ſi on ne l'avoit prévenu. On a toujours vû arriver la même choſe & cela arrivera toujours par tout, d'autant que tous les hommes du monde tâchent de détruire ceux qu'ils haïſſent & qu'ils craignent ; & la grandeur du danger porte quelquefois cette * crainte juſques à la rage & à la fureur. C'étoit pour cette raiſon que Caligula ſouhaitoit que tout le peuple Romain n'eût qu'une tête ; & que Néron triomphoit de l'embraſement

* *Cuncta ferit dum cuncta timet.* Lucan.

de Rome, croyant par cet exploit digne de lui, avoir prévenu sa propre ruïne. Je ne sçai pas qui sont ces bons Auteurs, qui loüent Domitien pour sa justice, mais Tacite l'appelle *Prince ennemi de la vertu*, *Principem virtutibus infestum* ; & il est très-difficile de comprendre comment on peut donner le titre de juste à un Prince comme lui, si ce n'est qu'on veüille dire, qu'il y a de la justice à exterminer tous ceux qui osent faire profession de la vertu sous un Souverain lâche & vicieux. Un autre Auteur du même siécle * parlant de lui, ne dit pas qu'il fût injuste, mais il nous donne lieu de penser qu'il l'étoit, à moins qu'on ne veüille dire que c'étoit une action juste à un homme qui tenoit tout l'Univers sous sa Puissance, de travailler à sa perte. Ce monstre n'y auroit pas mal réüssi, & après avoir mis l'Empire aux derniers abois par ses cruautés, il n'auroit pas manqué d'achever son ouvrage, si on n'eût pas éteint sa rage avec sa vie.

Tacit. in vita Agrico.

* *Cum jam semianimem laceraret Flavius Orbem Tertius, & calvo serviret Roma Tyranno.* Juvenal.

Plusieurs Princes n'étant pas assez puissans d'eux-mêmes pour détruire leurs sujets, ont excité des Nations étrangeres à faire ce qu'eux-mêmes n'osoient entreprendre, ne se pouvant croire en sûreté que lorsque leurs peuples seroient dans la misére; & quand une fois les Princes légitimes sont arrivés au premier degré de folie & de fureur, en s'attribuant un pouvoir au-delà de celui que les Loix leur accordent, ils ont agi avec autant d'inhumanité & de rage, que les plus cruels Usurpateurs. Cléonimus Roi de Lacédémone doit être mis dans ce rang: il devint ennemi de sa Patrie, dit Plutarque, parceque les Citoyens ne voulurent pas lui accorder le pouvoir absolu auquel il aspiroit, & il se laissa tellement transporter au desir de vengeance, qu'il fit entrer dans le Royaume Pirrhus le plus mortel ennemi qu'ils eussent, suivi d'une puissante armée trèsbien disciplinée, afin de les détruire plus facilement. Vortigern Roi des Bretons appella les Saxons à son secours, ce qui fut cause de la ruïne de ses peuples, que sa débauche, ses cruautés, & sa lâcheté avoient animés contre lui. Jean sans terre pour les mêmes raisons offrit son Royaume aux Maures & au Pape.

Plut. vit. Pirrh.

Math. Westm.

Pierre le cruel, aussi-bien que plusieurs autres Rois de Castille firent entrer dans leurs Etats de prodigieuses armées de Maures pour ruïner leurs sujets qui détestoient leurs vices, & ne vouloient pas se laisser dépouiller de leurs priviléges. On pourroit apporter plusieurs autres exemples de même nature; & plût à Dieu que notre propre expérience ne nous eût pas si bien convaincus que les Souverains ne sont que trop sujets à former de semblables desseins. Si quelqu'un doute de cette vérité qu'il éxamine seulement quels ont été les motifs des guerres qu'on a euës avec les Ecossois l'an 1639. & 1640; du massacre des Protestans d'Irlande en 1641; de toutes les Alliances & de tous les Traités qui ont été faits depuis quatre-vingt ans; de l'amitié qu'on a contractée avec les François; des fréquentes querelles qu'on a euës avec les Hollandois, sans parler de plusieurs autres circonstances qui ne sont déja que trop connuës: si cela ne suffit pas pour le convaincre, il pourra bien-tôt voir sur le trône un homme qui aimeroit mieux être tributaire de la France que légitime Souverain d'Angleterre, se croyant plus heureux de dépendre des Etrangers, que d'être obligé de

souffrir que le Parlement ou la Nation ose resister à ses commandemens, maintenir leurs priviléges, ou défendre une Religion qui est incompatible avec celle qu'il a embrassée ; & alors cette vérité paroitra en un si beau jour qu'il ne sera pas besoin d'autre preuve pour le convaincre.

On n'a jamais accusé Grotius de n'avoir pas assez d'égard pour les têtes Couronnées, ou d'insister trop sur des cas imaginaires; cependant entre autres raisons qui, selon lui, servent à justifier des sujets qui prenent les armes contre leur Souverain, il allégue celle-ci, *propter immanem sævitiam*, & *quando Rex in populi exitium fertur* ; par ce qu'en ce cas *le Souverain tient une conduite directement opposée, & tout-à-fait incompatible avec la fin qu'on s'est proposée en établissant les Gouvernemens.* Cette raison seroit fort impertinente, si la chose n'étoit pas possible ; car ce qui n'est pas, ne peut produire aucun effet. Concluons donc qu'il y a des Princes assez méchans pour vouloir détruire leurs peuples, autrement il seroit ridicule de dire qu'on peut avec justice s'opposer à eux lorsqu'ils forment un semblable projet.

Si le Roi Jacques a été d'un autre

ſentiment, je ſouhaiterois que tout le cours de ſon régne eût été conforme à tous égards à ce qu'il penſoit ſur ce ſujet. Lorſque ce Prince diſoit que puiſqu'il avoit le pouvoir de faire des Juges & des Evêques, il prétendoit que ſes volontés ſerviſſent de Loi & d'Evangile; lorſqu'il rempliſſoit les charges de Magiſtrature & les bénéfices de perſonnes qui étoient entierement dévouées à ſes volontés & à ſes intérêts, j'ai tout lieu de croire qu'en renverſant la juſtice qui eſt la régle des actions Civiles & Morales, & en pervertiſſant l'Evangile qui eſt la lumiere de l'homme ſpirituel, il entreprit tout ce qu'il oſa entreprendre & qu'il crut capable d'attirer ſur notre Nation les plus grands malheurs qu'on puiſſe jamais ſouffrir. Ce que j'ai dit ne perdroit rien de ſa force, quand même il ſeroit vrai que les Princes ne commettent jamais de fautes, à moins que *ce ne ſoit par la violence de quelque paſſion déréglée*; car il eſt difficile d'en trouver aucun qui ne ſe laiſſe preſque toûjours gouverner par ſes paſſions. Ils ſont naturellement ſujets aux même appétits, que les autres hommes, & l'éducation qu'on leur donne fomente les vices auſquels ils ſont naturellement enclins.

C'eſt par cet endroit foible que leurs flateurs ſçavent ſe rendent maîtres de leur eſprit ; & quiconque ſçait découvrir à quel vice un Prince eſt le plus enclin, peut s'aſſurer de le gouverner en le flatant dans ce vice. Voilà en quoi conſiſte principalement la ſcience des Courtiſans, & de là vient que ces paſſions que la crainte du châtiment reprime dans les perſonne privées, régnent non ſeulement dans le cœur du Souverain comme dans celui d'une bête ſauvage, mais s'y enflamment de plus en plus par la malice de ſes propres ſerviteurs, qui louent & approuvent tout ce qu'il fait. La haine que ces Princes ont pour les loix divines & humaines augmente à proportion que leurs vices, & la crainte qu'ils ont d'en être punis augmentent. Et lorſqu'une fois ils ſont arrivés juſques-là, il ne leur eſt plus poſſible de mettre de bornes à leur fureur, il & n'y a point d'extravagance dont ils ne ſoient capables. Mais pluſieurs d'entr'eux n'atendent pas qu'ils ſoient animés de ces motifs violens : la perverſité de leur propre nature ne les porte que trop aux maux les plus extrêmes. Ils haïſſent la vertu à cauſe d'elle-même, & les gens vertueux, par ce qu'ils ne leur reſſemblent pas. Cette

vertu eſt un précepte de la raiſon, où les reſtes de la lumiere divine, qui rend les hommes utiles & bienfaiſans les uns aux autres. La Religion procéde de la même ſource, & tend au même but; le bonheur de tout le genre-humain dépend tellement de ces deux choſes, que ce ſont elles d'où découle tout ce dont les peuples ont jamais jouï, qui ait mérité de faire l'objet de leur ſouhaits; & tout les malheurs auſquels les hommes ſe ſont vûs expoſés, qui méritent d'être l'objet de leur haine & de leur crainte, n'ont point eu d'autre principe que le défaut de ces deux choſes, ou la colere de Dieu qui étoit enflammée contr'eux. Si donc un Prince s'eſt déclaré ennemi de la vertu & de la Religion, il faut auſſi qu'il ſe ſoit déclaré ennemi du genre-humain, & particulierement celui de ſes propres ſujets. Tout le mal qu'il fait à ceux qui profeſſent la vertu & la Religion, tend à la ruïne du peuple qui ſubſiſte par elles. Je ne prétens pas définir qui ſont les Souverains qui tiennent cette conduite, ni dire combien il y en a dans le monde: mais il eſt certain qu'il y en a eu; & plût au Ciel que nous puſſions dire avec vérité que le nombre en a été

fort petit, ou qu'il y a déja long-temps qu'on n'en trouve plus de ce caractére. Tacite n'attribuë pas cette conduite criminelle à un Prince en particulier, mais à tous ceux dont il écrit l'Histoire ; & pour donner aux Lecteurs une espèce de Préface de ce qu'il avoit à leur dire dans la suite de son Ouvrage, il leur dit, *qu'il étoit dangereux d'être descendu d'une famille noble ou de posséder quelque dignité ; mais qu'on étoit sûr de périr lors qu'on faisoit profession de la vertu* ; & en un autre endroit, il écrit, *qu'après le massacre des plus illustres Citoyens, Néron avoit résolu de couper la vertu par la racine, & que pour venir à bout de ce projet, il fit mourir Thraseas Patus, & Baréas Soranus.* Quiconque prendra la peine d'éxaminer les Histoires Ecclésiastiques ou Chrétiennes, trouvera que les Princes dont il y est fait mention, n'ont pas été moins ennemis de la vertu & de la Religion que leurs prédécesseurs, & par conséquent ennemis des peuples soumis à leur domination ; à moins qu'on ne veuille dire que la vertu & la Religion sont deux choses préjudicables, ou tout-à-fait indifférentes aux hommes.

C. Tacit. Hist. l. 1.

Annal. l. 4.

Mais Filmer dira peut-être que ce sont-là des cas particuliers. A cela je

répons qu'on en peut dire autant du massacre des Prophetes & des Apôtres, de la crucifixion de Jesus-Christ, & de tous les autres crimes énormes qu'on a commis. Mais quoi qu'il en soit, ils procédoient d'un principe universel de haine que les Auteurs de ces énormités faisoient paroître pour tout ce qu'il y avoit de bon dans le Monde, qui les animoit à faire tous leurs efforts pour ruïner entierement le genre humain: & & il n'y avoit que le bras tout puissant d'un Dieu qui gouverne toutes choses & qui vouloit se reserver un peuplé élû, qui fût capable d'arrêter leur rage, qui à tous autres égards avoit eu autant de succès que Filmer ou le Diable auroient pû lui en souhaiter.

Denis le Tyran, que notre Auteur nous propose pour un autre modéle de Justice, mérite bien que nous examinions son caractére: A peine a-t-on jamais connu un homme plus fourbe, plus dissolu, plus perfide, plus cruel, plus lâche, plus avare & plus impudent que celui-là, & jamais homme n'a témoigné plus de haine pour tout ce qu'il y avoit de bon dans le monde. C'étoit pour cette raison que Diogene le voyant à Corinthe, quoique dans

un état chétif & méprisable, ne put s'empêcher de dire qu'il méritoit de continuer à souffrir dans la misére, les frayeurs, & les crimes qui accompagnent la tyrannie, & qu'on lui avoit fait trop de grace en lui permettant de converser paisiblement avec les honnêtes gens. Si un homme de ce caractére mérite d'être regardé comme un éxact observateur de la justice, il faut nécessairement conclure que les Loix divines & humaines sont de nulle valeur, ou qu'elles sont tout-à-fait contraires à cette Justice, & que c'est une meilleure action de détruire un peuple, que de le conserver. On ne doit point garder la foi donnée: on peut avec justice piller les Temples, faire mourir les plus honnêtes gens, lorsqu'ils sont assez téméraires pour vouloir être meilleurs que leurs Maitres; & déchirer cruellement, ou détruire tout l'Univers, sans injustice, s'il tombe sous la puissance d'un seul.

Les raisons que Filmer employe pour nous persuader ces maximes, sont aussi solides que ces maximes mêmes: *La gloire & la force de tous les Princes*, dit cet Auteur, *consiste dans la multitude de leurs peuples, & dans l'a-*

bondance des richesses : les sujets servent le Souverain de leurs bras dans ses guerres, & il se sert de leurs biens dans ses besoins. C'est pourquoi il n'y a point de Tyran qui ne souhaite de conserver la vie & les richesses de ses sujets, & si ce n'est pas par un principe d'affection qu'il leur porte, au moins est-ce pour son propre intérêt. J'aurois crû que les Princes, quoique tyrans, étant les Lieutenans de Dieu en terre, & les peres des peuples qui leur sont soumis, auroient toujours eu pour but de procurer le bien de ces peuples, quand même ils n'en auroient retiré aucun avantage en leur particulier ; mais il semble que ce n'est pas une chose qu'on doive attendre de ces bons peres. Ils considérent leurs sujets, comme les Marchands de bétail considerent leurs troupeaux, à proportion du profit qui leur en peut revenir ; & si cela est ainsi, un peuple n'est pas plus en sureté sous un Souverain, qu'un troupeau sous son Maître. Quoi qu'il ait dessein, & qu'il souhaite d'être bon ménager, cela ne l'empêche pas de le mener à la boucherie, lorsqu'il croit pouvoir s'en défaire avantageusement, ou qu'il trouve un meilleur moyen de faire valoir sa terre.

Mais ce n'est pas encore là tout : souvent ces maîtres sont fous, débauchés, prodigues, & dépensent mal à propos leur Capital, sans considérer que cela tourne à leur préjudice. Jusques ici nous nous étions imaginés que les Princes & les Magistrats n'avoient été établis qu'afin que sous leur Gouvernement nous puissions mener une vie paisible & tranquille en toute piété & honnêteté : mais notre Auteur nous apprend qu'ils ne se proposent point d'autre but que de tirer le plus d'avantage qu'il leur est possible de nos biens & de nos vies, & qu'ils ne vivent pas & ne régnent pas pour nous, mais pour eux-mêmes. Si ce qu'il dit est véritable, ils ne nous regardent pas comme des enfans, mais comme des bêtes, & ne nous font pas de bien pour l'amour de nous, ou par ce que c'est leur devoir, mais seulement dans la vûe d'en tirer quelque utilité, comme on met les bœufs dans de bons pâturages, afin de les rendre forts pour labourer la terre, ou de les engraisser pour les mener ensuite à la boucherie. C'est-là le divin modéle de Gouvernement qu'il nous propose. Le Magistrat juste & équitable est un Ministre de

Dieu pour procurer notre bien: mais le Monarque abſolu ne prend ſoin de nous, qu'afin qu'augmentant en nombre de perſonnes & en richeſſes, il puiſſe lui-même augmenter en gloire & en force. Il nous ſeroit aiſé de juger à quoi tend un pareil principe, quand même les Hiſtoires ne nous en apprendroient rien; en effet ſi la vie des ſujets dépend de la volonté du Monarque, il faut néceſſairement qu'elle dépende auſſi de l'opinion qu'il pourra avoir, que la multitude & les richeſſes de la Nation contribuent à augmenter ſa propre gloire & ſa puiſſance, ou qu'elles n'y contribuent en rien; il n'eſt pas beſoin d'en apporter de preuve, puiſque ces choſes parlent d'elles mêmes. On ne doit pas faire grand fond ſur le jugement d'un ſeul homme; les meilleurs & les plus ſages ſe trompent ſouvent, les fous & les méchans ne manquent jamais de tomber dans l'erreur & de commettre des fautes; & il ne s'agit pas ici de ſçavoir ce que Moïſe & Samuël feroient, mais bien ce qui peut venir dans la fantaiſie d'un furieux ou d'un ſcélérat qui s'empareroit de l'autorité Souveraine, ou dans l'eſprit d'un enfant,

d'une femme ou d'un insensé qui monteroit sur le Trône par droit de succession. De plus, la proposition dont il fait le fondement de ses conséquences, est souvent fausse; car comme le pouvoir, le nombre, & la valeur de nos amis est à notre avantage, & que ces choses se rencontrant dans nos ennemis ne nous peuvent qu'être très-dommageables; aussi n'y a-t-il que les Princes qui gouvernent bien leurs sujets & qui s'en faisant aimer, sont sûrs qu'ils employeront toutes leurs forces pour leur défense, qui puissent s'assurer avec justice que leur puissance & leurs richesses leur seront utiles & avantageuses: mais ceux au contraire qui sçavent qu'ils sont, ou qu'ils méritent d'être haïs, ne peuvent qu'être persuadés que leurs sujets employeront leur puissance contr'eux. Pendant qu'ils seront dans cette pensée, il ne faut pas douter qn'ils ne fassent tous leurs efforts pour diminuer ce qui les met en danger. C'est ce qui arrive immanquablement à tous les Souverains qui sont dissolus, fous, négligens, imprudens, lâches, méchans, vicieux, ou en quelle maniere que ce puisse être indignes des emplois qu'ils possédent; car leur

régne eſt un éxercice perpétuel de l'injuſtice la plus criante & la plus dommageable à la Societé : par ce moyen, tout homme qui n'a que de bonnes intentions, reçoit beaucoup de préjudice : & toute perſonne qui verra que ceux qu'on a établis dans la vûe de lui procurer du bien, ne ſe ſervent de leur autorité que pour le ruïner, s'en fâchera infailliblement, & ne pourra s'empêcher de les haïr : Si tout le peuple eſt ennemi de la corruption, cette haine ſera générale, par ce qu'un chacun de ſes membres ſouhaite ce qui eſt juſte ; ſi au contraire la Nation eſt compoſée de bons & de mauvais, les premiers s'oppoſeront toujours au mauvais Gouvernement, & les autres tâchant de le maintenir, il faudra que la ſûrete du Prince dépende du parti qui aura le deſſus. Si les bons ſont les plus forts, il doit s'attendre à périr : & ſçachant qu'il n'y a que les ſcélérats qui ſoient de ſon parti, il tâchera toujours de détruire autant de ſes ennemis qu'il lui ſera poſſible ; il affoiblira ceux qui reſteront, pour enrichir ſes créatures de leurs dépouilles & de leurs confiſcations ; il employera la fraude & la rapi-

ne pour amasser des trésors afin d'augmenter le nombre de ses partisans, & les élévera aux honneurs & aux dignités, soit dans la Police soit dans la Milice, afin qu'avec leur assistance, il soit en état d'abbattre ses adversaires ; & il ne manque pas de mettre en ce rang tous ceux qui ont du bien, des charges & de la vertu, ou qui ont acquis de la réputation & du crédit. Cela met naturellement le Monarque absolu dans la nécessité de confier l'autorité aux personnes qui n'ont rien de recommandable, excepté une entiere résignation à faire tout ce qu'on leur commande. Ces sortes de gens, ignorant ce que c'est que de faire du bien, & n'étant pas dans la volonté d'en faire, aussi-tôt qu'ils sont parvenus aux dignités & aux emplois, la Justice est pervertie, la Discipline Militaire négligée, les Finances épuisées, & ils ne s'appliquent qu'à inventer de nouveaux projets pour trouver de l'argent ; par leur ignorance, négligence, ou tromperie, ils sont cause que le Prince a tous les jours besoin de nouveaux subsides ; & ils trouvent toujours de nouveaux moyens d'en arracher du pauvre peuple. Dans cette

vûë, ils employent un nombre prodigieux d'espions, de délateurs & de faux témoins, pour détruire les plus riches & les plus iluſtres d'entre les Citoyens. Les Tribunaux ſont remplis de Paraſites de Cour, gens ſans foi & ſans honneur, accablés de dettes & perdus de réputation, & cela afin qu'aucun de ceux qui comparoiſſent devant eux, n'échappe à leur injuſtice. Si on ne peut trouver de crime dans ceux qu'on veut perdre, la diligence d'Officiers bien choiſis & de bons ſolliciteurs, avec la fureur des Juges, ſupplée à ce defaut; la loi devient un piége; la vertu eſt opprimée, on fomente le vice, & en peu de temps l'honnêteté & la friponnerie, la ſobrieté & l'intempérance, la vertu & le vice ſont les ſignes qui ſervent à diſtinguer les différens partis. Or la converſation & les mœurs de chaque particulier faiſant connoître de quel parti il eſt, le Prince qui ſe fait Chef des ſcélérats, doit les favoriſer & détruire les bons; maxime qui eſt ſi propre à ruïner toute la Societé, qu'il n'y a point d'Etat au monde qui puiſſe prévenir une ruïne ſi certaine, à moins que de changer la forme du Gouvernement.

Cela étant comme nous l'avons vû, on ne peut faire de jugement général ſur la conduite que tiendra un Magiſtrat, quoi qu'on n'ignore ni ſes titres ni les devoirs à quoi il eſt engagé. Celui qui eſt juſte & qui ſe rend agréable aux peuples en leur faiſant du bien, fera conſiſter ſon honneur, & trouvera ſa propre ſûrete dans l'accroiſſement de leur force, de leurs richeſſes, de leur vertu & de leur puiſſance : ſi au contraire par ſes méchantes actions, il s'eſt attiré la haïne publique, il fera tout ſon poſſible pour leur ôter le pouvoir de lui faire du mal, en les réduiſant à la derniere pauvreté & miſere. Et quiconque veut connoître ſi un Prince ſouhaite que ſes ſujets augmentent en nombre de perſonnes & en richeſſes, n'a qu'à éxaminer s'il gouverne d'une maniere qui le rende agréable ou odieux au peuple, & s'il ne ſe propoſe point d'autre but que l'avancement du bien public, ou s'il ne cherche qu'à établir ſon autorité au préjudice de la Nation; c'eſt ce qui ne peut jamais arriver dans un Gouvernement populaire, & par conſéquent, on n'a point de pareil malheur à craindre dans les Etats li-

bres, à moins qu'on ne s'imagine qu'il peut y avoir quelque chose de pire qu'une corruption générale & une ruïne inévitable.

SECTION XXVIII.

Les hommes qui vivent sous un Gouvernement Populaire ou Mixte, ont plus d'inclination à procurer le bien public, que ceux qui vivent dans les Monarchies absoluës.

NOTRE Auteur qui prend plaisir aux choses surprenantes, nous découvre ensuite, avec une subtilité admirable deux défauts dans le Gouvernement populaire, dont personne avant lui ne s'étoit encore apperçû; ces deux défauts sont essentiels car il ne s'agit pas moins que d'ignorance & de négligence. En parlant du soin que les Princes ont de conserver leurs sujets, il ajoute, *au contraire dans un Gouvernement Populaire, chaque particulier sçait que le bien public ne dépend pas entierement de ses soins, mais que l'Etat sera bien gouverné par d'autres, quoi*

qu'il ne s'applique qu'à ses affaires particulieres. Et un peu plus bas *: on ne doit pas beaucoup les blâmer de leur négligence, puisqu'on peut croire, sans crainte de se tromper, que leur ignorance égale leur négligence. Les Emplois dans les Etats populaires étant ordinairement annuels, les Magistrats quittent leurs charges avant que d'avoir eu assez de temps pour apprendre à s'en acquitter dignement: de sorte qu'on ne doit pas douter qu'un Prince, quelque peu d'esprit qu'il ait, ne les surpasse en capacité, parcequ'il a le temps de se rendre habile dans les affaires.* Voila qui est admirablement bien décidé, & le monde est fort obligé à Filmer d'avoir découvert ces erreurs qui jusques ici avoient été épidémiques. La plûpart des hommes avoient toujours crû que ceux qui vivent sous un Gouvernement libre, étoient contens de leur condition, qu'ils souhaitoient de s'y maintenir, & que chaque particulier trouvant que son propre bonheur dépend de celui du public, s'employoit de toutes ses forces à le procurer; comme on voit que ceux qui sont dans un même Vaisseau employent chacun son talent pour tâcher de le conserver, persuadés

qu'il faut nessairement qu'ils périssent, si ce vaisseau fait naufrage. Une pareille pensée ne pouvoit qu'animer les sujets à se rendre industrieux, & on a toujours régardé les travaux & les dangers, ausquels les Romains aussi bien que les autres peuples libres se sont exposés, comme autant de preuves autentiques qu'ils se croyoient intéressés dans les affaires publiques, & chaque particulier ne les négligeoit pas, dans la croyance qu'elles se pourroient bien faire par d'autres sans qu'il s'en mêlât. On voit aussi que les villes libres, par les fréquentes élections qu'elle faisoient de leurs Magistrats, devenoient, pour ainsi dire, autant de pepinieres de grands hommes & de sujets très capables, parce qu'un chacun s'efforçoit de surpasser son compagnon, afin de parvenir aux honneurs ausquels il n'avoit point d'autre droit, que celui que lui pouvoit donner son mérite ou sa réputation; en quoi ces villes réüssirent si bien, qu'on peut dire avec vérité qu'une seule a produit plus de grands hommes que toutes les Monarchies absoluës qui ont jamais été. Mais tout cela étoit une erreur. Peut-être que Brutus, Valerius, & plusieurs au-

tres Sénateurs ou Magiſtrats Romains auroient pû prendre ſoin de la République, s'il avoient crû que ſon ſalut dépendoit entierement d'eux. Mais croyant qu'elle pourroit bien être gouvernée par d'autres, ſans qu'il fût beſoin qu'ils s'en mêlaſſent, ils négligerent d'en prendre ſoin. Camillus, Papirius, Fabius, Rullus & Maximus, Scipion l'Africain, Amilcar, Annibal, Periclés, Thémiſtocle, Alcibiades, Epaminondas, Philopémen, & pluſieurs autres auroient pû ſe rendre très-capables dans les affaires de la guerre ou du Gouvernement; mais on leur ôta leurs emplois, avant qu'il euſſent acquis la capacité requiſe pour les éxercer d'une maniere utile & avantageuſe au public; & par conſequent, il ne ſe peut pas qu'ils, n'ayent été ſurpaſſés à ces deux égards par les Princes abſolus, quoiqu'ils ayent pû avoir moins d'eſprit qu'eux, parce que ceux-ci ont eu le temps de ſe perfectionner. Cela doit ſuffire pour les excuſer d'avoir ſi mal fait leur devoir; mais c'eſt quelque choſe de fort ſuprenant que Tacite & les autres Hiſtoriens ſe ſoient ſi fort écartés de la raiſon, & mépris ſi groſſiérement dans une matiére de fait, qu'ils

qu'ils n'ayent pas fait difficulté de dire non ſeulement que les grands hommes manquerent après la perte de la liberté, & qu'on conféra les emplois à ceux qui avoient le plus d'inclination à la ſervitude ; mais même qu'il ne ſe trouva plus perſonne qui fût capable d'écrire l'Hiſtoire, *inſcitia Reipublicæ ut alienæ.* Ils ne s'étoient jamais appliqués à entendre les affaires dont la conduite dépendoit de la volonté d'un ſeul, en qui ils ne prenoient aucun intérêt, ne ſongeant qu'aux moyens d'éviter ſa rage & ſa fureur ; à quoi ils ne réüſſiſſoient jamais mieux que lorſqu'ils ne lui donnoient pas lieu de ſoupçonner qu'ils aimaſſent la vertu. C'étoit-là la ſeule étude à quoi on étoit obligé de s'appliquer alors, ſi l'on vouloit vivre en ſûreté, & ceux qui étoient les plus ſubtils dans cet art, étoient regardés comme d'habiles politiques qui ſçavoient s'accommoder au temps, *Scientes temporum* : c'étoit-là la ſeule ſageſſe dont on faiſoit cas dans ce ſiécle-là & dans ceux qui le ſuivirent, c'étoit-là tout ce qui étoit néceſſaire dans un temps où le ſoin paternel, la profonde ſageſſe, & la prudence conſommée des Princes prévoyoit à

Tacit. Annal. l. 1.

tous les besoins de l'Etat ; & quoique ces Princes eussent peut-être moins d'esprit & de capacité que d'autres Magistrats, cela n'empêche pas qu'ils ne les ayent surpassé dans l'art de bien gouverner, parceque ces derniers étant annuels, quittoient leurs emplois avant que d'avoir pu acquerir les qualités requises & nécessaires pour les bien remplir. C'est ce que l'on connut évidemment par la tendresse de cœur, par la sincérité & par la pureté de mœurs que Tibére fit paroître dans toute sa conduite. La clémence, la justice, le jugement solide, & la frugalité de Caligula ; l'industrie, le courage & la sobriété de Claudius ; le bon naturel & le sage Gouvernement de Néron ; la tempérance, l'autorité & la diligence de Vitellius ; la libéralité de Galba & de Vespasien ne nous laissent aucun lieu de douter de cette vérité : en veut-on encore d'autres preuves ? On n'a qu'à considérer les graces, les faveurs & les dignités que Domitien, Commode & Héliogabale répandirent à pleines mains sur tous ceux qui se distinguoient par leur vertu. Filmer nous ayant donné des preuves si infaillibles de son intégrité &

de ſon jugement en nous apprenant des choſes, qui ne nous ſeroient jamais venuës dans l'eſprit ; en doit être crû, quoique ce qu'il nous propoſe paroiſſe tout-à-fait abſurde & impertinent. Mais ſi nous en croyons ceux qui vivoient de ce temps-là, ou ceux des ſiécles ſuivans qui ont lû les Ecrits de ces premiers, nous ne ſçaurions nous empêcher de croire que les Princes dont nous venons de parler, auſſi-bien que la plûpart des autres qui ont occupé la même place, ont été non ſeulement dénués de toute vertu, & n'ont pas permis qu'elle prît aucune racine ſous leur domination, mais encore, qu'en baſſeſſe, ſottiſe, & méchanceté, ils n'ont été en rien inférieurs aux plus brutales d'entre les bêtes ſauvages. Pendant qu'un Prince plongé dans les plus infâmes débauches & ſoüillé de ſang reſtoit dans ſes grottes de Caprée environné d'une infame troupe d'Aſtrologues, & que la République étoit gouvernée par des P. par des Bardaches, par des Affranchis, & par d'autres ſcélérats, l'Empire ne pouvoit pas manquer de tomber en décadence, vû leur négligence, incapacité & méchanceté ; & cette Ville qui avoit produit

autant ou plus d'hommes excellens en toutes sortes de vertu, qu'aucune autre dont on ait jamais entendu parler, n'en produisit plus ; la discipline qui étoit la mere de ces vertus fut entierement anéantie ; personne ne pouvoit plus se flater de pouvoir, par sa diligence & sa valeur, procurer le bien public ni prévenir le mal qui menaçoit la Societé; & celui qui se mettoit en réputation par ces deux qualités, ne devoit point attendre d'autre récompense qu'une mort cruelle & infame. Si pour détruire la premiere partie de ma proposition, on m'allégue l'exemple de Germanicus & de Corbulon qui nâquirent lorsque la liberté étoit aux abois, la mort de ces deux grands hommes sert de preuve à l'autre partie de cette proposition ; depuis la perte de ces deux Héros, nous n'avons pas entendu parler d'une famille illustre entre les Romains qui ait produit quelqu'un, qui ait mérité d'avoir place dans l'Histoire ; ceci est un fait de notorité publique, dont il est aisé de donner de bonnes raisons. Les hommes ont du courage & de l'industrie, lorsqu'ils combattent pour eux & pour leur Patrie ; ils deviennent excellens dans toute sorte d'Arts civils

& Militaires, lorſqu'on les éleve dans des éxercices vertueux, & que leurs peres & leurs Maîtres leur apprennent à prendre plaiſir aux honneurs qu'ils peuvent acquerir, par ces éxercices honorables : ils aiment leur Patrie, lorſqu'ils voyent que chaque particulier trouve ſon bonheur dans la proſpérité publique, & que des heureux ſuccès auſquels ils ont contribué, il leur en revient de l'avantage à tous en général : Ils s'expoſent aux travaux & aux dangers pour la défenſe de l'Etat, lorſqu'ils ſont perſuadés qu'il eſt gouverné avec juſtice; lorſque l'innocence eſt en ſûreté, & la vertu honorée, lorſque perſonne ne ſe peut diſtinguer du vulgaire, ſi ce n'eſt ceux qui ſe font diſtinguer par la bravoure de leurs actions. Lorſque les ſujets qui ſe ſont ainſi diſtingués, ne trouvent point de dignité à laquelle ils ne puiſſent juſtement prétendre, & qu'on ne leur accorde, excepté celle qu'on ne peut conférer à d'autres qui n'ont pas moins de mérite qu'eux, ils n'épargnent ni leurs biens, ni leurs perſonnes, ni leurs amis, lorſqu'ils voyent qu'on employe l'autorité publique pour le bien public; & ils inſpirent à leurs

enfans les mêmes sentimens dès leurs plus tendres années. La discipline, l'obéïssance dans laquelle les Romains avoient été élevés, leur apprit à commander; & il y en avoit peu parmi eux à qui on conférât les moindres charges de la Magistrature, jusques à ce qu'ils eussent donné des preuves si éclatantes de leur vertu, qu'on avoit lieu de croire qu'ils étoient dignes de remplir la premiere dignité de l'Etat. On n'éleva pas à la Dictature Cincinnatus, Camillus, Papirius, & Fabius Maximus, afin qu'ils apprissent à s'acquitter dignement des fonctions de cette charge; mais parce qu'on crut qu'ils avoient toute la sagesse, la valeur, l'intégrité & l'expérience requises & nécessaires aux personnes à qui on veut, sans crainte de rien risquer, confier les Principaux emplois du Gouvernement, & tant que les Loix conserverent leur force, on n'éleva aucun à cette suprême dignité, qui ne répondit parfaitement bien à l'opinion qu'on avoit conçûë de lui. Par ce moyen Rome étoit remplie d'un si grand nombre de personnes capables d'occuper les premiers emplois, que des ses commencemens, après avoir perdu en un seul jour trois cent six

hommes de la Maison des Fabiens : *Quorum neminem*, dit Tive-Live, *ducem sperneret quibus libet temporibus Senatus*, elle en pleura la perte, mais n'en fut pas si affoiblie que les ennemis en pussent retirer aucun avantage ; & lorsque ceux, qui s'étoient distingués par leurs belles actions avant la seconde guerre Punique, y eurent tous péri excepté Fabius Maximus, il s'en éleva tout d'un coup un plus grand nombre, dont la vertu n'étoit pas inférieure à la leur. Rome fut une source inépuisable de grands hommes, tant qu'elle conserva sa liberté ; mais elle ne l'eut pas plutôt perduë, que la vertu en fut entierement bannie. Le peuple devint lâche & méprisable, les déplorables restes de la Noblesse paresseux & efféminés, & les Italiens leurs Alliés devenant semblables à eux, tant que l'Empire dura, il n'eût pour tout appui que les armes des Etrangers.

La vertu des Grecs eut le même sort, & finit avec leur liberté : au lieu de soldats, qui de leur temps n'avoient point leurs pareils dans le monde, au lieu de Généraux d'armées de terre & de mer, au lieu de Législateurs & de Gouverneurs, qui ont fait

avec justice l'admiration des siécles suivans, on ne voyoit sortir de chez eux que des Joueurs de violon, des bouffons, des cochers, des Comédiens, des maquerelles, des Flateurs, des Ministres des plus infames voluptés; ou des Philosophes paresseux, hypocrites & babillards qui ne valoient gueres mieux que ces premiers. La Cour des Empereurs étoit toujours remplie de cette vermine; & nonobstant tout ce qu'en pense nôtre Auteur qui s'est imaginé qu'il est impossible que les Princes ne soient plus habiles en fait de Gouvernement que les Magistrats qu'on élit tous les ans, on a vû la plûpart de ces Souverains assez brutaux & assez stupides, pour se laisser gouverner eux & l'Empire par de semblable canaille; j'avoue qu'en cela ils ne faisoient pas beaucoup de mal, parce qu'il n'y avoit point d'homme au monde qui fût plus ignorant, plus débauché & plus lâche que ces Princes l'étoient.

Ce seroit une chose ridicule d'attribuer ceci au changement de temps; car le temps ne change rien; & rien n'étoit changé alors excepté le Gouvernement, & ce fut ce changement

du Gouvernement qui changea la face de toutes les affaires. Ceci n'eſt point accidentel, mais conforme aux régles que Dieu a preſcrites à la Nature, ſelon leſquelles toutes choſes doivent néceſſairement ſuivre leur principe. Les fruits ſont toujours de la Nature des ſemences & des racines qui les produiſent, & on connoît les arbres aux fruits qu'ils portent ; comme un homme engendre un homme, & une bête, une bête, de même une Societé qui a établi un Gouvernement fondé ſur la juſtice & ſur la vertu, & qui ne s'eſt point propoſé dans cet établiſſement d'autre but que le bien public, ne manquera jamais d'hommes juſtes & vertueux qui s'employeront avec ardeur à procurer le bonheur de cette Societé ; & celle qui ne s'eſt point propoſé d'autre fin que de ſatisfaire aux deſirs & à la vanité d'un ſeul, ſera toujours remplie de perſonnes qui feront tous leurs efforts pour fomenter ces deſirs & cette vanité. Tous les hommes ſuivent naturellement le parti qui leur paroît avantageux pour eux-mêmes. Ceux qui ſont élevés ſous une bonne diſcipline, & qui voyent que tout le bien qu'ils procurent à leur

Patrie par leurs actions vertueuses, tourne à l'honneur & à l'avantage d'eux, de leurs enfans, de leurs amis & de leurs parens, contractent dès leur enfance un amour ardent pour leur Patrie, & n'ont point d'autre intérêt que celui du public. Lorsqu'ils ont appris à être vertueux, & qu'ils voyent que la vertu est estimée, ils ne cherchent point d'autres honneurs & d'autres emplois que ceux ausquels on peut parvenir par cette voye ; & dans tous les pays du monde où cette Maxime a été reçûë, on y a toujours vû un grand nombre de personnes excellantes en toutes sortes de vertus. D'un autre côté, lorsqu'il est manifeste que les bons sont méprisés, haïs & destinés à une ruïne certaine ; que toutes choses se gouvernent par le caprice & pour l'avantage d'un seul, qui souvent est le plus méchant, ou qui se laisse gouverner par les plus mauvais ; qu'il dispose à sa volonté des honneurs, des richesses, des Commandemens & des Dignités : qu'on ne peut acquerir sa faveur que par une complaisance respectueuse, ou en feignant beaucoup d'affection pour sa personne, & en obéïssant comme des esclaves à tout

ce qu'il commande, on ne ſonge aucunement à s'appliquer à la pratique de la vertu; & aucun ne penſant à ſe rendre ſoi-même, ou ſes enfans dignes des grands emplois, ceux qui y veulent parvenir, tâchent de s'y frayer le chemin par des intrigues, par la corruption, par de baſſes plaiſanteries, & par une lâche flaterie; par ce moyen le véritable mérite s'anéantit bien-tôt, comme cela arriva parmi les Romains, auſſi-tôt que Céſar commença à régner.

Ceux qui ne croiront pas ceci, n'ont qu'à voir ſi la même choſe n'eſt pas arrivée à toutes les Républiques d'Italie & de Grece; ou ſi l'on fait plus de cas d'exemples modernes, qu'ils éxaminent ſi les Nobles Vénitiens, qui naiſſent & qui ſont élevés dans des familles qui n'ont jamais connu de Maître, qui travaillent pour eux-mêmes, qui participent à tout le bien & à tout le mal qui arrive à la République, & qui ſçavent que ſi elle périt il faut néceſſairement qu'ils périſſent auſſi, ou tout au moins qu'il ne peut arriver de révolution dans le Gouvernement qui ne leur ſoit préjudiciable, qu'ils conſidérent, dis-je, ſi ces Nobles Vénitiens négligent l'intérêt du public, dans la

pensée que tout ne dépendant pas entierement d'eux en particulier, les affaires n'en iront pas moins bien, quoiqu'ils ne s'appliquent qu'à ce qui les regarde, sans se mettre en peine de ce qui regarde le public. Qu'on voye s'ils sont mieux instruits des affaires & des intérêts de l'Etat que ne le sont les Grands de France & d'Espagne, qui n'ont aucune connoissance des choses, à moins qu'ils ne soient dans la faveur du Roi ou de quelqu'un de ses Ministres, & qui n'ignorent pas qu'ils ne sont jamais plus misérables que lorsque leur Roi réüssit le mieux dans ses entreprises. Pour ce qui est de moi, je crois que sans alléguer d'autre preuve de ceci, il suffira de se souvenir que lorsque l'Empereur Maximilien, Louis XII. Roi de Farnce, l'orgueilleux Pape Jules II. & l'adroit Ferdinand Roi d'Espagne se furent liguez ensemble contre les Vénitiens par le Traité de Cambrai, qu'ils eurent gagné la Bataille de la Ghirad'ada, qu'ils eurent fait prisonnier leur Général Alviane, qu'ils les eurent dépoüillés de tout ce qu'ils possédoient en terre ferme, & qu'ils se préparoient à attaquer la Capitale de leur République, elle fut après Dieu

Paol. Paruta hist. venet. Guichardin.

redevable de son salut à la vigueur & à la sagesse des Nobles qui, quoiqu'ils n'eussent pas été nourris dans l'éxercice des armes, excepté sur mer, n'épargnant ni leurs biens ni leurs personnes, recouvrerent premierement la Ville de Padouë avec une adresse & une valeur admirable, & ensuite plusieurs autres Villes, en sorte qu'à la fin de cette terrible guerre il se trouva qu'ils ne perdoient pas un seul pouce de terre. Au lieu que le Portugal, s'étant révolté de nos jours contre la maison d'Autriche, personne ne doute qu'on ne l'eût bien-tôt fait rentrer dans l'obeïssance, si ce n'est que les Grands d'Espagne qui étoient bien-aises de voir diminuer la puissance de leur Maître, ne furent pas assez bien intentionnés pour lui vouloir aider à reconquerir ce Royaume, qu'ils regardoient comme un Azile où il leur seroit facile de se retirer, s'ils se voyoient opprimés du Roi & de ses favoris. Pour sçavoir que les Grands de France ont toujours été dans la même pensée il ne faut que se souvenir de ce que dit le Maréchal de Bassompierre, lorsqu'il vit que la Rochelle étoit étroitement assiégée par Louis XIII. *Je crois qu'en-*

Memoires de Bassompierre.

fin nous serons assez fous pour prendre la Rochelle ; mais on croit qu'ils n'auroient pas été si fous ; & qu'il n'y eut que la trahison de nos Compatriotes qui mit le Cardinal de Richelieu en état de la prendre, comme il en avoit formé le dessein pour sa propre gloire & pour l'avancement de la Religion Romaine ; & même encore à présent les plus honnêtes gens & les plus sages personnes du Royaume, quoique Papistes, avouent sans déguisement qu'ils ont fait la plus grande folie du monde en contribuant à la perte de cette place, parce que cette conquête qui étoit un obstacle à la puissance excessive du Roi l'a mis en état de les traiter comme bon lui semble. On dit que le brave Monsieur de Turenne s'exprima encore plus fortement dans le dernier discours qu'il tint au Roi de France qui régne aujourd'hui. » Vous croyez, lui dit-il, » avoir des armées, mais vous n'en avez » point, la moitié de vos Officiers sont » compagnons de débauche de Mon- » sieur de ***, ou créatures de sa » P... Madame de *** ; les autres » sont gens d'expérience & capables » des emplois qu'ils possédent ; mais » il n'y a rien qu'ils souhaitent avec

» plus de passion que de vous voir perdre deux ou trois batailles, afin de vous mettre dans la nécessité de les faire mieux traiter de vos Ministres qu'ils ne l'ont été ces dernieres années. Il est aisé de s'imaginer si des gens qui sont dans de pareils sentimens peuvent bien servir leur maître ; & il est évident que les François ont remporté pendant ce siécle des avantages si considérables, qu'ils auroient pû ranger sous leurs Loix toute l'Europe, & peut-être l'Asie, si l'intérêt de la Nation avoit été uni avec celui du Gouvernement, & que la Noblesse y eût contribué de toutes ses forces & de toute sa valeur. Mais puisqu'il a plû à Dieu de permettre que nous soyons tombés dans un état qui ne nous laisse gueres de moyens de nous aider nous-mêmes, & que les François sont si bien avec les Turcs qu'ils ne pensent pas à les attaquer, c'est un bonheur pour nous qu'ils ne connoissent pas leurs propres forces ; ou qu'ils ne peuvent sans se ruïner s'en servir contre notre Patrie.

Je pourrois rapporter des témoignages encore plus forts de la différence qu'il y a entre des hommes qui com-

battent pour leurs propres intérêts dans l'éxercice des charges qui leur ont été conférées par les ſuffrages de la Nation, & ceux qui ne ſervent que pour la paye qu'on leur donne, & qui ne s'élevent aux emplois que par le chemin de la faveur ou de la corruption, ſi ce n'eſt que je ne veux pas échauffer la bile de certaines gens en les obligeant de réfléchir ſur ce qui s'eſt paſſé de nos jours dans notre Patrie; de comparer la juſtice des Tribunaux dont nous pouvons nous ſouvenir, & l'intégrité de ceux qui pendant quelque temps ont eu le maniment des Finances; la diſcipline, la valeur & la force de nos armées & de nos Flottes; l'augmentation de nos richeſſes & de notre commerce; les heureux ſuccès que nous avons eu dans nos guerres d'Ecoſſe & d'Irlande auſſi bien que ſur mer, la gloire & la réputation que nous nous étions acquiſes il n'y a pas long-temps, avec la condition où depuis peu nous nous trouvons réduits. Mais je crois pouvoir dire, ſans crainte d'être contredit par tout ce qu'il y a d'honnêtes gens & de perſonnes prudentes, que comme jamais les Romains ni les Grecs du temps de leur liberté, n'ont fait d'actions

plus glorieuses, que celles qui se sont faites parmi nous pour délivrer notre Patrie d'une guerre civile qui lui déchiroit les entrailles, pour conquerir deux Royaumes aussi considérables que l'Ecosse & l'Irlande, & pour ruïner la puissance formidable des Hollandois sur mer; que comme l'on n'a jamais vû parmi ces peuples plus d'exemples de valeur, d'industrie, d'intégrité, & d'une vertu incorruptible constante & parfaite à tous égards, qu'on en a vû parmi nous en ce temps-là; aussi après la révolution de leur Gouvernement & la décadence de leurs affaires, on n'a jamais trouvé parmi eux plus de foiblesse, de lâcheté, de bassesse de vénalité, de débauche & de corruption à toutes sortes d'égards qu'il y en a parmi nous. Nous avons donc lieu de croire qu'il n'est pas absolument vrai que tous les Princes connoissent le véritable intérêt de leurs peuples, & qu'ils sçachent mieux pourvoir aux besoins de l'Etat, que les Magistrats qui sont choisis d'une autre maniere; mais que comme il n'y avoit point de grandeur, de puissance, de richesses, de force & de bonheur à quoi nous n'eussions pû raisonnablement nous attendre, si nous

nous étions servis, comme nous aurions pû, des avantages que nous avions remporté, aussi n'y a-t-il point de misére & d'infamie que nous n'ayons tout lieu d'appréhender, puisque nous avons négligé d'en faire notre profit.

Si l'on s'imagine que ce ne soit pas un grand mal, ni qui ait de fâcheuses suites, que de vendre les Emplois ou de les donner par faveur à des personnes pour qui on a des égards particuliers, & qui sans cela n'y pourroient pas prétendre, on n'a qu'à considérer que les Ministres d'Etat, les Officiers de Justice, les Ecléfiastiques, les Officiers des armées, des flotes & des Communautés sont en si grand nombre, qu'ils sont capables de corrompre entierement toute la Nation, lorsqu'ils sont eux-mêmes corrompus; & qu'ils seront toujours corrompus tant qu'ils parviendront aux dignités par corruption. La bonne conduite des affaires civiles militaires & Ecléfiastiques dépend nécessairement du bon ordre & de la bonne discipline; & il n'est pas en la puissance des personnes privées de réformer des abus qui se sont introduits dans le Gouvernement à l'abri de l'autorité des Magistrats, ni de prévenir

les malheurs qui en ſont des ſuites inévitables ; & n'ayant pas le pouvoir de diriger les actions publiques au bien public, il s'enſuit qu'ils n'ont ni l'adreſſe, ni l'affection néceſſaire, pour les faire réüſſir avantageuſement. On n'eut pas de peine à vaincre les Romains durant le Gouvernement des Décemvirs, quoiqu'immédiatement avant la création de ces Magiſtrats, & incontinent après qu'on les eut dépouillés de leur autorité, leurs voiſins ne ſe troverent jamais en état de leur réſiſter. Les Goths qui avoient régné en Eſpagne, avec beaucoup de gloire pendant près de trois cent ans, ne firent paroître ni force ni courage ſous la domination de leur Roi Rodrigue, Prince débauché & odieux ; il ne fallut qu'un ſeul jour aux Sarraſins pour les mettre ſous le joug, ſans qu'il fût beſoin de répandre beaucoup de ſang, & à eux il ne leur a pas fallu moins de huit cent ans pour délivrer leur Pays de l'eſclavage de ces impitoyables maîtres. Cette courageuſe Nation étant retombée depuis quelques années dans la même foibleſſe par ſa mauvaiſe conduite, a aujourd'hui auſſi peu de courage & de force pour ſe défendre, qu'elle en avoit alors ; les

Parasites de Cour par leurs railleries ont rendu la valeur ridicule ; & ces peuples qui autrefois ont eu autant d'inclination aux armes qu'aucun autre du monde, les ont à présent en horreur, & on est obligé de les envoyer à la guerre par force, & de les mettre dans des charrettes, attachés comme des veaux qu'on mene à la boucherie, pour les transporter en Flandres où on les laisse mourir de faim aussi-tôt qu'ils y sont arrivés. On peut aisément juger quel service on peut attendre de ces gens-là, quand même il arriveroit qu'ils auroient de bons Commandans à leur tête : mais les hauts Officiers connoissant la corruption générale qui régne à la Cour, ne pensent qu'à s'enrichir ; & augmentant la misere des soldats par leurs voleries, ils deviennent les uns & les autres également inutiles à l'Etat.

Nonobstant la grande prospérité dont il semble qne la France jouït, les affaires n'y sont pas beaucoup mieux conduites. L'inclination guerriere de ce peuple est si diminuée, par les pilleries & la cruauté des Officiers corrompus, qu'il se trouve peu de personnes qui prennent volontairement le parti des

armes ; & lorſqu'on les y a engagés ou contraints, ils ſont ſi peu capables de ſouffrir les miſeres auſquelles ils ſont expoſés, qu'ils déſertent tous les jours, quoiqu'ils ne ſçachent où aller, & qu'ils n'ignorent pas qu'il n'y a point de pardon pour eux s'ils ſont pris. Le Roi a tâché d'arrêter ces déſertions par la ſévérité des Loix Militaires ; mais tous ſes efforts ont été inutiles ; l'eſprit de l'homme ne veut point être forcé ; & qoique les troupes Françoiſes ſoient parfaitement bien habillées, bien armées & bien éxercées, elles ont cependant fait paroître en pluſieurs occaſions qu'elles ne valent pas grand choſe. Lorſque le Prince de Condé, par ſa propre valeur, ſecondé, des forces de la Maiſon du Roi, eut rompu la premiere ligne de l'armées du Prince d'Orange à la bataille de Senefs il lui fut impoſſible par prieres ou par menaces de faire avancer la ſeconde & la troiſiéme ligne de ſon armée pour renforcer la premiere, ce qui lui fit perdre les belles eſpérances qu'ils avoit conçûës de remporter une victoire entiere. Peu de temps après le Maréchal de de Créqui ſe vit abandonné de ſon armée devant le Ville de Treves ; ces

miſérables prirent la fuite ſans faire aucune réſiſtance, & laiſſérent leur Général avec ſeize Chevaux pour faire ſa retraite. Lorſque Monſieur de Turenne par ſa merveilleuſe conduite & par ſa valeur, ſe fut acquis tant de réputation parmi les ſoldats, qu'ils ſe croyoient en ſûreté pourvû qu'ils l'euſſent à leur tête, il ne lui arriva point de ſemblables diſgraces; mais après ſa mort, ils ſuivirent le penchant ordinaire des ſoldats forcés & mal-traités; la moitié de l'armée ſe perdit dans une retraite, qui reſſembloit aſſez à une fuite; & le reſte fut redevable de ſon ſalut à la bravoure de deux régimens Anglois, de l'aveu même des François. On donna bien-tôt, après le commandement de cette armée au Prince de Condé; mais avec tout ſon courage, ſa réputation, il ne put jamais rélever leurs eſprits abattus, ni ſauver l'armée, qu'en la logeant, proche Schleſtadt, dans un Camp ſi bien fortifié par l'art & par la nature, qu'il n'étoit pas poſſible de le forcer.

A ces exemples nous en pouvons ajoûter d'autres de ce qui s'eſt paſſé parmi nous. Dans nos dernieres guerres on a remarqué que l'infanterie Ecoſſoiſe, ſoit

celle que nous avions dans nos armées, ſoit celle du parti ennemi, étoit fort inférieure à celle du Parlement, & que leur cavalerie ne valoit rien. Cependant en l'an 1639. & 1640., l'armée du Roi, quoi que fort nombreuſe parfaitement bien armée ; la cavalerie très-bien montée, & capable en apparence de conquerir pluſieurs Royaumes comme celui d'Ecoſſe; étant commandée par des Courtiſans, envers leſquels les troupes n'étoient pas mieux affectionnées qu'elles ont coûtume de l'être envers ceux qui les maltraitent, ne put réſiſter à une petite armée commandée par Leven, mais fut honteuſement battuë près de Newborn, & laiſſa ravager au victorieux toutes le Provinces Septentrionales.

Lorſque van Tromp attaqua Blake dans la Baye de Foleſton, le Parlement n'avoit pas plus de 13. vaiſſeaux contre 60. dont étoit compoſée la Flotte ennemie, & pas un homme ſur ces vaiſſeaux qui eût vû d'autre combat ſur mer, qu'entre un vaiſſeau Marchand & un Capre; cette petite Flotte ſe voyoit en tête un des plus grands Capitaines du monde, qui en avoit ſous lui pluſieurs autres ne lui étoient inférieurs ni en

courage, ni en expérience. L'Etat peu affermi se trouvoit environné de plusieurs autres difficultés considérables : peu de vaisseaux, point d'argent, & de certaines gens qui pour leur intérêt particulier trahissoient celui du public. Mais la sagesse & l'intégrité de ceux qui en tenoient le gouvernail, furent d'une telle efficace, & l'éxactitude qu'ils avoient de ne donner les emplois qu'au mérite, leur réüssit si heureusement, qu'en deux ans de temps nos flottes se rendirent aussi fameuses que nos armées de terre; notre Nation porta sa gloire & sa puissance plus loin, quelle n'eût jamais été, lors même que nous possédions la meilleure & la plus grande partie de la France, & que les Rois de France & d'Ecosse étoient nos prisonniers. Tous les Etats, Rois & Potentats de l'Europe recherhoient notre amitié avec toutes sortes de respects, pour ne pas dire de soumissions; & Rome étoit plus allarmée des entreprises de Blake & de sa flotte, qu'elle ne l'eût jamais été lorsque le Grand Roi de Suéde étoit prêt d'entrer en Italie à la tête de cent mille hommes. C'étoit-là l'ouvrage de ceux, qui, si l'on en croit Filmer, *ne pensoient guéres à l'a-*

vantage

vantage du bien public; & qui s'imaginant que les affaires n'en iroient pas moins bien quoi qu'ils ne s'en mêlassent point, ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers. Tous ces heureux succès étoient autant de suites de la négligence & de l'ignorance de ceux, qui étant élevés tout d'un coup aux emplois, étoient obligés de s'en démettre, avant que d'avoir appris comment il falloit s'acquitter des fonctions de leurs charges. Ces maladies qui procédent de l'irrégularité & de la corruption qui se rencontrent dans le Gouvernement populaire, furent entierement guéries par le rétablissement de l'intégrité, du bon ordre & de la fermeté, qui sont inséparables de la Monarchie divine. La Justice de la guerre qu'on déclara à la Hollande en 1665.; la probité de celui qui sans partialité & sans se laisser corrompre, choisit la plus grande partie de Officiers qui furent employés à cette expédition; la sagesse, la diligence & la valeur qu'on fit paroître pendant tout le cours de cette guerre, & les succès glorieux dont elle fut suivie, suffisent pour justifier tout ce que notre Auteur peut dire en faveur de l'excellence du

Gouvernement Monarchique. Après des témoignages si éclatans de cette vérité, s'il nous reste encore quelque doute dans l'esprit, considérons seulement la subtilité & l'adresse que nous fimes paroître pour engager le Roi de France à souhaiter d'unir les Pays-Bas à sa Couronne ; les moyens ingénieux dont nous nous servîmes pour lui en faciliter la conquête ; l'adresse avec laquelle nos Ambassadeurs sçûrent si bien empêcher les Espagnols d'entrer dans cette guerre, jusques à ce qu'il fut trop tard pour qu'ils pussent réparer leurs pertes ; la glorieuse entreprise sur la flotte de Smyrne, & la franchise que nous témoignâmes en prenant sur nous la querelle ; en un mot considérons un peu la belle figure que nous faisons présentement en Europe, & après cela nous ne douterons aucunement de tout ce que dit Filmer : cela servira même à confirmer ce qu'il nous enseigne, que les Princes s'acquittent mieux que les Magistrats annuels, des emplois qui requierent de la sagesse, de l'industrie & de la valeur ; & qu'ils se trompent bien plus rarement dans le choix des Officiers, que ne font les Sénats, ou les Assemblées populaires.

SECTION XXIX.

On ne peut pas s'assurer que la sagesse du Prince puisse prévenir ou remédier aux desordres de l'Etat.

MAIS si nous en croyons notre Auteur, *la vertu & la sagesse du Prince supplée à tout. Quoi qu'il ait moins d'esprit que tous ses sujets, il est sûr que l'usage & l'éxpérience lui donnent une capacité bien au-dessus de la leur :* La nature, l'âge ou le sexe, à ce qui paroît par ce discours, ne font rien à l'affaire. Un enfant aussi-tôt qu'il devient Roi a de l'expérience ; la tête d'un fou est remplie de sagesse aussi-tôt qu'on met la Couronne dessus ; & en un mot, par un changement miraculeux, les plus vicieux deviennent les plus vertueux. Ce discours paroît plus surprenant que si l'on disoit qu'un âne qu'on auroit éxercé à courir, peut devancer à la course un cheval Arabe ; ou qu'un liévre nourri dans une armée, devient plus fort & plus furieux qu'un lion ;

car à ce compte-là, il faut que la Fortune ſupplée non ſeulement à toutes les qualités naturelles qui manquent aux Princes, & qu'elle corrige leurs defauts, mais il s'en ſuit encore qu'elle leur accorde tous les avantages qu'on retire de l'uſage & de l'expérience, dans le temps même qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre. Il me ſemble qu'on auroit bien pu ſe flater que Filmer ſe ſeroit ſervi de quelques raiſons & de quelques éxemples pour prouver une propoſition ſi extraordinaire : mais ſelon ſa loüable coûtume il n'a pas jugé à propos d'en rien faire ; s'imaginant que l'effronterie avec laquelle il avance ce qu'il dit, doit ſuffire, pour nous faire croire une choſe qui répugne entiérement à l'expérience & au ſens commun, comme nous l'allons voir tout préſentement.

Je ne veux pas inſiſter ſur les termes dont il s'eſt ſervi ; car quoique ceux-ci, *d'entendement plus péſant* ne ſignifient rien, d'autant qu'il n'y a point d'entendement péſant, & qu'on dit ſeulement qu'un homme a l'eſprit péſant, parce qu'il n'en a point ; mais m'imaginant qu'il a voulu dire un Prince qui a peu d'eſprit, j'éxaminerai ces paroles dans ce ſens-là. Il ſe peut faire que le temps

peut remédier à ce defaut ; mais c'eſt une choſe ridicule de ſoûtenir que cela ne peut pas manquer d'arriver, car il n'y a point de Prince qui ait cet uſage & cette expérience lorſqn'il commence à régner. Dans ces commencemens il peut commettre pluſieurs fautes d'ignorance capables de le ruïner lui & ſon peuple ; & même on en a vû pluſieurs qui ſont péris dès les commencemens de leur régne. Edoüard V. Edoüard VI. Rois d'Angleterre, François II. Roi de France & pluſieurs autres Monarques ſont morts dans leur plus tendre jeuneſſe : Charles IX. ne vécut qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour ajoûter aux folies de ſon enfance les fureurs de ſa jeuneſſe, & il ſemble que nos Rois Henri II. Edoüard II. Richard II. & Henri VI. n'ont pas été beaucoup plus ſages ſur la fin de leur régne que dans les premieres années de leur vie. Les Rois d'Eſpagne, de France & de Suéde qui régnent à préſent ſont montés ſur le Trône avant l'âge de ſix ans ; & s'ils ſurpaſſoient alors tous les Magiſtrats annuels en ſageſſe & en valeur, c'étoit par une grace particuliere de Dieu, qu'il n'accorde pas à tous les Rois du monde ; ainſi ce n'étoit ni

l'usage ni l'expérience qui les rendoit si habiles dans l'Art de régner. Si l'on dit que cette expérience, & la sagesse qui en est le fruit s'acquiert par le temps & peu-à-peu; j'espére qu'on voudra bien me permettre de demander, en combien de temps un enfant ou un fou peut devenir un Prince excellent en sagesse? Et qui nous assurera qu'il vivra jusques à ce temps de sagesse, ou que le Royaume ne sera pas ruïné avant qu'il ait appris le grand Art de régner? Je ne sçai aussi comment on pourra accorder ce que dit Filmer, qu'il n'y a point de Roi qui dans la suite du temps ne devienne excellent en sagesse, avec ce que dit Salomon; qu'un enfant sage est préférable à un Roi âgé qui n'est pas sage, & qui ne veut point recevoir de conseil. En effet ce sage Prince nous enseigne par ce discours, qu'un Roi quoiqu'âgé peut être fou, & que celui qui ne veut pas écouter les conseils qu'on lui donne, l'est effectivement. On en trouve qui sont naturellement si stupides & si brutaux, que le temps ni l'éducation ne font aucun changement dans leur esprit. Il y a bien de l'apparence que Salomon prit tous les soins imaginables pour donner une bonne éduca-

tion à son Fils Roboam; mais il est certain qu'à quarante ans il étoit encore fou, & rien ne nous engage à croire qu'il mérite d'autre nom. Il semble même qu'il a été le fou dont son pere a voulu parler, lorsqu'il dit que quoi qu'il eût été broyé dans un mortier, il n'avoit point quitté sa folie: il ne voulut pas recevoir les bons conseils qu'on lui donna, quoique la main de Dieu fût contre lui; dix Tribus se révolterent contre lui, & Jérusalem aussi bien que le Temple fut pillé par les Egyptiens. L'expérience ni les afflictions ne purent le rendre sage, & ceux de sa Nation l'appellent encore aujourd'hui *Stultitia gentium.* J'offenserois les oreilles délicates si je rapportois tous les exemples des Princes dont l'Histoire fait mention, ou de ceux de notre temps, qui ont vécu & qui sont morts aussi fous & aussi incorrigibles que lui; mais je ne crois pas que personne se scandalise si je dis que les dix derniers Rois de la race de Merovée, que les François appellent *Fainéans* étoient si éloignés de surpasser les autres hommes en sagesse, qu'on peut dire au contraire qu'ils vécurent & moururent plutôt en bêtes qu'en hommes. Bien plus, la sagesse & la valeur

de Charles-Martel finit avec la vie de ſon petit Fils Charlemagne, & ſa poſtérité devint ſi ſtupide, que la Nation Françoiſe auroit infailliblement péri ſous ſa conduite, ſi la Nobleſſe & le peuple ne l'avoit rejettée pour mettre la Couronne ſur la tête d'un Prince qui en étoit plus digne.

Je crois que ce que j'ai dit ſuffit pour détruire la propoſition générale de notre Auteur; car elle eſt fauſſe, ſi elle n'eſt pas toûjours véritable, & on n'en peut rien conclure; mais il n'eſt pas beſoin que je ſois ſi éxact avec un homme, qui n'avance rien qui ait la moindre apparence de vérité. Pluſieurs enfans parviennent à la Couronne avant qu'ils ayent aucune expérience, & meurent ou ſont dépoſés avant qu'ils ayent pû en acquerir. Il y en a qui ſont naturellement ſi ſtupides, qu'ils ſont incapables de rien apprendre: d'autres, qui par leurs bonnes qualités naturelles ou par l'expérience, pourroient ſuivre le bon chemin, ayant le malheur de tomber ſous la puiſſance de femmes, ou de Favoris & de Miniſtres corrompus, s'en laiſſent ſéduire, & n'agiſſent que par leurs pernicieux conſeils; les maux qu'ils attirent ſur leurs ſujets par les

fautes qu'ils commettent pendant le temps de leur ignorance, sont souvent très-dangereux, & quelquefois irréparables, quelque sagesse qu'ils acquiérent par le temps & par l'expérience. Un Prince du Sang-Royal & d'un esprit excellent étoit si persuadé de cette vérité, qu'il ne put s'empêcher de me dire. » Que la condition des Rois étoit » tres-misérable, parce qu'ils n'entendoient jamais la vérité jusques à ce » que les mensonges les eussent ruïnés, » & qu'alors un chacun la leur disoit, » non pas en maniere d'avis, mais par » reproche, & plutôt pour faire voir » leur dépit, que dans le dessein de » chercher du remède au mal qui les » accable eux & leurs peuples. D'autres montent sur le trône dans un âge mûr, & ont l'expérience ordinaire aux autres hommes, mais ils n'ont pas celle qui est nécessaire aux Rois. Enfin toutes les Histoires du monde nous apprenent qu'au lieu de cet esprit sublime, & de cette sagesse incomparable que notre Auteur attribue en général à tous les Rois, il n'y a point d'hommes au monde qui en ayent plus rarement qu'eux.

Mais quand même les Rois seroient

naturellement sages ou qu'ils le deviendroient nécessairement par l'expérience qu'ils acquierent, les Nations qui leur sont soumises n'en seroient pas beaucoup plus heureuses, à moins que cette sagesse ne fût pure, parfaite, & accompagnée de clémence, de magnanimité, de justice, de valeur & de piété. Je ne pense pas que Filmer ose dire que ces vertus, ou ces graces puissent s'acquerir par l'expérience, ou que Dieu les ait attachées à un certain ordre d'hommes & à de certaines familles. Il les donne à qui il lui plaît sans distinction. Nous voyons quelquefois sur le trône des personnes qu'il semble que Dieu & la Nature eussent destiné aux emplois les plus bas; & on en a vû passer leur vie dans la bassesse & dans la pauvreté qui possédoient toutes les qualités qui sont nécessaires à un Prince. Il y a aussi une certaine capacité de conduire les affaires que les Souverains qui régnent longtemps peuvent en quelque façon acquerir. Il y a des gens qui donnent à cette capacité le nom de sagesse, mais le Roi Jacques a eu bien plus de raison lorsqu'il l'a appellée *Ruse de Roi:* & comme elle consiste principalement dans la dissimulation, & à sça-

voir se servir adroitement des passions, de la vanité, des différens intérêts & des vices des particuliers; afin de venir plus facilement à bout du mal qu'on se propose ordinairement, lorsqu'on employe de semblables moyens; aussi n'a-t-elle pour objet que l'avancement ou la sûreté de leurs personnes, & est souvent accompagnée d'un orgueil, d'une avarice, d'une perfidie, & d'une cruauté excessives. Or tous les Souverains qui ont excellé dans ce bel Art de régner, sont constamment ceux qui ont le mieux réüssi à se dépouiller de toutes les qualités louables qui devroient faire le caractére essentiel d'un Prince ou d'un homme de qualité. Nous lisons dans Tacite que Pharasmenes Roi d'Iberie étoit très-bien versé dans cette Science; il avoit donné sa fille en mariage à son frere Mithradates Roi d'Armenie, & Rhadamistus fils de Pharasmenes avoit épousé la fille de ce Prince. Pharasmenes eut quelque démêlé avec Mithradates mais pour les terminer, il sçût adroitement se servir de cette double alliance, de la proximité du sang & de la diligence de Rhadamistus, & de la Religion d'un serment fortifié de toutes les cérémonies qui étoient

Tacit. An. l. 11. 12.

estimées les plus sacrées parmi ces peuples; Pharasmenes s'engageoit par ce serment de n'employer point contre son frere ni le fer ni le poison; par ce moyen s'étant rendu Maître de sa personne, il l'étouffa sous un grand amas d'habits qu'il fit jetter sur lui, massacra ses enfans, & peu de temps après fit aussi mettre à mort son propre fils Rhadamistus. Louis XI. Roi de France, Jacques III. Roi d'Ecosse, & Henri VII. Roi d'Angleterre excelloient dans cet Art; & ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire jugeront aisément combien les peuples seroient heureux, si tous les Rois s'y rendoient habiles.

Filmer nous donne encore une preuve plus autentique de la solidité de son jugement, lorsque, après avoir dit qu'il ne se peut pas que les Monarques ne surpassent les autres Magistrats en esprit & en capacité, & après avoir fait de leur sublime sagesse le fondement de sa doctrine, il leur attribue *ces terreurs paniques & lâches*, qui sont entierement incompatibles avec cette sagesse, aussi bien qu'avec toutes les autres vertus Royales : pour porter la chose encore plus loin, il nous dit: *Qu'il n'y a point de Tyran quelque barbare & méchant*

qu'il ſoit, à qui ſa propre raiſon & le ſens commun n'apprenne, que quoi qu'il ſoit un Dieu, il faudra pourtant qu'il meure comme un homme & qu'il n'y a pas juſques au moindre de ſes ſujets, qui ne puiſſe trouver moyen de ſe venger du tort qu'il lui fait ; & delà il conclut, *qu'il n'y a point de tyrannie pareille à celle d'une multitude qui n'eſt point ſujette à de ſemblables craintes.* Mais ſi on trouve dans le monde un Tyran barbare & méchant, il faut ou qu'il y ait quelque différence entre lui & un Roi, ou qu'il n'y en ait point du tout ; & que ſa ſageſſe ſoit compatible, ou incompatible avec la barbarie, la méchanceté & la tyrannie. S'il n'y a point de différence, les louanges que Filmer donne à l'un & les prérogatives qu'il lui attribue, appartiennent auſſi à l'autre ; & l'excellence de ſa ſageſſe peut compatir avec la barbarie, la méchanceté, la tyrannie, & les terreurs paniques, qui en ſont des ſuites inévitables, & qu'on a crû juſques ici être le partage des fous & des enragés. Cette opinion ne peut être plus certaine, puiſqu'elle eſt fondée ſur ce que la ſageſſe diſtinguant toûjours le bien d'avec le mal, & ne ſe faiſant connoître que par la droiture de cette diſtinction, en ſui-

vant ce qui est bon, & rejettant ce qui est mauvais, en préférant la sûreté au danger, le bonheur à la misere, & en se servant des moyens propres pour acquerir ou conserver l'un, & pour prévenir ou pour éviter l'autre, il n'y a point d'extravagance semblable à celle d'un homme qui pouvant dans une condition privée vivre en sûreté & joüir de toute sorte de bonheur, entreprend de s'emparer de la Souveraineté; ou qui étant Prince, pourroit en gouvernant l'Etat avec équité & clémence, se satisfaire intérieurement, espérer la bénédiction de Dieu sur ses actions justes & vertueuses, se faire aimer & louer de tout le Monde, & vivre heureux & en sûreté parmi ses sujets dont il feroit le bonheur & la sûreté, aime mieux régner en barbare, en méchant & en tyran; conduite qui ne peut manquer d'attirer sur lui l'aide de Dieu, la haine de tous les hommes, & de le jetter dans ces terreurs paniques & lâches qui accablent d'infamie & de malheurs ceux qui en sont possédés. C'est ce qui a fait dire à Machiavel qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'un homme raisonnable ne préférât la condition de Scipion à celle de César; ou s'il parvenoit au Trô-

Discors. sopra T. Liv. L. 1. c. 10.

ne, qu'il n'aimât mieux régner comme Agésilaus, Timoleon, ou Dion, que d'imiter Nabis, Phalaris, ou Denis; & cet Auteur ne fait point difficulté de dire qu'il faut être fou & enragé, pour préférer la condition de ces derniers à celle des premiers. Cependant on ne ſçait que trop que c'eſt-là le choix qu'ont fait pluſieurs Souverains dont Filmer nous vante la ſublime ſageſſe fortifiée d'une longue expérience.

S'il y a de la différence entre un Roi & un tyran barbare & méchant, il faut éxaminer qui eſt celui qu'on doit regarder comme un tyran, & qui eſt celui qui mérite le nom de Roi; car le nom de Roi donné ou pris ne peut pas faire un Roi, à moins que celui qui le porte ne le ſoit effectivement. Celui qui n'eſt pas Roi ne peut avoir aucun titre aux prérogatives qui appartiennent à celui qui eſt véritablement Roi: deſorte qu'une nation qui ſe voit cruellement opprimée par un Tyran, peut avec juſtice lui ôter la vie ou la couronne, ſans offenſer aucun Roi.

Mais c'eſt une choſe ſurprenante que Filmer, nous parle de la barbarie & des crimes énormes d'un Tyran, lui qui ſoutient que tout le monde eſt le Patrimoine d'un ſeul homme; & qui

pour établir sa doctrine, attribue à un chacun un pouvoir sans bornes qui le met en état de se rendre maître de telle partie de terre qu'il lui est possible, sans qu'aucune loi puisse l'en empêcher. Ses titres sont incontestables; l'usurpation & la violence conférent un droit légitime : sa volonté doit servir de loi à ses sujets, & ils ne sont pas en droit de lui prescrire la maniere dont il se doit conduire. Si cela est, je ne sçai pas comment on peut donner le nom de Tyran à un homme quel qu'il soit; ce nom n'ayant jamais été donné à personne, excepté à ceux qui ont usurpé une autorité qui ne leur appartient pas, ou qui ont abusé injustement de celle qu'on leur avoit confiée, & qui ont violé les Loix qui devoient faire la régle de leur conduite. Il n'est pas plus aisé de comprendre comment on peut appeller un homme scélerat & barbare, s'il n'est point obligé de suivre d'autre loi que celle de son bon plaisir; car la seule notion que nous ayons de ce qu'on appelle injustice, n'est autre chose qu'une violation de la Loi qui détermine ce que c'est que Justice. Si la vie & les biens des sujets dépendent de la vo-

lonté du Prince, & qu'avec sa sublime sagesse il ne les conserve que pour son utilité particuliére, ils ne peuvent avoir d'autre droit que celui qu'il veut bien leur donner, & sans injustice il peut se réserver tout ce qu'il juge à propos. Si par cette conduite il ne leur fait point de tort, ils ne peuvent pas avec justice se vanger ; & celui qui formeroit quelque dessein de vengeance, ne devroit pas être regardé comme un homme libre qui veut se remettre en possession de ses droits, mais comme un méchant esclave qui se révolte contre son Maître. Si au contraire il y a dans le monde ce qu'on appelle un Tyran barbare & méchant, il faut nécessairement qu'il y ait quelque Loi qui régle la maniere d'acquerir & d'éxercer l'Autorité Souveraine, & que cette Loi serve pour le distinguer d'un Roi légitime ; il faut aussi qu'il y ait une Loi supérieure à sa volonté, dont la violation le rend barbare & scélérat.

Quoique notre Auteur se soit oublié jusqu'au point de demeurer d'accord de cette vérité, il tâche de nous empêcher d'en retirer aucun fruit, par des flateries déteſtables, prophanes & blasphématoires, & ne fait point difficulté

de donner le nom de Dieux aux plus éxécrables d'entre les hommes. En cela il fait voir qu'il est véritablement disciple de Heylin ; mais je ne croi pas que parmi les Payens il en puisse trouver un qui ait porté si loin la lâcheté & l'esclavage , ou qui ait fait si hardiment profession d'impiété. Quoique Claudius César fût un yvrogne , & un stupide , quoique le changement inopiné de sa fortune l'eût , pour ainsi dire , transporté hors de lui-même , il ne pouvoit cependant s'empêcher de détester l'impudence de son Prédécesseur Caligula , qui se faisoit appeller Dieu , jusques-là que dans un Edit qu'il envoya au Gouverneur de Judée, en parlant de cette sotte ambition de Caligula il l'appelle , *turpem Caii insaniam.* Ce fut pour cette raison que tous les Empereurs Payens ses Successeurs , qui ne poussérent pas la fureur aussi loin que lui , ne voulurent pas permettre qu'on leur donnât ce titre : Néanmoins Filmer a jugé à propos de le renouveller pour l'avantage du Genre-Humain & la gloire de la Religion Chrétienne.

Je ne sçai si c'est à la folie ou à la méchanceté de notre Auteur qu'on doit

attribuer les erreurs épouvantables qu'il nous enſeigne ; ou ſi on ne peut pas dire qu'elles ſont l'effet de l'une & de l'autre ; car on ne peut pas diſconvenir qu'il ne faille être exceſſivement fou & méchant au ſuprême degré, pour dire que les terreurs paniques dont l'eſprit d'un tyran eſt agité, peuvent produire quelque choſe de bon, puiſque ce ſont elles qui ſont la principale cauſe de tous les maux qu'il fait. Tertullien dit que la crainte les rend plus cruels que la fureur *metu quam furore ſæviores*; Tacite en parlant d'un très-méchant Roi ſe ſert de ces mots, *Sævitiam ignaviæ obtendere*; & il n'eſt pas plus certain que les perſonnes les plus lâches ſont les plus cruelles, qu'il eſt certain que les plus méchans hommes ſont toujours les plus lâches ; que la crainte d'un chacun eſt proportionnée à ſon crime, auſſi bien qu'au nombre, à la vertu, & à la force de ceux qu'il a offenſés. Celui qui uſurpe un pouvoir ſur tous, ou qui abuſe de celui que tous lui ont confié, les offenſe tous de la maniere du monde la plus ſenſible : il craint & hait tous ceux qu'il a offenſés, & pour mettre ſa perſonne en ſûreté, il

les ofenſe tout de nouveau en leur faiſant le plus de mal qu'il lui eſt poſſible : lorſque ces maux s'étendent ſur toute la Société, ils attirent ſur celui qui en eſt l'Auteur une haine univerſelle, & il n'y a perſonne qui ne ſouhaite d'éteindre un feu qui menace de mettre tout en combuſtion. Le Prince qui eſt perſuadé qu'il mérite qu'on deſire ſa ruïne, eſt dans de continuelles appréhenſions, & lorſque ceux qu'il craint ſont tout le Corps de la Nation, il ne peut calmer ſes craintes ni aſſouvir ſa rage qu'en exterminant toute cette Nation.

Je voudrois pouvoir demeurer d'accord de ce que dit Filmer que les Républiques ſont éxemptes de craintes; ſi cela étoit vrai, comme elles n'ont preſque point commis aucune injuſtice dont la crainte n'ait été la cauſe, elles ſeroient éxemptes de fautes, autant que la fragilité humaine le peut permettre. Quoique l'Oſtraciſme d'Athènes ne fût pas un châtiment fort ſévére, cependant je ne ſçache pas qu'il y ait jamais eu de coûtume en uſage dans aucune République, qui ſentît tant l'injuſtice : mais c'étoit uniquement l'effet de la crainte que les Athéniens

avoient, qu'un homme, quoique vertueux en apparence, venant à être trop élevé au dessus de ses Citoyens, ne fût tenté d'asservir le Public. Nous ne lisons pas que les Athéniens, ni aucun autre peuple libre, ayent jamais fait quelqu'injustice à qui que ce soit, à moins qu'ils n'y ayent été portés par une semblable crainte, ou par de faux témoignages dont on peut toujours se servir pour surprendre les Tribunaux les plus équitables du monde ; & on n'auroit aucune injustice à appréhender des Gouvernemens populaires, s'ils étoient exempts de ces sortes de craintes.

Mais quoi que la crainte se puisse emparer des esprits d'une multitude, aussi bien que de celui d'un Tyran la cause de cette crainte & les effets qu'elle produit sont bien différens. Un peuple, par rapport aux affaires du dedans, ne peut souhaiter que la conservation de sa liberté, & ne peut haïr ou craindre personne excépté ceux qui les privent de ce bonheur, ou qu'ils soupçonnent vouloir le leur ravir : les efforts que ces peuples font pour s'assûrer leur liberté, ne font ordinairement du mal qu'à ceux qui usurpent leurs privilé-

ges ; & s'ils se trompent quelquefois, leur erreur se découvre la plûpart du temps avant qu'elle ait pû produire aucun méchant effet ; le plus grand malheur qui soit jamais arrivé par ces sortes d'erreurs, n'a coûté la vie qu'à une personne, ou à un petit nombre de personnes. Ils ne portent jamais leur haine ni le desir de vengence au delà de l'idée qu'ils ont du mal qu'on leur a fait, ou de celui qu'on a dessein de leur faire ; & l'un & l'autre s'éteint par la mort, ou par le bannissement des objets de leur haine & de leur vengeance ; comme on le peut voir par ce qui se passa à Rome à l'égard des Tarquins, des Décemvirs, de Cassius, de Mélius, & de Manlius Capitolin. Quiconque donc voudra sçavoir qui produit de plus méchans effets, la haine & les craintes d'un Tyran, ou celles d'une Nation toute entiere, n'a seulement qu'à voir s'il est plus à propos qu'un Tyran détruise tout un peuple, ou qu'un peuple ôte la vie à un Tyran : ou au pis aller lequel vaut mieux qu'un homme soupçonné d'aspirer à la Tyrannie périsse, ou que toute une Nation périsse quoi qu'il y ait parmi elle plusieurs personnes très-

innocentes ; & l'expérience nous apprend que ce sont principalement celles-là qu'on cherche à faire périr les premieres à cause de leur innocence : la fureur ou les craintes du peuple quelques irrégulieres & quelque injustes qu'elles puissent être ne peuvent aller plus loin : les malheurs qui enveloppent toute une Nation ne peuvent venir que de ceux qui sont ennemis de tout le Corps de la Société, ce qui ne se peut dire de la Multitude, puisque c'est elle qui compose ce Corps. A tous autres égards ces sortes de craintes qui rendent un Tyran cruel, ne servent qu'à rendre un peuple modéré & circonspect ; car chaque particulier connoissant que son pouvoir est peu de chose, craint de commettre quelque injustice, non seulement, parce que celui à qui il la feroit, ses amis, ses enfans ou ses parens pourroient s'en vanger ; mais aussi parce qu'une pareille conduite tend à la ruïne du Gouvernement, qui prend soin de tout ce qui regarde chaque particulier aussi bien que de ce qui concerne le public, & qui ne peut subsister, comme un chacun sçait, à moins qu'il ne soit si doux & si aisé, que les plus honnêtes

gens & ceux qui ont le plus d'autorité puissent s'en accommoder : & comme la considération du public les empêche de rien faire qui puisse être préjudiciable au public, aussi y a-t-il des Loix très-sévéres pour réprimer ceux qui seroient d'humeur à faire quelque injustice aux particuliers. Si le peuple, ni les Magistrats de Venise, de Suisse, & de Hollande ne commettent pas les injustices qui sont si communes dans d'autres Etats, cela ne procéde peut-être pas tant de ce que le tempérament de ces Nations est différent de celui des autres, que de ce qu'elles sçavent que quiconque fait tort à un particulier, ou qui offense le public, est exposé au pouvoir impartial & inéxorable de la Loi ; au lieu que la principale chose à quoi un Monarque absolu s'applique, c'est à trouver les moyens de se mettre au dessus des Loix : & par cette conduite devenant l'Auteur de tous les maux qui font gémir la Nation, il faudroit être fou pour s'imaginer qu'il en arrêtera le Cours.

Fin du Tome second.



